

ARMAND CARACCIO

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

STENDHAL

ET LES

PROMENADES DANS ROME

*Thèse complémentaire pour le Doctorat ès Lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université
de Paris.*



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

1934

*Thèse complém.
Paris 1934.*

STENDHAL

ET LES

PROMENADES DANS ROME



Digitized by the Internet Archive
in 2026

ARMAND CARACCIO

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

STENDHAL

ET LES

PROMENADES DANS ROME

*Thèse complémentaire pour le Doctorat ès Lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université
de Paris.*



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS. VI^e

1934

* 33596

STRENDHAL

PROMENADES IN ROME

R. UNIV.

BIBLIOTHEEK
LEIDEN

A M. PAUL HAZARD

Professeur au Collège de France.

AVANT-PROPOS

Dans cette étude qui condense à l'extrême une ample matière, j'ai considéré sous l'aspect bibliographique et critique, historique et esthétique, un des livres les plus lus, et les moins connus, de Stendhal.

En rattachant étroitement les Promenades dans Rome à la vie et à la pensée de l'auteur, en retraçant l'histoire de la composition du livre et la courbe de sa fortune en France et à l'étranger, je me suis efforcé de rassembler sur la question tout ce qui était susceptible, à ma connaissance, de l'éclairer, même par ricochet. Les Promenades dans Rome paraissent en 1829, à la veille du consulat à Trieste et Civita-Vecchia; elles prennent place entre Armance (1827), le premier roman de Stendhal, et Le Rouge et le Noir (1830), son chef-d'œuvre. Stendhal rédige son itinéraire à Paris. Ces circonstances valaient qu'on s'y arrêtât.

La recherche et l'examen minutieux des sources, fort complexes, des Promenades dans Rome m'ont conduit à des découvertes matérielles d'intérêt divers et m'ont fourni l'occasion d'étudier dans le détail les

procédés de l'art de Stendhal, le parti-pris de son style, certaines tendances constantes de sa psychologie.

De 1829 à 1842, les Promenades dans Rome ne cessèrent de le préoccuper et il est légitime de voir dans cet ouvrage le point central de ce problème attachant : Stendhal et la Ville Eternelle.

Je me suis donc interdit d'amputer ce livre du prolongement idéal qu'il eut, douze années durant, dans l'esprit et dans l'âme de l'écrivain; il y vécut d'une vie secrète dont certains documents manuscrits m'ont permis de suivre la trace, et j'ai accueilli d'autre part tous les renseignements qui permettaient de mieux imaginer, dans le cadre romain, l'auteur des Promenades, de 1829 à sa mort.

J'adresse à M. Paul Hazard qui m'aiguilla, au retour de la guerre, vers les études stendhaliennes, mes remerciements les plus vifs pour l'intérêt qu'il témoigna à mes recherches et les précieux conseils qu'il m'a si longtemps et si patiemment prodigués. M. Paul Arbelet, dont je n'ai jamais mis en vain à contribution la compétence, a bien voulu lire ce travail sur manuscrit et sur épreuves; je lui dois plus d'une suggestion et lui exprime toute ma gratitude. Que M. Henri Martineau trouve ici l'hommage de ma reconnaissance pour l'amabilité qu'il apporta toujours à faciliter ma tâche, et pour l'aide que Le Divan me prêta en diverses circonstances. J'adresse également à M. Robert Vigneron, dont les articles substantiels contribuèrent sur plus d'un point à rendre ce travail moins imparfait, mes remerciements cordiaux. Enfin, je n'aurais garde d'oublier les encouragements discrets et les avertissements salutaires dont M. Gustave Lanson me fit part, à l'École Nor-

male, quand j'abordai cette étude avec une méfiance instinctive devant « la baguette divinatoire des chercheurs de sources » !

J'ai tâché, à sa suggestion, de ne pas m'en servir « en manœuvre » ; et si la besogne, qui m'effrayait, fut longue et ingrate, du moins valait-elle qu'on l'entreprît (1).

1924-1927.

1. Je ne peux songer à remercier ici tous ceux, maîtres, critiques, correspondants, amis, qui m'ont aidé dans ce travail de leurs conseils, de leur confiance, de leur science. Mais si je leur adresse sans distinction l'expression d'une gratitude à laquelle chacun sait combien il a droit, c'est pour moi un devoir d'élémentaire courtoisie de remercier tout particulièrement de leur extrême complaisance Miss Doris Gunnell, M. von Oppeln Bronikowski, M. Luigi Russo et enfin M. Charles Simon en qui j'ai trouvé l'agent de liaison international le plus bienveillant, le plus dévoué, le plus éclairé

I

ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE

LES PROMENADES DANS ROME, EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER.

Voyages, grandes et terribles amours,
consolations en écrivant des livres de
1814 à 1830.

Vie de Henri Brulard, I, 28.

PREMIÈRE PARTIE

1. — *Introduction.*

C'est dans les premiers jours de septembre 1829¹ que les élégants du Palais Royal purent voir parmi

1. La *Revue de Paris*, V, août 1829 annonce que l'ouvrage « paraîtra le 1^{er} septembre » . — La *Bibliographie de la France*, numéro du 5 septembre 1829, annonce le livre en ces termes : « 5359. *Promenades dans Rome*, par M. de Stendhal. Deux vol. in-8°, ensemble de 66 feuilles, plus 2 planches. Impr. de Foin, à Paris. — A Paris, chez Delaunay, au Palais-Royal, péristyle Valois. » — Le *Globe* l'annonce le 16 septembre. — Dès le 24 août 1829, Stendhal écrivait à Romain Colomb (*Corr.*, II, 499) : « ... Malgré de petits retards à l'imprimerie et quelques anicroches pour la copie, les *Promenades* marchent et arriveront dans la boutique de M. Delaunay, au Palais-Royal, probablement en même temps que toi à Paris. »

les nouveautés, dans la vitrine de M. Delaunay libraire de S. A. R. M^{me} la Duchesse d'Orléans, les deux volumes in-8^o des *Promenades dans Rome* ¹, par M. de Stendhal.

Sans jouir d'une faveur très particulière, le livre qui avait le tort de succéder à *Armance*, trouva pourtant des lecteurs immédiats et fit quelque bruit dans la presse. Lecteurs et critiques surent gré à Stendhal, semble-t-il, de reprendre le fil interrompu de ses écrits sur l'Italie et dès 1830 les *Promenades* firent l'objet d'une seconde édition, chez Hauman, à Bruxelles.

A vrai dire il s'agit d'une de ces éditions clandestines dont la Belgique s'était fait à l'époque une spécialité. Du moins est-elle correcte et apporte-t-elle la preuve que le nom de Stendhal, du vivant de l'auteur — on a tendance à l'oublier ² — jouit de quelque notoriété.

1. M. von Oppeln Bronikowski (*Wanderungen in Rom*, XI) fait à la suite du docteur Schurig un curieux rapprochement entre le titre choisi par Stendhal et le titre d'un ouvrage traduit de l'anglais en allemand par V. von Lüdemann en 1828 : *Spaziergänge in Rom*. L'original anglais, anonyme, avait paru d'abord sous forme de dissertation dans le *New Monthly Magazine* en 1824-1825 et Stendhal était à cette époque un collaborateur de la revue où il publia alors une série de *Letters from Rome*. Est-il raisonnable de croire que Stendhal a connu le titre de la traduction allemande ? Qu'il s'en est inspiré ? Peut-être, plus simplement, le titre de *Voyage à Rome* lui sembla-t-il bien banal. Au reste, il n'est que de feuilleter la *Bibliographie de la France* pour l'année 1829; on y découvrira au moins sept ouvrages, antérieurs aux *Promenades dans Rome*, et intitulés eux aussi : *Promenades...*; et n'oublions pas surtout les *Réveries d'un promeneur solitaire*, dont Stendhal adolescent avait fait ses délices.

2. M. Jacques Boulenger (*Candidature au Stendhal-Club*, 21-22) fait justement remarquer que Stendhal, avant

De 1829 à 1842, Stendhal songea lui-même à rééditer un livre qui, en somme, avait plu. Ce beau projet ne sortit point du domaine des velléités, mais les annotations préparatoires de l'écrivain, à défaut du manuscrit primitif, nous sont heureusement parvenues.

*
* *

Il semble en effet que des ouvrages comme *Rome, Naples et Florence* ou les *Promenades dans Rome* bénéficièrent d'emblée auprès du public contemporain d'un intérêt que les romans d'Henri Beyle furent incapables d'éveiller. Sainte-Beuve devait discerner — plus tard — les raisons profondes d'une prédilection que les Français casaniers éprouvèrent de tous temps, sous des formes diverses, pour les invitations au voyage qui dispensent de voyager. C'est peut-être aux *Promenades dans Rome* que son jugement convient le mieux¹. N'oublions pas surtout le goût très vif du voyage qui caractérise

même d'être l'auteur des grands romans « a joué un des premiers rôles dans le mouvement romantique sous Charles X » en qualité de théoricien, et c'est justement vers l'époque où il publie les *Promenades* que Mérimée « si bien fait aux nuances » ménage une entrevue entre Stendhal et Hugo, les traitant « comme deux chefs égaux ».

1. *Causeries du Lundi*, IX, 257. « ... Aux sédentaires comme moi (et il y en avait beaucoup alors), il [Stendhal] a fait connaître bien des noms, bien des particularités étrangères; il a donné des désirs de voir et de savoir, et piqué la curiosité par ses demi-mots. Il a jeté des citations familières de ces poètes divins de l'Italie qu'on est honteux de ne point savoir par cœur... Longtemps, je n'ai dû qu'à lui (et quand je dis je, c'est par modestie, je parle au nom de bien du monde) le sentiment italien vif et non solennel sans sortir de ma chambre »

l'époque romantique et qui conduisit en Italie tant de personnalités illustres ou simplement distinguées.

Stendhal eut l'occasion de constater en personne le succès de son livre. Ce succès ne comblait point l'âpre désir de gloire littéraire qui le tenaillait depuis l'adolescence et sans doute sut-il discerner, parmi les hommages, ceux qui allaient à son talent d'artiste et ceux que le choix habile d'un sujet d'actualité avait ravis¹. Aussi bien n'était-ce pas avec les *Promenades* qu'il comptait gagner à la « loterie » de la postérité. Mais si désenchanté qu'on se le représente à quarante-six ans sonnés, la satisfaction d'avoir un public lui fait supporter sans dépit l'incompréhension relative à laquelle il se trouve condamné. En 1834 il adresse de Civita-Vecchia à Romain Colomb ces lignes où une discrète vanité d'auteur se tempère de quelque résignation : « ... Je te dirai qu'il n'y a pas de triste famille anglaise visitant Rome, qui ne lise les *Promenades* ; chez le ministre-cardinal, le jour de la Saint-Pierre, au feu d'artifice, on m'en a parlé sans me connaître. Ces bêtes trouvent que cela manque de gravité...² »

*
* *

Comment concevoir dans un bref intervalle de trois années (1827-1830) l'idée d'un tel ouvrage entre un roman de psychologie pathologique aussi spécial qu'*Armance* et la « chronique de 1830 »

1. *Promenades*, éd. Champion, I, 171 — « ... Il faudrait prendre son parti et travailler pour le *gros* public ou pour *the happy few*. On ne peut plaire à la fois à tous les deux. »

2. *Corr.*, III, 124.

que veut être *Le Rouge et le Noir*? D'où vient qu'en pleine maturité, après de longues années de vie parisienne entrecoupées seulement par quelques voyages à l'étranger¹ et à une heure où il ignore combien son retour définitif en Italie est proche, Stendhal consacre à Rome deux volumes, didactiques en dépit de leur désinvolture, quand on le sent encore troublé au souvenir de ses « grandes et terribles amours » et déjà préoccupé du tragique destin de Julien Sorel²?

Avant d'aborder l'étude bibliographique et critique des *Promenades dans Rome*, il convient d'introduire quelque harmonie entre des éléments matériels et des circonstances biographiques qui, d'emblée, semblent assez contradictoires.

1. De juin 1821 à novembre 1830, Stendhal passa près de deux ans hors de Paris, dont les trois quarts en Italie. Cf. Pierre Martino, *Stendhal*, 144-145.

2. C'est pendant la rédaction des *Promenades* que Stendhal a l'idée du *Rouge et Noir*. L'*Exemplaire Serge André* des *Promenades*, I, folio 5 verso, fin du tome, en témoigne : « 1828. Nuit du 25 au 26 octobre. Marseille, je crois idée de Julien, depuis appelé en mai 1830, *le Rouge et le Noir*. »

Tel paragraphe des *Promenades* (II, 212) contient déjà, en dehors de toute allusion précise, l'essence même du *Rouge et Noir*. D'autre part, le récit de l'affaire Laffargue dans les *Promenades* où il n'a que faire, caractérise à merveille quelques-unes des préoccupations de Stendhal pendant la rédaction de l'itinéraire. Sans doute M. Pierre Martino (*Stendhal*, 116) n'a-t-il pas tort de prétendre que l'auteur a inséré ce récit « par un sursaut de patriotisme pour prouver que le Français du peuple, au moins celui du midi, est capable de s'élever par l'énergie à la hauteur de l'Italien »



2. — *L'initiation de Stendhal à Rome.*

La connaissance que Stendhal avait de Rome en 1829 légitimait-elle pleinement cette entreprise en dépit de tous les secours qui s'offraient à lui ?

Il affirme dans l'avertissement qu'il s'est trouvé à Rome en 1802, 1811, 1816, 1817, 1823, 1828.

« Chaque article est le résultat d'une promenade, il fut écrit sur les lieux ou le soir en rentrant. »

« L'auteur a commencé à écrire ses notes en 1817 et les a corrigées à chaque nouveau voyage ¹. »

La critique ² ne s'est jamais laissé prendre à des

1. Procédé classique chez Stendhal. Dans l'édition de 1825 de *l'Histoire de la Peinture*, Stendhal qui habitait Milan depuis trois ans et qui n'avait, à la date de 1817, consacré à la Toscane que trois semaines n'est pas moins affirmatif : « ... Habitant alors les belles solitudes de la Toscane, j'oubliais les hommes et leurs injustices, et ne pensais qu'à Léonard de Vinci et à Michel-Ange. Ce livre est le résultat d'un séjour de dix années en Italie, il est écrit quelquefois avec exaltation, mais toujours de bonne foi. L'article de chaque peintre a été fait dans la ville où il est né, et en présence de ses tableaux... » (Cf. *Histoire de la Peinture*, éd. Champion, I, 314.)

Cf. *ibid.*, I, 77. « Je puis avoir tort; mais ce que je dirai de Cimabue, de Giotto, de Masaccio, je l'ai senti réellement devant leurs ouvrages, et je les ai toujours vus seul... Trois ans de mon exil ont été passés en Toscane, et chaque jour fut employé à voir quelque tableau. » — Or Stendhal devait presque tout à Lanzi (Cf., *ibid.*, I, 320).

2. Duvergier de Hauranne, dans le *Globe* du 24 octobre 1829, p. 675, fait à propos des *Promenades* cette remarque : « ... On voit que l'auteur déjà avait tout dit; on sent qu'il vit sur d'anciens souvenirs et que depuis *Rome, Naples et Florence*, depuis la *Vie de Rossini*, il n'a fait en Italie que des séjours de passage. » Arthur Chuquet relève aussi dans les *Promenades* plus d'une inexactitude volontaire.

serments littéraires destinés à inspirer confiance au public. Ils méritent pourtant un examen attentif.

*
* *

Depuis 1817 Henri Beyle accumule de nouveaux matériaux.

L'exemplaire Clovis Bucci de *Rome, Naples et Florence* (édition de 1817) est surchargé d'annotations¹ qui n'ont point trouvé place dans l'édition de 1826, mais que les *Promenades* retiennent en partie, avec bien des détails du *Rome, Naples et Florence* de 1817 que l'édition de 1826 avait négligés.

La *Correspondance* offre elle-même des documents². En 1824, Stendhal feint d'adresser à

1. M. Clovis Bucci, M^{lle} Maria Cencetti qui les ont déchiffrés ont bien voulu m'en faire part. Retenons celle-ci : « Pour voir comment les étrangers jugent cette Italie que j'habite, j'achète *Eustace*, 3 vol.; *Petit-Radel*, 3 vol.; *Rome en 1814* par *Laorins*, 1 vol. et *Rome en 1817*, 1 vol. — A mesure que je lis ces ouvrages je note les p. p. [?] les erreurs et les refais pour ainsi dire, sans doute substituant mes erreurs à celles des autres. » — Signalons encore les pages manuscrites rédigées par Stendhal en Italie de 1817 à 1819 et qui constituent une sorte de supplément à *Rome, Naples et Florence*. Stendhal du reste ne peut les utiliser dans une seconde édition car il les laisse à un ami de Milan en 1821 et elles ne furent recueillies qu'après sa mort par Mareste; il les remit à Crozet et à Colomb qui n'en utilisa que des fragments. Elles sont aujourd'hui à la Bibliothèque de Grenoble. Voir à ce sujet les curieuses pages inédites publiées par M. Henri Martineau dans la *Nouvelle Revue française* (1^{er} septembre 1932, 321-337) et surtout dans les *Pages d'Italie* (éd. du Divan, 1932).

2. M. von Oppeln Bronikowski voit avec raison dans la lettre à Romain Colomb du 11 novembre 1825 (*Corr.*, II, 397-401) mais dont la date lui semble inexacte — il suppose que cette lettre remonte au 11 novembre 1816 — la pre-

Romain Colomb un spirituel réquisitoire contre les Anglais à Rome¹. On le retrouve, moins systématique et avec des variantes, dans son itinéraire.

Il est donc indéniable que l'auteur songeait depuis longtemps à compléter *Rome, Naples et Florence*², mais d'une façon assez vague; dans la masse des

mière ébauche, plus fraîche, plus spontanée des *Promenades*, avec l'indication de tous les principaux thèmes qui seront repris: (Cf. *Wanderungen in Rom, Introduction*, IV). Peut-être serait-il plus légitime de voir dans cette prétendue lettre un souvenir de 1811?

1. Ce manuscrit a été utilisé en partie dans les *Promenades* avec des variantes. Cf. Stryienski, *Soirées du Stendhal-Club*, II, 148: « Les seuls passages qui ont été utilisés presque textuellement sont relatifs au prince Demidoff et au pontificat de Léon XII. » Il en est d'autres encore. — Le surplus du manuscrit a été publié par Stryienski dans la *Revue Bleue* du 30 décembre 1905, 833-837 et dans la seconde série des *Soirées du Stendhal-Club*, 147 sq. — M. Henri Martineau l'a publié intégralement, d'après le manuscrit qui appartient aujourd'hui à M. Gentili di Giuseppe, dans les *Pages d'Italie* (éd. du *Divan*, 1932, 213-231); et il fait remarquer en note (*Introduction*, VII) « que ces pages datées de Rome ont en réalité été rédigées à Paris sur les souvenirs que Stendhal conservait de son séjour en Italie en 1823-1824. Le manuscrit entièrement de la main de Beyle porte sur son dernier feuillet cette annotation: « Fin de la troisième lettre sur Rome, 12 et 13 novembre 1824, 26 pages. » Notons que c'était précisément l'époque où Stendhal faisait paraître ses *Letters from Rome* dans le *New Monthly Magazine* et le *London Magazine*. Sans doute ce réquisitoire lui parut-il trop acerbe pour paraître en Angleterre.

2. Cf. *Corr.*, II, 401-402, à R. Colomb, 15 novembre 1825. « ... Je ne puis rien te dire de ma soirée; je me suis même fait une règle de ne transcrire, en 1825, qu'avec beaucoup de réserve celles de mes notes de 1817 dans lesquelles je parle d'amis que le sort commun de l'humanité a mis à l'abri de toutes les vaines persécutions. » — « ... Je ferais deux ou trois volumes si je voulais t'envoyer toutes mes remarques sur Rome. » — *Corr.*, II, 470, à Mareste, août 1827. — « ... Vous devriez relire *Rome, Naples et Florence* en notant les faussetés et les ridicules. »

Promenades, qui constituent un ouvrage indépendant, ces apports antérieurs ne sont pas les plus importants.

Du propre aveu de Romain Colomb, la documentation et la mise au point des *Promenades dans Rome* durèrent moins d'une année¹: délai bien court pour un sujet aussi vaste, même si l'on tient compte du fait qu'en juillet 1828 un premier manuscrit de trois cents pages était déjà rédigé².

*
* *

D'autres affirmations sont plus nettement fan-

1. Cf. A. Cordier, *Comment a vécu Stendhal*, 26 (note de Romain Colomb à la lettre de Stendhal à Mareste du 10 mars 1829). — *Corr.*, II, 497. C'est le 14 mars que les *Promenades* sont vendues à Delaunay, mais le manuscrit à cette date n'était pas complètement achevé.

2. Romain Colomb (*Notice biographique*, 58-59; en tête de la *Chartreuse*, éd. Hetzel, 1846), donne sur la genèse et la composition des *Promenades* les renseignements suivants : « ... Le plan des *Promenades* avait d'abord beaucoup moins d'étendue, il s'agissait de donner seulement trois cents pages de descriptions des principaux monuments de la Ville Éternelle. En juillet 1828, Beyle me donna à lire le manuscrit, j'y trouvai le germe d'un bon ouvrage; je lui conseillai de faire le tableau complet de Rome antique et moderne, sous le triple rapport des monuments des arts, de la politique, de la société. L'étendue du travail l'effraya, et je ne parvins à le rassurer qu'en lui promettant de l'aider à réunir les nombreux matériaux qui devaient composer son livre. Lors de sa publication, Beyle voulait dire, dans sa préface, la part que j'y avais eue : je m'y refusai, convaincu qu'il me la ferait trop belle, car, sauf l'article intitulé : *Attaque par des voleurs* (t. II, 508) qui est ma propre histoire, tout le reste est bien de lui. Malgré ses imperfections, l'ouvrage obtint un véritable succès car il était certainement le meilleur et le plus spirituel qu'on eût encore publié sur Rome. »

taisistes ; Stendhal ne se trouvait à Rome ni en 1802, ni en 1828 : mensonges dénués de malice et dont la cause manque assurément de mystère.

Certes, en dépit de précautions oratoires qu'il surnommait plus tard des « *paratonnerres* »¹, Stendhal n'essaie point de donner le change et de faire croire qu'il a marché vers Rome en pèlerin. Pourtant au moment de parler longuement de la Ville Éternelle, il lui plaît de donner, sur le papier, à son initiation une date de neuf années antérieure à la date réelle².

En effet, Stendhal franchit pour la première fois en 1811 — et sans lyrisme intempestif — la *Porta del Popolo*³ et l'attrait de Rome ne tarde pas à le toucher ; mais la révélation n'est pas sans appel⁴.

1. Cf. *Exemplaire Serge André* des *Promenades*, tome II (fin) sur le plat de la couverture : « 360. Paratonnerre. M. Delaunay avait peur en 1829 ». — *Exemplaire Paul Royer* des *Promenades*, I, 13 : « Les phrases comme celles-ci étaient un paratonnerre en 1828... ». — Procédé déjà employé pour *Rome, Naples et Florence*.

2. Il se pourrait aussi, comme M. von Oppeln Bronikowski le suggère dans l'*Introduction* de la traduction allemande, que Stendhal ait voulu faire croire au lecteur qu'il donnait une image des mœurs italiennes depuis le début du dix-neuvième siècle, et peut-être, expulsé de Milan en 1828, cherchait-il à Rome, par l'imagination, une nouvelle patrie spirituelle ?

3. Cf. *Journal d'Italie*, 227. « La porte del Popolo n'a rien de remarquable... »

4. En effet, dans l'esprit de Stendhal, l'attrait de Rome semble avoir été sujet à bien des vicissitudes. Si, en 1811, avec toute l'ardeur du néophyte il écrit à Pauline (*Corr.*, I, 373, 2 octobre) après avoir admiré les loges de Raphaël « ... qu'il faut vendre sa chemise pour les voir quand on ne les a pas vues, pour les revoir quand on les a déjà admirées », la principale objection qu'il trouve en 1820 à un projet de voyage à Rome en compagnie de Mareste est qu'« il aime les lacs » ses voisins et qu'il a pour ce pays

Quant à la date de 1828, Stendhal la revendique hardiment parce qu'elle rend vraisemblable sa présence à Rome pour la mort de Léon XII, en février 1829¹, et qu'elle lui permet de parler en témoin oculaire des cérémonies du conclave.

En réalité, rentré d'Italie à Paris en février ou mars 1828, Stendhal élit domicile à l'hôtel de Valois, 71, rue Richelieu, et c'est là qu'il compose son itinéraire, aidé de Romain Colomb qui « pioche ferme » avec lui tous les matins dans un bel élan d'abnégation².

« une certaine haine; c'est de l'instinct, cela n'est pas raisonné; à mes yeux il est le représentant de tout ce qu'il y a de bas, de prosaïque, de vil dans la vie... » (*Corr.*, II, 211-212, à Mareste, 20 octobre 1820). L'influence du gouvernement théocratique sur le peuple diminue plus d'une fois son admiration pour Rome : « ... Un peuple ainsi mené deviendrait le plus fourbe, le plus méfiant, le plus coquin de la terre en cinquante ans. » (*Corr.*, II, 48, à Mareste, 3 janvier 1818), et les habitants des rives du lac Majeur lui semblent plus civilisés que les Romains. Pourtant il estimait en 1825 que « la perfection de la société se trouve à Rome. » (*Corr.*, II, 402, à Romain Colomb, 15 novembre.)

1. Cf. Henri Martineau, *Itinéraire de Stendhal*, *passim*. En fait, Stendhal est de passage à Rome du 30 septembre au 4 octobre 1811; il traverse la Ville Éternelle le 12 ou 13 octobre de la même année, mais dès le 18 il est à Ancône. Il y retourne en 1816 du 28 au 30 septembre, soit trois jours, puis du 31 décembre 1816 au 21 janvier 1817, soit trois semaines. On le retrouve à Rome en décembre 1823, en janvier 1824, en novembre 1825; il s'y arrête encore trois semaines vers la fin de 1827, au cours d'un grand voyage en Italie où il consacre dix jours à la seule île d'Ischia, un mois entier à Naples. C'est en rentrant à Milan le 1^{er} janvier 1828 que Stendhal en est expulsé par la police autrichienne.

2 *Corr.*, II, 497, à Mareste, 10 mars 1829. « ... Le brave Colomb pioche ferme avec moi tous les matins. Je suis prêt à livrer les deux volumes; j'ai de quoi en faire trois... » et Romain Colomb inscrit en note : « Cela a duré près d'une année. »

Il ne revoit Rome qu'en 1831 ¹, une fois consul. Les *Promenades* sont donc bien loin d'avoir été écrites « sur les lieux » et sous l'impression immédiate. On est en présence d'un voyage aussi imaginaire que les voyageurs mis en scène ² pour la

1. Quand survient la mort de Léon XII, Amédée de Pastoret qui avait été le collègue d'Henri Beyle au Conseil d'État et avait fait avec lui la retraite de Russie — il était alors commissaire du Roi à la Commission du Sceau — aurait demandé à Stendhal un mémoire sur les cardinaux papables et il aurait été question de lui confier une mission secrète à Rome. (Bussièrès dans la *Revue des Deux Mondes*, 1843, 268, parle de ce projet. Voir aussi la *Notice biographique* de Romain Colomb; Arthur Chuquet, *Stendhal-Beyle*, 190; Henri Martineau, *Itinéraire de Stendhal*, 82). — Mais bien que Charles X se soit montré ravi, dit-on, des renseignements fournis, le projet n'a pas de suite, et Pie VIII est élu sans l'intervention d'Henri Beyle. En tous cas, le fait qu'un gouvernement qu'il détestait, et qui n'ignorait point ses opinions, songe à lui confier un rôle délicat et fasse appel à ses lumières semble bien prouver qu'il s'était acquis, sur les questions romaines, comme une notoriété d'expert, et cette opinion flatteuse que l'on avait en haut lieu de sa compétence serait à retenir. Toutefois un mémoire sur des cardinaux, rédigé en trois heures, ne pouvait remplacer, quelle qu'en fût la valeur, un voyage de documentation effective qui eût corrigé l'insuffisance des précédents séjours — insuffisance que Stendhal est le premier à se reprocher : Cf. *Exemplaire de la Baume des Promenades*, I, folio 1, recto, fin du tome : « Erreurs de 1824. — Je voyage [ou voyais] avec des dames, par conséquent mal, songeant à leur plaire, non à bien voir... » — *Exemplaire Serge André des Promenades* I, folio 11, recto, fin du tome : « La Navicella laide. Je ne sais où j'avais la tête en 1826. J'ai vu la Navicella avec M^{me} Lampugnani et par conséquent mal vu... »

2. M^{me} Lampugnani et Romain Colomb exceptés. Faut-il ajouter M^{me} Lampugnani à la liste des liaisons de Stendhal ? Elle avait assez de pouvoir sur lui pour lui faire mal voir la Navicella en 1826, et en 1841 Stendhal ne l'avait point oubliée. Cf. Jacques Boulenger, *Candidature au Stendhal-Club*, 108-110. — M. von Oppeln Bronikowski estime qu'elle a été « omise jusqu'à présent dans la liste des liaisons de

variété et la commodité du récit, et l'itinéraire de Rome a pour base, avec la documentation livresque dont j'ai tâché de délimiter l'ampleur, six voyages authentiques à des dates parfois différentes de celles que l'auteur indique. Mais à la date de 1829 — on ne saurait assez y insister — le caractère saillant des séjours de Stendhal à Rome est leur extrême brièveté¹. Rome exige davantage de ses fervents.

Si, vers 1840, Henri Beyle apparaît presque aussi romain que milanais², tel n'était point encore le

Stendhal. » Cf. *Wanderungen in Rom, Introduction*, VI. — C'était assez l'avis de Stryenski. Cf. *Soirées du Stendhal-Club*, II, 176.

1. De là sans doute, tant d'apports étrangers et de digressions, tant d'erreurs de détail que l'écrivain corrigera dans ses notes marginales, tant de jugements artistiques qu'il rectifiera quand il aura réellement les œuvres sous les yeux. De là encore, cette impression, en plusieurs endroits des *Promenades*, que la description la plus détaillée n'éveillait point toujours en Stendhal une vision précise, bien que son dernier voyage à Rome fût récent. Signalons néanmoins, pour sa justesse, l'impression de M. Pietro Paolo Trompeo : « ... En lisant les *Promenades*, on a l'impression que l'auteur a vécu à Rome pendant de longues années, tandis qu'en mettant bout à bout les jours que Beyle y passa au cours de ses divers voyages, avant qu'on l'envoyât comme consul à Civitavecchia, on atteindrait tout au plus un semestre. » (Cf. *Nell' Italia romantica sulle orme di Stendhal*, Roma, Casa editrice Leonardo da Vinci, 1924, 236-237.)

2. Lors de son premier séjour à Rome, en 1811, fin septembre, Stendhal logea d'abord dans un hôtel « fort passable » qu'on n'a pu identifier, mais vraisemblablement dans le voisinage du pont Saint-Ange. Quelques jours après, au retour d'un voyage à Naples, Stendhal loge au Quirinal chez Martial Daru. — En décembre 1816, janvier 1817, on ne sait avec certitude où Stendhal était descendu, probablement chez Mme Giacinta qu'il recommandera aux lecteurs des *Promenades*, et où il logera en 1823-1824 (hôtel Cesari, via di Pietra) très probablement, — à moins qu'il ne trouvât plus économique de louer une chambre chez un particulier.

cas en 1828, quand Milan lui ferma ses portes ¹.

*
* *

Lui tiendra-t-on sottement rigueur de tant de désinvolture ? Les récits de voyage ne sont-ils pas

En 1827, au cours de son grand voyage en Italie, Stendhal résida peut-être dans cet hôtel Franz [Roesler] qu'il recommandait à Pauline Périer-Lagrange et Zénaïde Mallein dans l'*Avis aux têtes légères qui vont en Italie*, puis son ami le pharmacien Agostino Manni lui trouva un petit appartement près de la place Colonna « Largo dell' Impresa alla Lotteria »; mais le manque de vue fit qu'il ne lui plut guère. Peut-être changea-t-il de logement; mais sans doute n'habita-t-il jamais au Pincio, via Gregoriana, où il plaçait la maison de ses rêves. — On ne sait trop où il descendit en 1831, à son arrivée à Rome; sans doute chez M^{me} Giacinta. Il prit ensuite un appartement et un domestique en commun avec le peintre Abraham Constantin, via dei Barbieri. Après son congé de 1833, il descend à nouveau à l'hôtel Cesàri, via di Pietra, en 1834; puis il loue un pied-à-terre au palazzo Conti, piazza della Minerva, qu'il garde jusqu'en mai 1836. Enfin, la dernière adresse romaine de Stendhal est, en 1840-1841, via Condotti, 48. Il y est soigné par une servante Barbara, qui le vole; mais il ne proteste pas « pouvant être très malade chez elle. En tout cas, ce ne serait pas mourir dans une auberge de campagne. » (*Corr.*, III, 276.) C'est dans cet appartement que Stendhal ressent les premiers symptômes graves de son mal et qu'il adresse ses pathétiques adieux à di Fiore. (Cf. Pietro Paolo Trompeo, *ibid.*, 215-269.)

1. Notons encore cet aveu qui semble mettre les choses au point (*Corr.*, III, 143, 15 avril 1835, à di Fiore): « J'ai adoré et j'adore encore, du moins je le crois, une femme nommée mille ans. La passion a été une folie, de 1814 à 1821. J'ai obtenu en mariage sa sœur aînée, nommée Rome : c'est un mérite grave, sévère, sans musique; je la connais exactement et à fond; il n'y a plus rien d'exalté ni de romanesque entre nous après quatre années de mariage; je l'abandonnerais avec plaisir... » Déjà le 1^{er} novembre 1834 (*Corr.*, III, 128) Stendhal n'avait-il pas écrit au même di Fiore : « Quoi ! vieillir à Civita-Vecchia ! ou même à Rome ! J'ai tant vu le soleil ! ... »

une mine inépuisable de supercheries ¹ ? Évoquons un instant cet heureux âge romantique, à jamais déplorable, où il n'était point toujours besoin de savoir les choses pour en discourir. Mais il est vain de chercher à Stendhal des excuses dans l'histoire littéraire quand sa méthode de travail et sa biographie fournissent à elles seules la clef de l'énigme.

En effet, si Henri Beyle a entrepris d'écrire un guide après l'échec de son premier roman, c'est qu'il a grand besoin d'argent et qu'il se résigne à une besogne plus terre à terre, mais, escompte-t-il, plus lucrative. Dures années que celles qui précèdent 1830. Tantôt d'une main ferme, tantôt d'une écriture enfiévrée, Stendhal rédige testament sur testament. En pleine rédaction des *Promenades*, des idées de suicide ne cessent de lui traverser l'esprit ². Ses amis sont inquiets. La révolution de

1. Les guides se répètent soigneusement les uns les autres ; on retrouve même, dans Lalande et De Brosses, quelques phrases identiques. Les façons cavalières de Stendhal sont trop connues ; n'avait-il pas décrit le *Jugement dernier* avant de se mettre en route quand il préparait l'*Histoire de la Peinture* ? (Cf. *Introduction* de M. Paul Arbelet, I, xxxii). On sait quelles surprises Chateaubriand a réservées à la critique contemporaine. On sait aussi que les *Lettres familières écrites d'Italie* ont pour caractère essentiel d'avoir été rédigées en France, sur des notes et des souvenirs, au cours des quinze années qui suivirent le voyage du président de Brosses, et non, pour la plupart, en 1739-1740. Cf. *Études italiennes*, avril-juin 1922, Yvonne Bézard, *Comment le Président de Brosses a écrit ses Lettres d'Italie*.

2. Cf. Auguste Cordier, *Comment a vécu Stendhal*, 6-29. Cette « crise de suicide » fait écrire à Stendhal, pour la seule année 1828 six testaments. En voici les dates : 26 août, 3 septembre, 4 septembre, 14 novembre, 15 novembre, 4 décembre, 6 décembre. Dans cette période le travail des *Promenades* bat son plein. M. von Oppeln Bronikowski (*Wan-*

juillet le met enfin à l'abri de la détresse matérielle ¹ et le consul intermittent de Civita-Vecchia peut faire après coup toutes les vérifications désirables et compléter sur place une documentation dont il comptait d'ailleurs faire part au public.

*
* *

3. — *Stendhal en 1828-1829.*

Des ennuis pécuniaires à ce point indiscutables ² expliquent-ils à eux seuls un aussi profond désespoir ?

Il était arrivé d'autres fois à Stendhal de connaître le dénûment — « la cigale qui a chanté ! » — et l'adversité la plus tragique n'excusait point à ses

derungen in Rom, Introduction, VIII) en signalant l'évidente contradiction qui règne entre le ton enjoué du livre et la mélancolie effective de l'écrivain quand il le composa attribue au « mal du siècle » une telle tristesse et n'hésite pas à comparer Stendhal à Werther. J'admets volontiers avec lui que les motifs de cette profonde dépression sont « plus intimes qu'extérieurs », mais il ne semble pas que les idées noires de Stendhal aient jamais eu rien de commun avec le mal du siècle — en quoi il se sépare très nettement des vrais romantiques auxquels il a peut-être songé en inscrivant en marge d'*Armance*, le 5 juin 1828, cette réflexion sur les jeunes privilégiés : « Leur Ridicule est d'être aussi triste que lui [Octave] sans avoir les mêmes raisons. »

1. Cf. Arthur Chuquet, *Stendhal-Beyle*, 186. — Auguste Cordier, *Comment a vécu Stendhal*, 7, 29. La misère de l'auteur, les blessures d'amour-propre qui suivent l'échec d'*Armance*, tels sont les arguments allégués pour expliquer l'idée de suicide.

2. Auguste Cordier, *Comment a vécu Stendhal*, 40. Testament du 26 août 1828: « ... Je donne la propriété de mes œuvres imprimées (et c'est un petit don, mais je n'ai rien) à M^{me} Pauline Beyle... »

yeux une insistance indiscrete. D'ailleurs, Henri Beyle n'était point isolé à Paris et si chatouilleuse que fût sa dignité, il savait bien qu'il pourrait faire appel — il le fit d'ailleurs — à son entourage¹. Son orgueil d'homme de lettres n'était pas ombreux au point de lui faire écarter, pour la préparation des *Promenades*, le concours assidu de Romain Colomb qui rentrait précisément, en 1828, d'un voyage en Italie et qui trouva cette façon délicate de lui venir en aide². Enfin, dans la *Vie de Henri Brulard* à laquelle il est toujours prudent de revenir comme contre-épreuve³, Stendhal ne semble

1. Auguste Cordier, *Comment a vécu Stendhal*, 12-14. — Colomb, Crozet tâchent de lui obtenir un emploi, mais en vain. Il est un instant question de l'affecter à la Bibliothèque Royale, mais l'humeur bizarre de Stendhal le fait écarter malgré l'appui d'Amédée de Pastoret. Le 21 juillet 1828, Amédée de Pastoret lui fait attribuer le titre, purement honorifique, hélas ! de Vérificateur-adjoint des Armoiries près de la Commission du Sceau !

2 L'aide purement matérielle de Romain Colomb fut sans doute assez considérable — encore qu'il s'en défende — et Stendhal le jugea digne, s'il se suicidait, de mettre au net les *Promenades*. Cf. Auguste Cordier, *Comment a vécu Stendhal*, 23-24 Testament des 4 et 6 décembre 1823 : « 6 décembre, une heure. « Cher ami, si je meurs, je te prie de terminer les *Promenades à Rome*. Rien de plus facile. Donnes [sic] mes manuscrits sur Rome, embrouillés en apparence, à M. Uralez, n° 23, rue de la Vieille-Draperie, vis-à-vis le Palais de Justice.

« M. Uralez aura la patience d'en faire une copie fort lisible. Corrige [sic] et vends à M. Dondey Dupré. Rien de plus facile que de mettre Rome au net. Moi mort tu vendras plus facilement. H. Beyle. »

3. *Vie de Henri Brulard*, I, 22. « ... En 1829-1830, j'ai été embarrassé plutôt par manque de soin et insouciance que par l'absence véritablement de moyen, puisque de 1811 à 1830, j'ai fait trois ou quatre voyages en Italie, en Angleterre, à Barcelone, et qu'à la fin de cette période je ne devais que quatre cents francs. » Dans son testament du 26 août 1828

pas avoir gardé un souvenir effroyable de cette détresse matérielle de 1828-1829 qui lui arrache dans la *Correspondance* des cris si véhéments.

Les embarras d'argent et les blessures d'amour-propre sur lesquels insistent trop exclusivement les biographes d'Henri Beyle ne furent point, semble-t-il, la seule cause d'une telle mélancolie. Certaines notes marginales ¹ dont la rédaction remonte à cette époque, quelques furtives allusions des *Promenades* elles-mêmes révèlent les intimes préoccupations de l'auteur, et les *Promenades dans Rome* comportent un accompagnement sentimental que les circonstances contribuèrent à rendre plus douloureux, mais qui a son existence propre.

*
* *

Le premier roman de Stendhal, *Armance* (1827), était déjà en lui-même assez surprenant; et peut-être pourrait-on conclure d'une annotation de 1828 où Stendhal prétend que pour écrire tel chapitre « il faut l'avoir senti », qu'il s'agit là, dans une certaine mesure, d'une autobiographie transposée².

(Cf. Auguste Cordier, *Comment a vécu Stendhal*, 10), Stendhal dit encore : « ... Je dois quelques cents francs à M. Michel, tailleur. Je ne dois rien autre... » et dans un projet de préface pour un troisième volume des *Promenades* (Cf. *Exemplaire Serge André* II, folio 14 recto, fin du tome) Stendhal n'hésite pas à écrire le 29 août 1834 : « ... En écrivant ce dernier volume, l'auteur ne vivait plus dans l'aimable société avec laquelle il fit le premier. L'auteur était plus âgé et les idées beaucoup plus tristes... »

1. Il s'agit des annotations en marge d'*Armance*, exemplaire Clovis Bucci.

2. Cette impression que j'avais eue en déchiffrant à Civita-Vecchia les notes marginales d'*Armance* que M. Paul

Cette observation n'aurait pas ici une particulière importance si le millésime 1828 n'était pas celui qui revient le plus souvent, sous la plume de Stendhal, dans l'exemplaire Clovis Bucci d'*Armance*. Une telle attirance est révélatrice d'un état d'esprit. Les annotations apportent par surcroît la preuve que l'année 1828 est une de celles où le souvenir de ses « grandes et terribles amours » a le plus poursuivi Stendhal¹.

Le 7 juillet 1828, les noms de Menta, de Métilde et même d'Angela Pietragnua sont confiés aux marges d'*Armance* en un jour d'examen de conscience où l'auteur voulait sans doute joindre des souvenirs d'amour à l'idée de la mort². Deux mois

Arbelet avait partiellement publiées (Cf. *Revue de Paris*, 15 novembre 1917), se trouve corroborée par M. Raymond Lebègue (Cf. *Avant-propos bibliographique et critique d'Armance*, éd. Champion, L-LI) qui établit par ailleurs les sources livresques du roman et toute l'actualité du sujet en 1827.

1. « ... L'année 1828 est probablement celle pendant laquelle les tristes pensées dominèrent le plus : il songea même au suicide. » Le suicide lui paraît même un « événement inévitable ». Cf. *Notice biographique* (en tête de la *Chartreuse*, éd. Hetzel, 1846), 31.

2. « 7 juillet 1828. Yesterday Ermenonville,
Three great despairs.
Abandon of Gina 1817.
Impossible of Metilde 1820.
Abandon of Manti 1826.
all by love. »

Dans le testament du 14 et 15 novembre 1828 (Cf. Auguste Cordier, *Comment a vécu Stendhal*, 19), Stendhal exprime le désir d'être transporté directement à Andilly (vallée de Montmorency). Notons que dans *Armance* Octave quitte la cour du château d'Andilly « avec le sentiment qu'on aurait en marchant à la mort », et que l'auteur inscrit en marge du roman : « Tout ceci me rappelle Menti. » Et n'est-ce pas à Montmorency, « au milieu des bois, surtout

plus tard, le 2 septembre 1828, c'est le second anniversaire de la fameuse crise de San-Remo qu'à propos de Menta il évoque, y trouvant de nouvelles raisons de souffrir — souffrances de vanité rétrospective, plus émouvantes d'être si tardives¹. Le 29 août 1828, dans un projet de préface, il imagine, pour « mériter la sympathie du lecteur », « une âme passionnée comme celle de Rousseau, une vue nette et parfaite (?) du juste et de l'injuste réunies à un grand malheur », ce qui constitue un voile bien transparent; et d'autres textes non datés pourraient bien être contemporains de la rédaction des *Promenades*².

Mais le souvenir le plus tenace reste pourtant celui de Métilde. Dans les *Promenades*, avec la délicatesse dont il avait le secret, Stendhal met directement en scène la Milanaise à la grâce léonardienne. Ce livre lui est secrètement dédié; moins exclusivement que l'*Amour* puisque M^{me} Azur³ qu'il aime

à gauche de la sablonnière en montant » que Stendhal corrige les épreuves de l'*Amour*, hanté par l'image de Métilde et par la folle idée de retourner à Milan ?

1. « On Dominique, 2 septembre 1828, in thirteen days two years. When love meurt vraiment, on se rappelle toutes les actions of Manti offensantes pour la vanité; et la Vanité à l'usage du monde qui *dormait* à l'époque de ces actions de Manti s'occupe à les sentir pour la première fois. 25 août-2 septembre 1828. »

2. Je songe essentiellement aux réflexions que voici : « Il s'était juré mille fois depuis quatre ans que jamais il n'aimerait. Cette obligation de ne pas aimer était la base de toute sa conduite et la grande affaire de sa vie. »

« Toujours honteux, dégoût pour tout. Je ne vois qu'une seule pensée, hors de cette idée fatale il n'est rien. Aller au-devant d'une douleur qui semble toujours nouvelle. »

S'agit-il là simplement de nuances à ajouter au caractère d'Octave ?

3. Sans doute contribua-t-elle à détourner Stendhal du

« à la fureur » mais pour peu de temps en 1828 signe de son nom de bataille abrégé — Alb. Rub. (Alberte de Rubempré) — et d'une façon assez inattendue un savant article du *London Magazine* emprunté à la *Revue Britannique*¹, sans parler de la « *carissima sorella* » qui prend sous son bonnet un plagiat de Guinan-Laourens sur le groupe des Trois-Grâces, mais son nom est inscrit en toutes lettres au cours de l'itinéraire, sans autre nécessité qu'un besoin discret d'effusion où revivent les souvenirs des anciennes soirées milanaïses².

suicide. Est-ce à elle que s'applique cette remarque de Romain Colomb dans sa *Notice biographique*, 31 : « ... Heureusement le cœur était alors très occupé; cette diversion le détourna insensiblement des projets sinistres qui l'obsédèrent pendant une partie de l'année 1828 » ?

1. Rappelons que cet article du *London Magazine* (July 1, 1825, 321-332) : *History of the last conclave* avait pour auteur Stendhal lui-même.

2. *Promenades*, II, 194 : « 7 juin 1928. Ce soir, après une représentation d'*Élisa e Claudio* qui nous avait fait un plaisir infini, car Tamburini chantait et nos âmes étaient disposées à la candeur et à la tendresse, la jeune marchesa Metilde Dembos... a été d'une éloquence admirable; elle a parlé du dévouement sincère, plein d'alacrité, sans ostentation, mais sans bornes, que certaines âmes nobles ont pour leur dieu ou pour leur amant. C'est ce que j'ai entendu, dans ce voyage-ci de plus voisin du beau parfait. Nous sommes sortis de chez elle comme enivrés par notre enthousiasme subit pour une simplicité réelle et complète. »

D'autre part, il est vraisemblable que si Stendhal prend la peine, dans les *Promenades*, de rapporter l'anecdote « touchante » d'un colonel Romanelli qui se tua par désespoir d'amour en disant : « Je tuerais bien mon rival... mais cela ferait trop de peine à la duchesse », c'est qu'il y trouve un écho fidèle de ses propres sensations, de cet espagnolisme de jeunesse dont il fut toujours un peu la dupe, et l'équivalent sentimental de ce qu'il écrivait de Grenoble à Métilde le 15 août 1819 (*Corr.*, II, 157) : « ... Adieu, Madame, soyez heureuse; je crois que vous ne pouvez l'être qu'en aimant. Soyez heureuse, même en aimant un autre que moi... ».

Enfin, il semble que Stendhal ait encore voulu cacher sous le nom classique de Laure « celle qui lui fit une telle guerre et qui accomplit sa journée avant le soir ». Comme les poètes du « *dolce stil nuovo* », il fait de Laure sa « *donna di schermo* » et demande à Pétrarque, en faveur de Métilde, l'expression poétique après laquelle il s'acharnerait en vain.

*
* *

Ainsi, par les circonstances de sa composition et par quelques-uns de ses accents, ce livre qui fond dans un même métal tant d'éléments disparates dépasse son objet immédiat.

Les *Promenades dans Rome* furent un moyen de remédier à une crise d'argent passagère, elles furent un vulgaire gagne-pain; mais elles furent aussi un « divertissement » salulaire¹. L'agencement compliqué des données matérielles étourdit l'écrivain et de chères prédilections, des confidences voilées l'aident à se souvenir et lui procurent un peu d'apaisement : on peut supposer que l'auteur n'excepte pas ce livre quand il proclame dans la

Il se pourrait enfin que l'anecdote — toute imaginaire — du mariage interrompu d'une certaine Métilde Galline, fût la transposition, dans un milieu populaire, de la passion de Stendhal pour Métilde qui habitait à Milan Piazza delle Galline avant de s'installer Piazza Belgiojoso.

1. Le 2 mars 1829, douze jours avant de vendre son manuscrit des *Promenades* à Delaunay, Stendhal note en marge d'*Armançe* (*Exemplaire Clovis Bucci*) : « On ne se console pas des chagrins on s'en distrait; après une action désagréable aller acheter un masque de pain d'épice. » Et il ajoute, après la date, ce commentaire : « La discussion avec le marchand de mas(ques) un événement entre le Présent et l'action désagréable. »

Vie de Henri Brulard en évoquant les femmes qu'il a aimées : « ... La plupart de ces êtres charmants ne m'ont pas honoré de leurs bontés; mais elles ont à la lettre occupé toute ma vie. A elles ont succédé mes ouvrages ¹. »

DEUXIÈME PARTIE

1. — *L'impression du livre.*

Les circonstances n'ont donc guère changé depuis ce jour d'avril 1819 où, dans une lettre au baron de Mareste sur la réimpression de l'*Histoire de la Peinture*, Stendhal s'excuse en ces termes d'importuner son ami : « ... Mais d'honneur, ce n'est pas pour la Métromanie, ce n'est pas même pour Circenses, c'est pour Panem tout simplement ²... ».

1. *Vie de Henri Brulard*, I, 18. — Peut-être, outre le souvenir de Métilde, morte en 1825, et le déchirement de la rupture avec Menti, outre le feu de paille que fut alors, pour Stendhal, M^{me} Azur, faut-il ici faire une part à ce mystérieux personnage, désigné par ce mystérieux pseudonyme : *Sanscrit*, que deux notes sybillines des *Promenades* mettent en scène en langage chiffré. Il semble bien qu'il soit question d'une jeune beauté dont Stendhal était alors vainement épris, mais que nous n'avons pas réussi à identifier. Cf. *Le Divan*, novembre 1929 : *Toujours à propos de deux notes des Promenades dans Rome*. » — On ne saurait voir en elle cette Giulia Rinieri dei Rocchi, fille adoptive de Daniele Berlinghieri, alors âgée de vingt ans, que Stendhal demandera en mariage le jour de son départ pour Trieste, le 6 novembre 1830, et dont il gardera mélancoliquement le souvenir. Cf. *Mercury de France*, 1^{er} octobre 1930. Ferdinand Boyer, *Giulia ou le Mariage manqué de Stendhal*, pp. 81-90.

2. *Corr.*, II, 134, 15 avril.

Henri Beyle est à l'affût d'un éditeur; le besoin le talonne; la mort dans l'âme, il est prêt à des concessions auxquelles son orgueil souscrit en rechignant.

Il a grand besoin, en cette heure de découragement, de sentir à ses côtés la présence de Romain Colomb et la vigilante sympathie de Mareste qui assume une fois encore les délicates fonctions de fondé de pouvoir. Stendhal, qui n'aima jamais beaucoup se frotter aux éditeurs, lui adresse au sujet des *Promenades dans Rome* une série de lettres qui éclairent d'un jour particulier les circonstances des négociations ¹.

Ces textes éloquents montrent un Stendhal aux abois, singulièrement pathétique ! On l'éconduit sous quelque prétexte; Colburn, que la Manche met à l'abri des sollicitations — et qui d'ailleurs a fait faillite en juillet 1828 — oublie de lui payer ses articles du *New Monthly Magazine* ; « le Firmin Didot » qui édita aux frais de l'auteur l'*Histoire de la Peinture* et la *Vie de Haydn*, ne daigne point donner signe de vie à un écrivain à qui il médite

1. *Corr.*, II, 495, 17 février 1829. — *Corr.*, II, 498-499, 5 mars 1829. Stendhal fait allusion à une édition éventuelle de *Rome, Naples et Florence*. — *Corr.*, II, 496, 10 mars 1829. Ces trois lettres seraient à citer tout entières. Stendhal y décrit l'état de la librairie en 1829 et consacre aux éditeurs quelques jugements sévères. Malgré ses soucis d'argent, il nourrit, calculs à l'appui, des projets, parfaitement chimériques, d'éditions lucratives auxquels il voudrait associer Romain Colomb, et sa détresse matérielle ne l'empêche pas de méditer sur le goût de la lecture qui se répand de plus en plus en France. — C'est Hector de Latouche qui avait estimé à quatre mille francs le manuscrit des *Promenades* et avait vainement pressenti les éditeurs Ambroise Dupont, Ladvocat, Docagne et Lefèvre, tous en déconfiture.

de réclamer encore cent quatre francs de magasinage pour volumes invendus; Tastu est « dans une crise horrible », des pourparlers sont en cours avec Ladvoctat et finalement Delaunay, qui avait publié déjà *Rome, Naples et Florence*, achète les *Promenades* au plus juste prix, le 14 mars 1829, pour la somme de quinze cents francs ¹.

« ... suivant la phrase des vendeurs de meubles, je le donnerais même à moins; mais réellement c'est dommage... »

1. Auguste Cordier, *Comment a vécu Stendhal*, 187-188. — « *Promenades dans Rome*. Traité avec Delaunay. — Entre M. Delaunay, libraire au Palais-Royal et M. Henri Beyle, demeurant à Paris, rue de Richelieu, n° 71.

« Il a été convenu :

Article premier. — M. H. Beyle vend une édition de l'ouvrage intitulé *Promenades dans Rome*, par M. de Stendhal, en deux volumes in-8° pour le prix de quinze cents francs en un billet payable le seize septembre 1829.

« *Art. 2.* — Cette édition sera tirée au plus à douze cent trente exemplaires.

« *Art. 3.* — Le jour de la mise en vente, M. Delaunay remettra à M. Beyle trente exemplaires de l'ouvrage, et dès ce jour, cinq exemplaires de l'ouvrage intitulé *Rome, Naples et Florence*.

« *Art. 4.* — L'ouvrage sera imprimé avant le 1^{er} juin 1829 et sur papier aussi beau que le roman intitulé 1572.

« *Art. 5.* — L'auteur corrigera les épreuves jusqu'à ladite époque du 1^{er} juin 1829.

« Paris, le 14 mars 1829.

H. BEYLE.

« Approuvé l'écriture ci-dessus et son contenu, ce 14 mars 1829.

DELAUNAY. »

Le roman : 1572 auquel le traité fait allusion est celui de Mérimée, annoncé le 5 mars par le *Journal des Débats*, le 7 mars par la *Bibliographie de la France* : « 1572. *Chronique du temps de Charles IX*, par l'auteur du théâtre de Clara Gazul. Paris, Alexandre Monin, libraire, 1829, in-8°, couv. jaune ocre imprimée. »



Du moins, momentanément, Henri Beyle était-il à l'abri du besoin et nulle part il ne récrimine contre des conditions qui répondaient si peu à son attente. Aucun de ses ouvrages ne lui avait encore rapporté pareille somme ¹.

Avant même que le marché soit conclu, il s'inquiète des moindres détails de l'impression : il exige un papier de bonne qualité ² et réclame une vue de Saint-Pierre ³. Delaunay lui donnera satisfaction et — généreux cette fois — lui accordera même une colonne Trajane et un plan topographique; certains volumes en auront deux.

Au dernier moment, Stendhal offre « comme disent les marchands » de « forcer en anecdotes ou forcer dans le genre instructif ⁴ ». Maintenant que l'élan est pris il voudrait en mettre encore davantage et quand le livre est sous presse, il est navré d'apprendre que le second volume touche à sa fin. Or il s'est interdit en 1829, par déférence pour le public, d'en rédiger un troisième ⁵.

1. *Rome, Naples et Florence* avait été vendu 1.000 francs; *Armance*, 1.200 francs; le *Rouge et le Noir* ne rapportera à Stendhal que 1.500 francs.

2. *Corr.*, II, 494. — « Le papier d'un seul libraire est bon; c'est celui de notre ami Delaunay. » Stendhal avait été mécontent du papier sur lequel Delaunay fit imprimer la troisième édition de *Rome, Naples et Florence*.

3. *Corr.*, II, 497. « M. Ladvocat devrait placer vis-à-vis le titre *Promenades dans Rome* une vue de Saint-Pierre, cela soulagerait beaucoup l'attention du lecteur qui n'est pas à Rome. »

4. *Corr.*, II, 497.

5. *Promenades*, III, 169. « ... On m'annonce que ce

Le 24 août 1829 il signale à Romain Colomb « de petits retards à l'imprimerie et quelques anicroches pour la copie ¹ ». Mais voilà les *Promenades* dans la boutique du Palais-Royal; maintenant c'est la publicité qui inquiète Stendhal; il songe — à la suggestion d'un ami, il est vrai, et avec quelque retard — à sa clientèle la plus assurée, sinon la plus clairvoyante, aux Anglais de l'aristocratie qui viennent sur le continent pour le grand tour. Aussi écrit-il le 10 janvier 1830 à Sutton-Sharpe, quand déjà plusieurs articles ont paru en France : « Le bon docteur Edwards me donne l'idée d'essayer d'avoir un article dans l'*Edinburgh Review*, ou toute autre revue à la mode, *viz*: lue par les gens riches qui vont en Italie. ... si votre exemplaire est libre, envoyez-le au rédacteur de l'*Edinburgh Review*, en le remettant à son libraire à Londres. M. Rogers

volume va finir, j'en suis bien fâché, j'aurais voulu avoir encore cent cinquante pages à ma disposition. Je vais resserrer le plus possible quelques articles de notre Journal relatifs aux premiers mois de 1829. » — *Promenades*, III, 159. « J'avais réservé pour la fin de ce voyage dans Rome le journal de nos excursions à Tivoli, à Palestrina, et de nos promenades dans les *ville* des environs. La place me manque. Il aurait fallu porter cet itinéraire à trois volumes, et, en vérité, c'est trop de moitié dans ce siècle, qui n'a qu'une passion, établir un bon gouvernement. » — Dès le premier volume (*Promenades*, I, 159) Stendhal exprime la même crainte : « Je demande pardon pour le parler bref, et en quelque sorte *tranchant*. Souvent trois mots mis au lieu d'un adouciraient la forme, mais porteraient cet itinéraire à trois volumes. » — Pour la même raison il sacrifie la description des *Arazzi* de Raphaël, du mécanisme du gouvernement papal, et une longue étude sur le brigandage qui trouveront place en 1833 dans le *Voyage en Italie* de Romain Colomb. Il néglige aussi la description des statues du Capitole et du Musée Pio-Clementin, et celle des catacombes.

1. *Corr.*, II, 499

vous dira quelle est la personne influente pour avoir un article...¹ ».

Cette démarche ne devait point procurer à Stendhal l'article désiré et l'on peut légitimement supposer qu'elle ne fut point unique. Parmi les études et les notices consacrées en France aux *Promenades dans Rome*, plus d'une fut sans doute le fait de la camaraderie.

Mais que Stendhal, si roué dans l'art du plagiat, est donc encore novice et timide et honnête² — à quarante-six ans — dans l'art savant de la réclame³ !

1. *Corr.*, II, 519.

2. Ce n'est qu'en 1832, après *Le Rouge et le Noir*, qu'un éditeur lui fera la surprise de lui offrir argent comptant pour des manuscrits à venir. Ce charlatanisme des mœurs littéraires lui paraîtra monstrueux : « Je ne me doutais pas de tout le mécanisme de la basse littérature. Cela m'a fait horreur et m'eût dégoûté d'écrire. » (*Souvenirs d'égotisme*, 117.) Peut-être en 1829 se fût-il montré plus accommodant ? Rien n'est moins sûr.

3. A l'occasion de l'*Histoire de la peinture*, Stendhal avait déjà songé à l'*Edinburgh Review* et avait dressé un plan de propagande parmi les critiques. (Cf. *Avant-propos bibliographique et critique* à l'*Histoire de la peinture*, par Paul Arbelet, cxvii sq.)

On sait que Stendhal, après la publication du *Rouge et Noir*, rédigea lui-même un article analytique sur son roman et l'adressa avec un ingénieux commentaire, le 18 octobre 1832, au comte Salvagnoli, avocat-poète florentin; il lui donnait de nombreux détails sur ses intentions de romancier, dans un but avoué de publicité, vraisemblablement dans l'*Antologia*. Mais la revue ayant cessé de paraître en 1833, le manuscrit ne fut pas utilisé. Une partie de l'autographe a été recueillie dans la *Corr.*, III, 88-93. Le manuscrit intégral a paru dans un ouvrage récent : Stendhal, *Le Rouge et le Noir, chronique des chroniques*, 1 vol. Ronald Davis, 1929. — Or, à la page 18 on lit ceci : « Ne confiez à personne que j'ai écrit. Si je n'aimais pas autant *il bel paese dove il sì suona*, jamais je ne serais tombé dans

*
* *

2. — *L'édition Delaunay.*

L'édition Delaunay, 1829, deux volumes in-8°, offre un texte clair sur papier de bonne qualité, mais les coquilles y sont assez nombreuses et à part de rares passages la ponctuation y est assez particulière. Les tomes, par surcroît, sont fort inégaux. Stendhal a-t-il bien livré le 14 mars 1829 le manuscrit complet des *Promenades*, ou bien, fidèle à une ancienne habitude, s'est-il réservé le droit de compléter ultérieurement sa copie ¹ ?

la platitude de me louer moi-même. J'ai dû tout le bon accueil d'une des maisons les plus amusantes de Venise, à un article de l'aut[eur] ? sur les promenades... ». — Faut-il accueillir ici la suggestion de M. Émile Henriot (Cf. *Romanesques et romantiques*, 99) que nous signale aimablement M. Paul Arbelet : « ... Qu'est-ce à dire, sinon que Stendhal aura aussi célébré les *Promenades dans Rome*, afin d'être bien reçu dans le monde ? » — De la fin novembre 1830 à la fin janvier 1831, Stendhal, alors à Trieste, fit effectivement de « fréquentes excursions » à Venise ; mais l'article en question n'est point une autocritique de Stendhal si l'on admet la judicieuse interprétation de M. Ugo Foscolo Benedetto (Cf. *Leonardo*, gennaio 1933, 7, *Storia di un' autocritica stendhaliana*), qui lit le texte ci-dessus de la façon suivante : « ... à un article de l'ant(ologia) sur les promenades. » Or, l'*Antologia* (1830, III, 86-104) consacre précisément aux *Promenades dans Rome* un long article qui ne saurait à aucun titre appartenir — même par personne interposée — à Stendhal. On en trouvera plus loin l'analyse, pp. 51-54.

1. Romain Colomb (*Notice biographique*, 31) à propos du testament du 4 décembre 1828 où Stendhal le prie d'achever seul les *Promenades* semble affirmer qu'à cette date l'impression était déjà commencée. C'est là une confusion de sa part ; le livre n'est point encore vendu et Stendhal donne simplement à Colomb l'adresse d'un copiste.

Quand on lui annonce que le tome II touche à sa fin, il le regrette, comme si cet avis du libraire l'empêchait de fournir en cours d'impression quelques anecdotes supplémentaires. Or le second volume comprend déjà cent cinquante pages de plus que le premier. D'autre part, Stendhal a inséré dans les *Promenades* des textes publiés par la presse contemporaine après la conclusion du marché avec Delaunay. Aucun doute n'est donc possible.

Dans le tome I (450 pages) on trouve, après la page de garde et la liste des ouvrages antérieurs de Stendhal, la vue de Saint-Pierre ¹ que l'auteur réclamait avec tant d'insistance. Après l'avertissement — mais non pas il est vrai dans tous les exemplaires de l'édition ² — un plan replié des vestiges de Rome antique et des douze collines voisines du Tibre, simple et clair.

Le texte de ce volume s'achève par quelques pages datées du 2 juin et consacrées à Raphaël, après quoi viennent directement la *Chronologie des empereurs et des papes*, le *Catalogue chronologique des artistes célèbres*, la *Table des matières* et une liste — fort incomplète — d'*errata* concernant les deux volumes. A la suite de cette liste, nouveau plan des vestiges de Rome antique et des douze collines voisines du Tibre; l'échelle est la même que précédemment mais cette fois le relief des collines est indiqué par des hachures. Il n'est pas douteux que la même planche ait servi à deux moments différents.

1. Par Couché fils.

2. M. Paul Arbelet et M. Robert Doré me signalent en effet des exemplaires avec un seul plan topographique comportant des hachures, à la fin du tome I.

Cette édition, en dehors de différences de détails fort nombreuses, présente quelques paragraphes, parfois importants, qu'on cherche en vain dans l'édition Lévy ¹.

Les mêmes remarques s'étendent au tome II (592 pages) qui donne une liste plus complète dans l'ensemble ² des églises secondaires de Rome et un véritable chapitre sur la vie et les ouvrages de Michel-Ange que Romain Colomb ne conservera pas dans l'édition Lévy en 1853 ³.

Une vue de la colonne Trajane ⁴ est insérée après la page de garde ⁵.

*
* *

3. — *L'accueil fait au livre.*

Dans l'ensemble cet accueil fut judicieux et si la critique n'exalta pas sans réserve les *Promenades dans Rome*, elle fut unanime à en proclamer le mérite.

1. En particulier le développement qui commence par ces mots : « Le Ciacconio dit en latin... » et le long *Catalogue chronologique des artistes célèbres*. Cf. *Promenades*, I, 153 et 242.

2. Cette liste comporte cependant quelques suppressions.

3. Sans doute pour ne point faire double emploi avec le chapitre correspondant de l'*Histoire de la peinture*, d'où Stendhal l'avait habilement extrait.

4. Par Couché fils. L'exemplaire de la *Bibliothèque nationale* où le tome II des *Promenades* (éd. Delaunay) existe seul, donne cette reproduction de la colonne Trajane entre les pages 132 et 133.

5. Fidèle à son habitude, Stendhal inscrit au haut des pages des sous-titres que ne font pas toujours double emploi avec la *Table des matières*,

Dès le 11 septembre 1829, la *Revue Française*, ouvre le feu ¹ et consacre à l'ouvrage un article anonyme de trois pages ². Après avoir défini les *Promenades dans Rome* et relevé la part prépondérante de l'Italie dans l'œuvre de Stendhal ³, le critique analyse le contenu du livre et les procédés de l'écrivain qui se fait le cicérone et l'historien courtois des voyageurs qu'il accompagne. Toutefois, si l'auteur de l'article prend plaisir à un itinéraire de Rome qui présente « tout le décousu de la vie d'un voyageur et de la conversation d'un homme du monde », la documentation lui inspire, au pas-

1. C'est en effet le premier article paru après la publication des *Promenades*. Un autre, très court, l'avait précédé pourtant. La *Revue de Paris*, V, août 1829, 332-333, annonce que l'ouvrage paraîtra le 1^{er} septembre et en parle brièvement en termes chaleureux. — Stendhal fait « pour son usage » une description de Rome où il a « essayé de se faire pardonner la description détaillée des monuments » « en peignant, sans retenue ni prudence, les mœurs des Romains et les intrigues de la cour des papes. » — La *Revue de Paris* insiste imprudemment sur le caractère « strictement vrai » des anecdotes qui peignent si bien le cœur humain. Stendhal, qui a connu tous les hommes célèbres d'Italie, lui semble avoir écrit « un itinéraire fort exact », « fruit d'un séjour de dix ans en Italie ». — La partie morale, négligée par les auteurs d'itinéraires, est la plus intéressante, et la revue signale en particulier, avec « l'histoire des papes les plus singuliers » les nouvelles « frappantes de vérité » qui mettent en scène Francesca Polo, Lucrèce Frangimani, et Ghita. La *Revue de Paris* fait preuve d'une confiance aveugle et plus qu'une étude critique, ce bref compte-rendu qui paraît sous la rubrique : *Bulletin bibliographique de la littérature française et des arts*, semble être une annonce de complaisance. Notons en passant que Stendhal devait publier cette même année, dans la *Revue de Paris*, *Vanina Vanini* (décembre 1829, IX, 101 *seq.*).

2. Pages 284-286.

3. « ... patrie de son imagination; elle est le sujet de la plupart de ses ouvrages et des meilleurs qu'il ait faits. »

sage, quelque méfiance¹. La *Revue Française* ne se départ pas d'une modération sans enthousiasme : le livre « ne captive pas mais il n'ennuie pas », « ... on le finit quand on l'a commencé », et une certaine monotonie, d'ailleurs compensée par mainte allusion piquante et par le fait qu'on peut ouvrir ces volumes au hasard, ne lui enlève pas son utilité.

Si la *Revue Française* se contente d'une impression aussi sommaire sur les *Promenades dans Rome*, elle saisit cependant l'occasion de ce livre pour porter sur la manière de Stendhal un jugement plein de sagesse qui met en lumière ses parti-pris et ses contradictions et jusqu'aux mérites de ses défauts².

Incorrect et étudié, familier et apprêté, novateur et stationnaire, ennemi des théories et subtil dans les siennes, éprouvant tour à tour l'estime et l'ennui de la liberté politique, louant les institutions modernes et admirant le machiavélisme, se moquant de la noblesse et cherchant le ton aristocratique, hardi dans ses récits et dans ses épigrammes — qu'il atténue par des précautions et des désaveux — prêchant dans les arts l'amour désintéressé du beau et dans la morale la doctrine de l'intérêt personnel, Stendhal se montre « romantique en littérature et classique en philosophie ». Et l'auteur

1. « ... L'auteur n'a rien changé à sa manière; seulement il y joint un bagage de science dont peut-être ne se contenterait pas un antiquaire, mais qu'envieraient tous ces voyageurs frivoles que le désœuvrement conduit en Italie. » — Le livre « instruit quoique l'érudition n'y semble pas fort sérieuse ».

2. « ... M. de Stendhal n'est point didactique, mais vous a-t-il promis de l'être ? Il a la prétention contraire. Prenez-le donc tel qu'il est... »

de l'article définit fort clairement la position intellectuelle d'Henri Beyle : « C'est un écrivain qui appartient aux deux moitiés si différentes de la portion déjà écoulée du dix-neuvième siècle. Il est de l'école de l'Empire et il est de la nouvelle école. C'est un de ces esprits de transition qui arrivent à la vérité par le paradoxe et retombent dans le préjugé par inconséquence. Ils éveillent la pensée sans déterminer la conviction; ils affranchissent la raison sans la satisfaire. Mais leurs inégalités mêmes ont un côté piquant et contribuent à leur originalité. »

*
* *

Le *Globe*, qui avait consacré à *Armance* un article en six colonnes singulièrement sévère¹, apporte lui aussi quelque empressement à parler des *Promenades dans Rome*.

Le numéro du 16 septembre 1829 annonce le livre dans un compte-rendu anonyme composé presque uniquement de citations, sous prétexte qu'un tel ouvrage « se juge mieux ainsi par extraits que par analyse »; l'article rappelle à quel point Stendhal s'est fait de l'Italie « une sorte de fief » qu'il exploite « par droit de conquête », et si l'écrivain paraît « un peu vieilli » dans ce nouveau livre « bien plein de babil et d'étourderie dogmatique sur les arts, la politique et les hommes » comme ses aînés, on lit pourtant les « choses assez mêlées mais toujours curieuses » qu'il renferme « comme on écoute

1. Le 18 août 1827. Le 7 avril 1827, le *Globe* avait annoncé un compte-rendu de *Rome, Naples et Florence*, qui d'ailleurs ne parut pas.

un causeur de salon à qui on tourne les talons pour une mauvaise plaisanterie, et vers lequel une bonne saillie ramène ».

Mais le *Globe* ne se tient point quitte envers M. de Stendhal et ce premier article a surtout pour but d'annoncer, en même temps que le livre, l'étude plus sérieuse qu'un des collaborateurs du journal « qui a bien vu l'Italie » se propose d'écrire.

Ce long compte-rendu paraît dans le numéro du 24 octobre 1829. Signé d'une simple initiale : O., Duvergier de Hauranne en est l'auteur ¹.

1. Il avait visité l'Italie avec Delécluze et Ampère. Cf. Jacques Boulenger, *Candidature au Stendhal-Club*, 11. — *Ibid.*, 33. « Il avait fait la connaissance de Stendhal avant 1823; cette année-là, en effet, partant pour l'Italie, il demanda les lettres de recommandation à l'auteur de *Rome, Naples et Florence*. Il n'avait pas lu ce délicieux ouvrage. » — *Ibid.*, 34-36. Voir la lettre dans laquelle Duvergier de Hauranne donne à Stendhal des nouvelles de ses chers Milanais : « ... Au reste, dans les diverses courses que j'ai faites, les renseignements que vous m'aviez donnés m'ont été fort utiles; mais je regrette beaucoup que vous n'y ayez pas joint un volume intitulé *Rome, Naples et Florence* dont on m'a assuré que vous connaissiez très particulièrement l'auteur. J'ai cherché en vain à me le procurer ici; mais j'espère être plus heureux à Rome où j'arriverai vers le milieu de novembre... ». — M. Jacques Boulenger (*ibid.*, 47-50) apprécie avec beaucoup de sévérité l'article de Duvergier de Hauranne qu'il juge « fort désobligeant » et plein « d'absurdes reproches », Duvergier y faisant paraître « un esprit terriblement « bourgeois » ou « philistin ». — M. Jacques Boulenger accorde, semble-t-il, trop de confiance à la sincérité d'un livre effectivement rempli de grandes et de petites mystifications et dont la spontanéité apparente est bien loin d'être de même nature que celle de la *Vie de Henri Brulard* par exemple. L'« arrangement » est très savant dans les *Promenades*, encore qu'il n'y paraisse guère à première vue; le style de Stendhal et l'ordre même de sa composition; autant qu'un jaillissement naturel de l'esprit, sont le résultat d'une méthode de travail qui condamne l'auteur à transformer ses sources. L'avis des contempo-

Le critique cherche tout d'abord à définir la situation de Stendhal à l'égard d'un public qui ne l'a jamais apprécié équitablement : il séduit ou il rebute. Éminemment raisonnable par nature, la peur d'être commun le conduit à des raffinements alambiqués dans le style, à des renversements complets dans l'ordre des idées. L'imprévu, le piquant par quoi le lecteur va de surprise en surprise, le désordre qui « sied au génie comme à la beauté », le hasard des paragraphes « qui se suivent à l'aventure », telle est sa manière constante. Stendhal se donne beaucoup de mal pour défigurer dans ses livres des pensées, naturellement justes, auxquelles il donne dans la vie des démentis journaliers ¹ : « A travers le « désordre des idées » et le

rains de Stendhal — même s'ils manquent de génie — n'est pas négligeable, et l'opinion du curé Héry qui fut un des derniers à visiter Rome en compagnie de Stendhal, bien qu'elle ait été transcrite sur l'exemplaire des *Promenades* appartenant au marquis de la Baume seulement le 11 juin 1855, mérite d'être rapprochée de l'opinion de Duvergier, d'autant plus qu'elle n'était point destinée à l'impression : « ... Henri Beyle avait beaucoup d'esprit naturel et acquis. Il gâtait le premier en voulant le faire produire trop. Le second par la manie de ne jamais voir comme les autres. Les *Promenades dans Rome* sont des causeries visant constamment à l'effet et ne l'atteignant pas toujours. On peut y apprendre beaucoup de choses désopilantes, mais il faut se tenir en garde contre la plupart des appréciations artistiques. Les anecdotes y abondent. Le fond de toutes doit être à peu près vrai, mais tant de couleurs le surchargent qu'on peut difficilement reconnaître là où le faux altère le vrai... ».

1. « Ce démenti au reste M. de Stendhal se le donne tous les jours. L'amour qu'il exalte n'est assurément pas l'amour platonique; mais c'est moins encore l'amour purement sensuel du matérialisme. Il rit des sentiments exaltés, mais il les éprouve; des mouvements généreux, mais il les conçoit. Que de peine il se donne pour paraître égoïste ! Eh bien,

ton « successivement simple et prétentieux, vif et « traînant » du style, les « observations fines », les « aperçus heureux », les « pensées justes » ne foisonnent pas moins dans des ouvrages dont la date ¹ est un autre mérite. Après ce jugement d'ensemble, le critique aborde l'examen des *Promenades dans Rome* qui vont fournir un nouvel aliment à la controverse.

L'Italie reste le sujet de prédilection de Stendhal, la « mine abondante et riche » qu'il exploite avec autorité. Pourtant Duvergier de Hauranne atténue aimablement sous une formule dubitative cette constatation que l'ouvrage « n'a pas entièrement rempli » son attente : « On y trouve sur les mœurs italiennes peu de nouvelles révélations. On voit que l'auteur avait déjà tout dit ; on sent qu'il vit sur d'anciens souvenirs et que, depuis *Rome, Naples et Florence*, depuis la *Vie de Rossini*, il n'a fait en Italie que des séjours de passage ². »

Le *Globe* n'en reconnaît pas moins que les *Promenades* sont d'une lecture « aussi instructive que piquante » et il félicite Stendhal d'être « un peu sorti de ses vieilles habitudes. C'est, quoi qu'il en dise,

malgré ses efforts, l'homme naturel est là qui à chaque instant devient l'homme composé. »

1. « Tandis qu'il y a dix ans nous croyions encore à la tragédie classique, à la barbarie de Shakespeare, à l'immobilité absolue du beau, déjà M. de Stendhal riait de La Harpe, admirait *Macbeth*, proclamait le beau infini dans son essence et mobile dans sa forme. ... il est vrai que depuis nous avons marché tandis que M. de Stendhal est resté au même point. Peut-être est-il aujourd'hui en arrière ; mais n'oublions pas qu'il y a dix ans il était en avant. »

2. Il était facile à Duvergier de Hauranne, qui rencontrait Stendhal dans divers salons littéraires et avec plus de liberté encore chez Delécluze, de se montrer perspicace.

fort sérieusement qu'il décrit les principales beautés de Rome et bien que le mot lui répugne, il y a dans ces recherches de la conscience et de la gravité. »

On aurait mauvaise grâce à chicaner Duvergier de Hauranne, qui n'avait pas sur la conscience et la gravité d'une documentation les sévères idées de notre époque. Pour être tout entière de seconde main, la documentation des *Promenades* n'avait pas moins exigé un effort méritoire sur la nature duquel la critique ne s'est point mépris et l'on peut souscrire aujourd'hui encore à son jugement d'ensemble :

Désormais, pour le voyage à Rome, « il n'est point de meilleur guide, de meilleur conseil plutôt que M. de Stendhal. » C'est que, s'il n'est pas « plus savant que ses prédécesseurs », si « c'est au contraire leur science qu'en général il emprunte », il rompt leur monotone uniformité ¹ « soutenant l'attention » et « prévenant l'ennui », sacrifiant les « détails insignifiants » pour retenir les « traits caractéristiques »; « ... le nom de chaque ruine ne l'arrête que tout juste le temps qu'il faut pour nous prouver qu'on l'ignore. C'est qu'à côté de l'antiquaire l'écrivain spirituel est toujours, et l'artiste à côté du savant. L'artiste même paraît en première ligne... »

Les défauts du livre « sont ceux des aînés », mais,

1. « ... Un des héros de M. de Stendhal, Rossini, a, comme on sait, outre le génie, un genre particulier d'habileté. De l'uniformité, selon lui, résulte à coup sûr la fatigue, et, pour l'empêcher de naître, au milieu d'un morceau pathétique et lent il a soin de jeter quelques traits vifs et lestes, soutenant ainsi l'attention et prévenant l'ennui. Ce procédé est aussi celui de M. de Stendhal... »

« quels qu'ils soient, c'est le premier itinéraire de Rome qu'on puisse lire. Il ne dispense point de Winckelmann, de Nardini, ni des autres écrivains qui longuement et sérieusement ont instauré la science et éclairé les arts; mais il dispense de Fea, de Nibby et autres antiquaires de même force. C'est un service dont ceux-là seuls qui ont vécu à Rome peuvent sentir le prix. » Et Duvergier de Hauranne, en se résumant, retient ces quatre traits essentiels : peu de révélations nouvelles sur l'Italie, un bon nombre de détails curieux, un sentiment des arts juste et vif, une connaissance des monuments approfondie et large.

Ainsi, les éloges l'emportent infiniment sur les critiques, parfois un peu brutales, souvent perspicaces¹. A l'égard des *Promenades dans Rome*, le *Globe*, sans être enthousiaste, se montre un peu plus chaleureux que la *Revue Française* ; mais à vrai dire, ce livre n'a été pour tous deux qu'une occasion de parler de Stendhal en général, de l'œuvre, de l'homme et plus encore de la méthode. L'*Universel*, dans trois articles, serre le problème de plus près.

1. Beyle fut un peu blessé de cet article, moins pour ce que Duvergier disait du livre que pour ce qu'il disait de la philosophie de l'auteur : « Il a bâti sur Helvetius toutes ses théories et pour recommencer il n'est plus assez jeune. » Le 28 décembre 1829, Stendhal écrit à Sutton-Sharpe (*Corr.*, II, 509-515) : « L'aimable O..., M. Prosper Duvergier de Hauranne m'a attaqué dans le *Globe* et m'a traité de perruque comme étant un suranné partisan d'Helvetius. » Stendhal avait préparé pour la *Revue de Paris* un article afin de défendre sa philosophie, « mais, craignant qu'il ne lui déplût et que d'autre part, le directeur de cette feuille n'eût peur de M. Cousin », il renonce à le publier et l'envoie à Sutton-Sharpe. Cf. Jacques Boulenger, *Candidature au Stendhal-Club*, 50.



Le premier article est du 23 septembre 1829 et le critique, au lieu de s'attarder à définir l'auteur ¹ et de se contenter sur l'ouvrage d'une impression d'ensemble, procède à un minutieux examen.

Stendhal ayant commis l'imprudence d'offrir son livre comme un *Vade mecum* utile et consciencieux, l'*Universel* suit l'auteur pas à pas, « seul moyen de faire ressortir la franchise de ses jugements, la bonne foi de ses opinions, la fidélité de ses récits. » Et bien qu'il se défende d'une sévérité « souverainement ridicule » à l'égard d'un écrivain qui admet si volontiers la contradiction, le critique, en accumulant les observations de détail, finit par dresser contre les *Promenades* un véritable réquisitoire.

La sévérité de Stendhal à l'égard de la sculpture moderne lui semble excessive, et sa documentation personnelle sujette à caution.

L'*Universel* ne croit pas un traître mot des entretiens confidentiels de Stendhal avec le cardinal Spina ou d'autres Éminences ². Il relève telle confu-

1. L'*Universel* ne manque pas cependant de relever « l'originalité », la « verve », la « hardiesse d'opinions » et le « système de style » d'un Stendhal « moitié moqueur moitié enthousiaste » dont la « manière décousue » et la « disposition à l'ironie » se révèlent dès les premières lignes des *Promenades*.

2. L'argumentation est qu'on ne révèle pas à un voyageur, qui annonce qu'il voyage pour écrire ce qu'il aura appris, les secrets de l'administration; on ne discute pas avec lui sur la date de la révolution de 1835. Stendhal « se moquerait de nous s'il nous disait par exemple qu'il a eu des entretiens sur ces questions d'un si haut intérêt avec le Cardinal Spina... » qui aurait voulu être pape. « ...—Mais

sion excusable en ce qui concerne la restauration de l'escalier de la place d'Espagne¹ pour passer, à propos du Colysée, à cette constatation sans aménité : « M. de Stendhal parle assez légèrement de Fea l'auteur d'un des principaux itinéraires de Rome. Mais sans Fea et ses pareils il y aurait beaucoup de bonnes pages de moins dans M. de Stendhal. » Nouvelle controverse au sujet de la prétendue douleur des lions de Canova dans Saint-Pierre² et de l'admiration de Stendhal pour le tombeau des Stuarts.

Les dates, indiquées à profusion et au petit bonheur dans les *Promenades*, servent encore de prétexte à l'*Universel* qui se demande insidieusement : « Comment le 20 août 1827 (pourquoi dater) M. de Stendhal laisse-t-il croire qu'il a pu prendre des glaces excellentes chez M. le comte d'Appony ? »

je ne sais pourquoi je cite le cardinal Spina car certainement M. de Stendhal n'a jamais eu quoi qu'on ait pu dire avec cette éminence aucune conversation que le cardinal eût pu craindre de voir répéter. »

1. « M. de Stendhal se trompe en disant que cet escalier a été restauré par Louis XVIII. Il n'en est rien. Cet escalier est tel qu'il était il y a plus de cinquante ans. C'est l'Église qui le domine qui a été dernièrement restaurée aux frais de M. le duc de Blacas... » — Stendhal dans ses notes marginales discutera cette assertion. Cf. *Exemplaire Serge André* des *Promenades*, II, folio 5 verso, fin du tome : « Le 31 janvier 1830. J'écris à l'*Universel* en citant... le nom Blacas de Alpibus à l'escalier de la Trinità. » *L'Exemplaire Paul Royer* des *Promenades*, I, 13, en face des mots : « avec magnificence » revient sur le même sujet : « Les phrases comme celles-ci étaient un paratonnerre en 1823. Le fait est que M. de Blacas fit un peu réparer ce long escalier tout ébréché par le temps. Et M. de Blacas sot et insolent ne laissait pas maltraiter les Français. »

2. « Mais M. de Stendhal ignore donc ou ne s'est pas aperçu qu'un de ces lions sommeille et que l'autre grince des dents et témoigne de la fureur. Il n'y a pas de douleur dans le sommeil, ni dans la colère. »

Et l'on découvre avec surprise que celui-ci a quitté Rome le 24 mai 1824 ¹ !

Le critique termine avec humour ce premier article par quelques considérations à double tranchant sur les *Stanze* de Raphaël. La description « a une couleur absolument neuve. M. de Stendhal y est lui, rien que lui, cependant, comme dit Saint-Simon, avec Fea en croupe pour ce qui concerne les faits. »

L'*Universel* revient à la charge le 27 septembre 1829 et prend le contre-pied de l'opinion de Stendhal sur la société romaine ². Toutefois il s'associe entièrement à la colère de l'auteur contre le fanatisme gallophobe d'Eustace ³. Les réceptions mon-

1. De même à propos d'un prétendu retour du Mont Testaccio daté du 15 septembre, l'*Universel* rétorque : « Mille pardons mais le peuple de Rome a ses plaisirs distribués en époques précises. On ne va au Testaccio que les jeudis et dimanches du mois d'octobre. Pendant tout le reste de l'année, les grottes de Testaccio sont fermées. Pourquoi dater ? » — Stendhal tiendra compte de l'observation : Cf. *Exemplaire Serge André* I, folio 1 recto, fin du tome (note sur l'*Universel*) : « ... On ne va au mont Testaccio qu'en octobre. Corriger la date, ou mieux transporter l'article Testaccio en octobre. » — On voit avec quel soin Stendhal avait lu les études de l'*Universel*.

2. « Ce moqueur infatigable qui dupe continuellement les Romains se moque tout autant des Parisiens auxquels il vendra son livre, quand il leur dit : « La classe moyenne de Rome commence à l'homme qui a cent louis de rente, lit Voltaire ... à ... philosophe bien hardi. » « Il y a là excès de plaisanterie ». — L'*Universel* est d'un avis opposé : « Les bourgeois de Rome ont en général beaucoup d'esprit mais peu d'instruction, et les *marchesini* joignent à autant d'esprit que les bourgeois plus d'argent et de connaissances... »

3. « ... fanatique, vrai fou, homme de la plus mauvaise foi, qui s'est laissé débiter une foule de niaiseries contre nous, etc.... » ; et l'*Universel* de constater que jamais Saint-Pierre ne fut plus soigné que sous la domination française.

daines racontées par Stendhal éveillent elles aussi le scepticisme de l'*Universel*; ainsi, à l'occasion de la grande discussion du 22 novembre chez M^{me} la duchesse D., le critique insinue malicieusement : « Je pense bien qu'il ne s'agit pas ici de la duchesse de Devonshire », et il fait remarquer qu'il n'y a parmi les duchesses de Rome, en dehors de cette noble dame — d'ailleurs fâcheusement décédée le 20 mars 1824 — aucun nom commençant par un D. ¹ !

La description de Saint-Pierre lui semble fort bonne encore que Stendhal ait « eu tort de dédaigner le savant abbé Fea » et d'admettre que « les colonnes du maître autel sont le produit du bronze que l'on arracha à la coupole du Panthéon ². » Quant aux anecdotes rapportées par Stendhal,

1. L'objection de l'*Universel* porte à faux; Stendhal savait fort bien à quoi s'en tenir. Dans son manuscrit sur les *Anglais à Rome*, daté du 15 novembre 1824, on lit en effet : « ... La feue duchesse de Devonshire et le duc de Devonshire sont les seuls Anglais, à ma connaissance, pour lesquels les Romains aient fait exception à la haine profonde qu'ils portent aux Anglais. » (Cf. *Soirées du Stendhal-Club*, 2^e série, 155.)

2. Stendhal dans ses notes marginales discute cette assertion. Cf. *Exemplaire Serge André*, I, folio 1 recto, fin du tome : « L'*Universel* nie le bronze enlevé au Panthéon. Dans une seconde édition, faire un appendice de dix pages avec des inscriptions probantes, par ex. l'inscription sur le bronze enlevé au Panthéon pour Saint-Pierre et pour des canons. » Et Stendhal note en marge à propos de l'*Universel* : « Effronterie du parti prêtre. Il y a inscription, Urbain VIII à gauche de la porte du dehors se vante d'avoir employé ce bronze inutile. » — Cf. *Exemplaire Serge André*, II, folio 5 verso, fin du tome : « Le 31 janvier 1830. J'écris à l'*Universel* en citant le passage de Nardini sur le bronze du Panthéon et le nom Blacas de Alpibus à l'escalier de la Trinità. »

l'auteur de l'article les juge amusantes, « mais, ajoute-t-il, puisque j'ai lu toutes les siennes dans son livre et dans bien d'autres pourquoi ne lirait-il pas ici une anecdote qu'il ne sait pas apparemment et qu'il pourra, s'il le juge à propos, ajouter à sa deuxième édition ¹ » ? Suit un récit, en cinquante lignes, du transport de l'obélisque de Saint-Pierre.

Poursuivant ses objections, l'*Universel* révoque en doute l'histoire de la clef des Savelli ² et d'une façon générale toutes les histoires de poisons. Quant aux appendices, chronologies, catalogues qui terminent le tome I des *Promenades*, le critique affirme brutalement que « cela apprend ce que tout le monde sait, et grossit le volume d'une manière tout à fait profitable ». Il conclut sur l'absence d'ordre et de méthode dans le plan et annonce un prochain article sur le tome II où, dit-on, les souvenirs de l'auteur « l'ont mieux servi », de « vraies notes » ayant été écrites « le soir » sur des calepins.

Le second volume de l'édition Delaunay s'ouvre sur une histoire de couvent « que les hasards d'une procédure secrète viennent de faire découvrir... ». Stendhal joue de malheur ! Le critique de l'*Universel* connaît la source et la dénonce avec indi-

1. Dans les *Promenades*, I, 130, Stendhal fait allusion — d'après Nibby il est vrai — à Dominique Fontana qui transporta l'obélisque. Mais c'est Romain Colomb qui retiendra la suggestion de l'*Universel* dans son *Journal d'un voyage en Italie et en Suisse pendant l'année 1828*, où l'on trouve ce récit aux pages 72-73.

2. « ... racontée à Albano près de la tour des Savelli par toutes les commères et tous les bavards de la ville, surtout dans les soirées d'hiver. »

gnation¹ : « Hé bien ce récit n'est autre chose qu'une sorte de précis du livre publié il y a un mois sous le titre *Couvent de Baiano, chronique du seizième siècle extraite des archives de Naples* ». « Véritablement ça en est trop ... que penser de celui qui ayant eu communication de ce récit met la scène à Catanzara, de nos jours, et déverse l'odieux de pareilles scènes sur les Italiens d'aujourd'hui. »

L'*Universel* dénonce la sévérité et l'invéraisemblance de telle anecdote sur les Anglais à Rome². La villa Ludovisi, si difficile d'accès, est le prétexte d'une longue dissertation : l'auteur n'a-t-il pas commis l'imprudence d'affirmer, le 14 juin, qu'il la visite pour la quatrième fois ? et une compagne de voyage de Stendhal sentant naître en elle une véritable passion pour cette villa, l'*Universel* coupe court, sans galanterie, à tant d'enthousiasme : « Vous aviez là, Madame, une passion sans espoir. »

Toutefois, pour donner un exemple de la force des jugements de l'auteur, l'*Universel* se fait un plaisir de citer un court développement politique³, et il regrette que Stendhal ne prenne pas plus souvent les choses au sérieux. Mais comment une aussi flatteuse opinion persisterait-elle ? L'histoire de la papesse Jeanne vient détruire cette favorable impression : « ... De vieilles sottises protestantes sont ressassées dans ce morceau et copiées d'une manière indigne d'un écrivain original. Et il y a

1. Ce troisième et dernier article de l'*Universel* est du 14 octobre 1829.

2. Il s'agit de l'Anglais qui entre à cheval au Colysée, y voit des galériens au travail et se figure que l'édifice est en construction.

3. Cf. *Promenades*, II, 212; de « Toute l'Europe envie ... à ... sont fort heureux. »

quelque chose de pire, c'est que c'est ennuyeux. »

L'*Universel* adresse encore à Stendhal quelques petits reproches; détails sans grande importance qui dénotent surtout chez le critique une connaissance minutieuse du sujet². Ce troisième article n'admet point que Stendhal ait vu Naples, Pompeï, la Sicile : « Comment n'en aurait-il pas parlé avec plus de détails ? » L'*Universel* ne se trompe qu'à demi¹. Il déplore enfin que le livre soit muet sur les catacombes.

Reste à consoler l'auteur après ce long réquisitoire à coups d'épingles; les dernières lignes s'y emploient; mais c'est à une seconde édition, qui n'existera jamais, que vont les projets de louanges ! « Je quitte à regret M. de Stendhal. Je ne pense pas que nous nous laissions mauvais amis. Il donnera une autre édition, il la reverra avec plus de soin, et il supprimera quelques hardiesses politiques fort inutiles, nuisibles même s'il veut que son ouvrage sorte de France et devienne l'itinéraire classique

1. A propos de la journée du 25 juin, le critique signale que Stendhal a fait son profit de la science d'un antiquaire nommé M. Ré et de celle de ses successeurs. Stendhal ayant reproché à Fea de n'avoir pas mentionné dans son itinéraire des restaurations terminées sous l'autorité des Français, l'*Universel* remet les choses au point : les Français les ont commencées, le cardinal Consalvi les a achevées : « Mais les promeneurs d'aujourd'hui ne savent pas cela, et de peur d'être justes, les malins qui les guident ne les avertissent pas d'une méprise. » De même l'article sur Saint-Louis des Français contient une petite erreur : il n'y a aucun Français du nom de Montmorin enterré dans cette église, c'est la jeune dame qui s'appelait de Beaumont et était la fille de M. de Montmorin ministre des Affaires étrangères sous Louis XV et qui n'était pas émigrée.

2. Stendhal en 1827 était bien allé jusqu'à Naples. Mais il ne connaissait pas la Sicile.

de Rome. Il rectifiera beaucoup de jugements sur les arts qui pour être très piquants n'en sont pas plus justes; et tout le monde pourra être content, Rome, la Vérité, M. de Stendhal et son libraire. »

Ainsi l'*Universel* suivant Stendhal sur le terrain où il s'était aventuré lui opposait, avec une insistance qui dénote quelque considération, non pas une critique esthétique mais presque une étude d'historien. Elle ne contient point de ces vues générales, perspicaces et brillantes — un peu faciles — qui sont le principal mérite des articles de la *Revue Française* et du *Globe*. Elle contient des faits — parfois sujets à controverse et que Stendhal discutera — mais, le plus souvent, fort embarrassants pour l'auteur ¹.

*
* * *

Tel fut l'accueil réservé en France aux *Pro-*

1. Stendhal, flatté de voir l'*Universel* lui consacrer trois articles ne fut guère satisfait du ton. Cf. *Exemplaire Serge André*, I, folio 2 recto, fin du tome. : « ... Sottise de l'*Universel*. Je veux dire ton sot de plat valet amusant M. de Damas (rôle attribué à M. de Saint-Martin). L'*Universel* est poli pour M. de S^{al} et ignorant — 2 articles en septembre 1829 les 23 et 29 je crois, et un article en octobre 1829. » On a vu que Stendhal avait pris la peine de discuter par lettre à l'*Universel*, deux ou trois points de l'argumentation. Mais il en est bien d'autres dont il ne souffle mot; il se garde de transporter le débat devant le public, l'*Universel* lui semblant sans doute plus dangereux que Carpani. — M. de Damas (1785-1862) dont il est question dans la note fut ministre de la Guerre en 1823 et ministre des Affaires étrangères de 1824 à 1828, puis gouverneur du duc de Bordeaux qu'il suit dans l'exil. M. de Saint-Martin (1791-1832) savant orientaliste se mit à la tête du journal absolutiste l'*Universel* et fut attaché au ministère des Affaires étrangères pour classer les pièces diplomatiques écrites en langues orientales. L'allusion de Stendhal devient claire.

menades dans Rome. Sept articles, dont cinq importants, rendirent compte du livre en deux mois d'août à octobre 1829.

L'annonce de complaisance de la *Revue de Paris* accordait à l'écrivain une confiance imméritée, mais signalait à juste titre l'intérêt psychologique de l'itinéraire. La *Revue Française* et le *Globe* mettaient l'occasion à profit pour parler de Stendhal en général et relever l'allure mondaine de son nouveau livre; mais l'une exprimait quelques doutes sur la solidité de l'érudition, l'autre, sans méconnaître que les *Promenades* ont emprunté la science d'autrui et une science de seconde main, leur attribuait un sérieux et une gravité de bon aloi, tout en admettant que l'artiste l'emportait de beaucoup dans ce livre sur le savant. L'*Universel*, enfin, critiquant une infinité de points de détail ne refusait point à Stendhal, tout en déplorant quelques hardiesses superflues, la perspicacité politique et la force de jugement, et les *Promenades dans Rome* ne lui semblaient point indignes, si l'auteur consentait à les revoir avec soin, de devenir « l'itinéraire classique » de Rome¹. On ne saurait d'autre

1. Sainte-Beuve, remerciant Stendhal de l'envoi de son livre, le 8 octobre 1829 — c'était leur prise de contact, — se félicite d'avoir trouvé dans cet ouvrage « instruction et divertissement »; « c'est bonheur, ajoute-t-il, par le temps qui court, d'entendre causer art si leste et si juste », et il veut bien donner à M. de Stendhal, à l'occasion des *Promenades*, cette assurance flatteuse : « ... j'ai grand goût de ce qui sort de votre plume... » (Cf. Adolphe Paupe, *Vie littéraire de Stendhal*, 47.)

On ne saurait passer sous silence la lettre qu'Astolphe de Custine adresse à Stendhal le 7 janvier 1830. (Cf. Jacques Boulenger, *Candidature au Stendhal-Club*, 84-87) : « Monsieur, Les *Promenades dans Rome* m'avaient inspiré tant

part passer sous silence le succès d'estime que l'ouvrage obtint dans un cercle d'initiés. La répu-

d'intérêt, qu'avant même d'en avoir achevé la lecture, j'en parlai à M. Boutelaud avec la surprise que me causait dans ce temps-ci l'apparition d'un ouvrage si utile et pourtant si amusant. Je n'avais trouvé nulle part une si profonde connaissance de notre siècle unie à tant de facultés qui manquent à ce siècle et surtout à ce pays. Quoique j'eusse vu Rome plusieurs fois, je sentais que j'y retournerais avec un plaisir bien plus vif, en prenant pour guide un esprit dont l'originalité rare s'accorde, par une singularité plus rare encore, avec un grand respect pour l'impartialité... » Et après avoir fait à Stendhal hommage de la *Cenci*, Custine ajoute en *post-scriptum*, p. 87 : « Me permettez-vous de joindre à cette lettre deux volumes que je publie en ce moment, et où vous auriez trouvé peut-être moins de choses à reprendre si j'avais connu plutôt (*sic*) les *Promenades dans Rome*. » [Il s'agit des *Mémoires et voyages* de Custine.] — En 1830, le 12 avril, remerciant Stendhal d'un article paru dans le *Temps* sur les *Mémoires et Voyages*, Custine qui part pour deux ans parle encore des *Promenades* : « ... je ne manquerai pas de profiter de l'adresse du peintre milanais que vous m'avez indiqué, et je jouirai aussi de tout ce que les *Promenades dans Rome* m'ont fait découvrir d'intéressant dans un pays que je croyais connaître. Je voulais passer l'hiver à Naples, mais je me fixerai à Rome, à cause de vous. Je suis bien aise de vous montrer par là qu'il y a encore des gens qu'un livre peut faire changer de projet. Mais je les crois aussi rares que les livres capables d'opérer un tel miracle. »

Peut-on rappeler encore l'avis de Romain Colomb, à la fois juge et partie ? Cf. *Journal d'un voyage en Italie et en Suisse*, 1833, 464 : « Le meilleur, le plus complet et le plus spirituel des livres sur Rome. » — En 1835, pour s'acquitter envers Stendhal de la promesse qu'il lui avait faite en Italie, l'année précédente, de soutenir sa candidature éventuelle à une chaire d'histoire de l'art au Collège de France, Ampère évoquera dans la *Revue Universelle* (t. II, livraison VI, 135, *Portraits de Rome à différents âges*) « ... les spirituelles *Promenades dans Rome* de M. Beyle, avec qui c'est un si grand charme de s'y promener réellement, et qui serait plus à sa place professant à Paris l'histoire de la peinture qu'enterré dans son triste consulat de Civita-Vecchia. » Stendhal semble en effet avoir nourri cet espoir :

tation de penseur original et de dilettante à laquelle tenait Stendhal s'en trouva accrue.

Stendhal a appelé de tant de vœux le lecteur de 1880, ou même de 1935, et exprimé si souvent tant de souverain mépris pour le lecteur de son temps qu'il a presque persuadé à la postérité que nul, de son vivant, n'avait su le comprendre. Les articles consacrés aux *Promenades* apportent sur un point particulier un catégorique démenti, et il était d'autant plus nécessaire d'en donner une analyse exacte que plusieurs d'entre eux avaient échappé aux bibliographies.

*
* *

Stendhal, dans les *Promenades*, se flattant une fois de plus d'arriver tout droit de *Cosmopolis*, il était juste que son livre franchît les frontières; mais les documents qui nous sont parvenus rendent compte bien imparfaitement sans doute de l'accueil qu'il reçut à l'étranger.

*
* *

Parmi le public international, Stendhal s'est inquiété surtout de l'opinion des Anglais, voyant en eux des acheteurs éventuels. De l'aveu de

Cf. *Corr.*, III, 129, à di Fiore, 1^{er} novembre 1834 :
« ... M. Guizot devrait me nommer professeur de l'histoire des beaux-arts (peinture, sculpture, architecture et musique) avec 5.000 fr. ... M. Ampère fils, professeur au Collège de France, avec 5.000 francs, et qui est à Rome, m'a promis sa voix pour la chaire d'histoire des beaux-arts. Actuellement trouvez-moi un ministre ami. »

Duvergier de Hauranne, ils reconnaissaient mieux que la France le mérite de l'écrivain, et Stendhal, on l'a vu, sollicita en Angleterre un article sur son livre.

Or, aucune revue d'outre-Manche ne souffla mot, encore que Stendhal collaborât à plusieurs, et quand les éditions Lévy provoquent dans l'*Edinburgh Review* — qui avait pourtant consacré un article de dix pages à *Rome, Naples et Florence* ¹ que l'Angleterre honora d'ailleurs d'une traduction — une étude d'ensemble sur « la vie et les œuvres de M. de Stendhal », l'année 1830 est loin : un quart de siècle s'est écoulé ².

Du silence de la presse, il serait inexact d'inférer cependant que les *Promenades* n'eurent aucun succès auprès des Anglais. Stendhal fournit précisément la preuve inverse et il n'y a aucune raison de la suspecter ³. Si le livre n'éveille en Angleterre aucune curiosité critique, s'il sert prosaïquement de guide aux riches voyageurs connaissant le français, il ne faut pas oublier que c'était là, après tout, sa raison d'être et son rôle essentiel.

*
* *

Les relations personnelles que Stendhal avait entretenues avec Vieusseux ne furent sans doute point étrangères à l'insertion dans l'*Antologia*, en

1. Dans le n° 57 de novembre 1817. Cf. Daniel Muller, *Avant-propos à Rome, Naples et Florence*, XLIV. La même revue avait aussi consacré un article de 20 pages à l'*Histoire de la Peinture*, en octobre 1819.

2. *Edinburgh Review*, January, 1856, 203-204.

3. *Corr.*, III, 124.

1830, d'une vingtaine de pages sur les *Promenades*. Signé simplement de l'initiale M., cet article qui se contente de coudre l'une à l'autre des citations a été attribué à Montani ¹. Si imparfait qu'il soit, c'est pourtant le premier document critique consacré par l'étranger à l'itinéraire de Rome ².

L'*Antologia* ³ félicite Stendhal d'être, sans affectation, homme d'esprit et d'unir agréablement la sincérité du sentiment artistique et le brillant de l'intelligence : l'auteur en dépit de ses théories fait concevoir qu'il puisse exister un genre d'esprit « qui naisse du sentiment lui-même » bien loin de s'y opposer. D'ailleurs, Montani n'hésite pas à placer les *Promenades* au-dessus de *Rome*, *Naples et Florence* où la matière de ce nouveau livre n'existait qu'en germe, et le « recueil piquant d'anecdotes et de pensées » qu'il plut à Stendhal d'intituler *Histoire de la peinture en Italie* « ne contient pas davantage ».

A travers les citations qui tentent de donner un aperçu de la variété et du décousu de l'ouvrage, de courts commentaires ⁴ présentent le spectacle

1. Notons que le nom de Stendhal est écrit tout au long de l'article : Stendahl. On attribue parfois cet article à Benci.

2. L'*Antologia* avait même consacré en janvier et février 1828 un article élogieux à *Armance*. On sait d'autre part que Stendhal avait directement sollicité auprès de Vieusseux, en 1823, un article sur l'*Histoire de la Peinture, Racine et Shakespeare*, la *Vie de Haydn*. Cf. *Avant-propos bibliographique et critique* de M. Paul Arbelet à l'*Histoire de la peinture*, cxxvii.

3. *Antologia*, 1830, III, 86-104.

4. Montani se lance parfois dans des discussions bien superflues et bien confuses, comme lorsqu'il traite ce problème : vaut-il mieux être seul ou non pour jouir des beaux-arts ?

divertissant d'un critique qui donne de confiance dans tous les traquenards. Il ne doute point que Stendhal ait lu le combat de gladiateurs de *Childe Harold* dans le Colysée au clair de lune; il admet implicitement la visite à Saint-Paul-hors-les-murs immédiatement après l'incendie, et l'idée ne lui effleure pas l'esprit que la lettre sur les Trois-Grâces pourrait être d'une autre main que celle de la Milanaise invoquée par Stendhal. Son admiration s'attarde même à l'appendice sur la *Manière de voir Rome en dix jours*; il y découvre bien à tort une habileté particulière, car c'est là tout au plus un découpage de Nibby.

Un point d'exclamation tient lieu parfois de critique¹. Quelques remarques plus précises sont pourtant à retenir. Si Montani a sur les connaissances historiques de Stendhal une opinion trop flatteuse², il définit avec justesse le scepticisme inhérent à sa méthode. Les *Promenades* lui paraissent contenir quelques nouveautés sur les fouilles récentes³, mais aussi quelques lacunes⁴; et si la prédilection de Stendhal pour les Italiens réjouit d'autant plus son amour-propre « qu'elle semble l'effet d'une connaissance réelle », il ne prend pas

1. « Raphaël ! Que de choses sur les peintures du divin Raphaël dans les *Promenades* de M. de Stendahl (*sic*) !

2. Il le juge « moins curieux que prudent » en fait d'histoire, ennemi des conjectures. « Il n'ignore pas, à ce qu'il semble, les savantes recherches des Allemands, qu'il nomme seuls érudits. »

3. En particulier sur les fouilles ordonnées par Napoléon et le prince Demidoff.

4. Montani reproche à Stendhal plus particulièrement de n'avoir point signalé que l'inscription de l'arc de Constantin, tout comme celle de l'arc de Septime Sévère dont il parle, fut également altérée.

moins la défense de l'écrivain — et c'est là sa plus grande originalité — contre ceux qui en France « le taxent d'être peu patriote ».

En notant que les anecdotes des *Promenades* ne sont plus seulement des aventures d'amour mais qu'il y en a de toute espèce, Montani suggère — sans insister — que souvent elles « sont trop belles pour qu'on les croie vraies », et il signale, après Stendhal, que le changement voulu du lieu de l'action lui ôte un peu de sa vraisemblance. Le critique sait gré à l'écrivain de la part importante réservée à la musique dans les *Promenades*, alors que *Rome, Naples et Florence* traitait surtout théâtre et poésie. Montani engage même une courte discussion sur les airs des *pifferari* dont les paroles semblent bien moins appartenir aux paysans des Abruzzes ou de la Campagne romaine qu'à ceux de l'Apennin de Pistoia.

Une dernière citation sur le caractère éminemment italien de Napoléon, et le critique estime avoir suffisamment rempli un devoir de courtoisie littéraire et suffisamment mis en goût les lecteurs de son pays.

*
* *

Un savant allemand F. W. Carové, qui s'occupait spécialement de l'histoire des religions et de la philosophie dans les pays de langue romane, fut vivement intéressé dès leur publication par les *Promenades dans Rome*.

Ce livre, assure-t-il, est parmi les ouvrages les plus impartiaux et les meilleurs publiés dans ces derniers temps sur l'Italie et notamment sur

Rome¹ ». En 1831, et non pas pour remplacer l'original, mais pour inciter ses compatriotes à le lire, il en traduit quarante-cinq pages dans une brochure consacrée à la fois aux trois principaux pays de langue romane².

1. Cf. Charles Simon, *Le sillage de Stendhal en Allemagne* (*Revue de littérature comparée*, octobre-décembre 1926).

2. « *Über Franckreich, Italien und Spanien* » von Fiévée, Stendhal und Rotalde. Mitgetheilt durch F. W. Carové, Leipzig, G. Walbrecht, 1831, in-8°, xvii-120. — La partie qui a trait à Stendhal est intitulée en français : *Promenades dans Rome*, par M. de Stendhal, pp. 35-80. — Le docteur Schurig avait bien voulu me communiquer les références des passages traduits par Carové :

- I. Remarques diverses sur les races et les villes principales en Italie (Cf. éd. Delaunay, I, 121-125).
- II. Histoire de la religion en Italie (Cf. éd. Delaunay, I, 99-103).
- III. La religion romaine (Cf. éd. Delaunay, I, 307-311).
- IV. Les églises de Rome (Cf. éd. Delaunay, II, 256-260).
- V. La libre pensée et la superstition en Italie (Cf. éd. Delaunay, I, 74-76).
- VI. État de la religion dans les états de l'Église (Cf. éd. Delaunay, I, 5-7).
- VII. Le gouvernement papal (Cf. éd. Delaunay, II, 65-66).
- VIII. La barbarie dans le Royaume de Naples et à Rome (Cf. éd. Delaunay, I, 111-114; II, 355; I, 275-276; I, 275-278; I, 279-280; II, 285-287.)

IX. *Parallèles :*

- a) Les Romains et les Parisiens (Cf. éd. Delaunay, I, 196-198).
- b) Romains, Anglais, Français (Cf. éd. Delaunay, II, 59-62).
- c) Italiens, Français, Nord-Américains (Cf. éd. Delaunay II, 82-85).
- d) Paris et Rome (Cf. éd. Delaunay, II, 138; II, 425-426).
- e) Français et Anglais à Rome (Cf. éd. Delaunay, II, 280-281).
- f) L'amour français et l'amour italien (Cf. éd. Delaunay, II, 409-411).

Est-ce la science de Stendhal qui l'avait séduit ? ou bien l'opinion flatteuse exprimée par l'écrivain sur l'érudition allemande ne lui avait-elle point permis de se rendre compte à quel point cette science des *Promenades* était frelatée ? Il semble plutôt que Carové ait été sensible à la brièveté du style, à la spontanéité des impressions, à la fraîcheur, à la vivacité des sentiments et des pensées, à la fermeté du ton, au souci de bien saisir la réalité ¹; et il pardonne à Stendhal son désordre.

Quoi qu'il en soit, cette tentative immédiate est fort curieuse et prélude heureusement à la vogue que l'ouvrage connaîtra plus tard en Allemagne ².

X. Coup d'œil rétrospectif :

a) Pie VII, Léon XII et le Tasse (Cf. éd. Delaunay, II, 240-242).

b) Jules II, Léon XII et Raphaël (Cf. éd. Delaunay, I, 347-348).

1. Cf. von Oppeln Bronikowski, *Wanderungen in Rom*, Introduction, XLIV.

2. Dès 1839, dans une *Histoire de la littérature française* publiée en Allemagne, le docteur Karl Mager fait figurer — le premier — un Stendhal drôlement affublé des prénoms sonores de Bombet et reproduit sans référence le contenu de l'article consacré en 1829 par Duvergier de Hauranne aux *Promenades dans Rome* (Cf. Charles Simon, *art. cit.*).

La première édition des *Promenades* devait encore susciter en Allemagne, après 1840, une intéressante critique, celle d'Alfred de Reumont (Cf. *Römische Briefe von einem Florentiner*, Leipzig, 1840-1844, vol. III, 440 *sq.*). — M. von Oppeln Bronikowski la cite dans son *Introduction* (*Wanderungen in Rom*, XXII-XXV). — On peut d'autant moins la passer sous silence que Reumont, en qualité de secrétaire à l'ambassade de Prusse, avait connu personnellement à Rome Stendhal vieillissant, et qu'il eut de son temps quelque réputation comme historien de l'Italie. Il reconnaît à Beyle une « intelligence tranchante », de la « vivacité », une « franchise sans bornes » et une « amabilité » qui en faisaient le

*
* *

Ainsi, aux environs de 1830, aucun pays étranger ne fournit à lui seul les éléments du succès total ¹;

plus animé des compagnons. « Il connaissait à fond la société italienne pour l'avoir étudiée précédemment car il s'y mêlait assez peu les dix dernières années de sa vie ». — « Les Italiens n'ont pas lieu de se plaindre de lui » car il les a jugés « plus favorablement que la plupart des étrangers ne l'ont fait ». — Sa vaste connaissance de l'Italie, due à un séjour prolongé, était pourtant « fragmentaire » et Reumont y voit une belle illustration de la « superficialité » française : « Ainsi ses livres, parmi lesquels les *Promenades dans Rome* sont peut-être le plus intéressant, doivent être employés avec prudence. » — L'esprit des remarques n'en fait pas toujours la justesse; bien des anecdotes sont fausses, quoi qu'en dise l'auteur, et les erreurs historiques n'y manquent pas. C'est un livre « écrit avec beaucoup de légèreté et parfois sans conscience, mais cependant amusant, souvent instructif », plus capable qu'aucun autre de donner « la vision des événements de Rome pendant les dernières années de Pie VII et sous Léon XII. » — Reumont signale à quel point la compréhension de l'art du moyen âge et de l'élément religieux de la peinture italienne échappait à Stendhal; comme les Italiens du temps, il plaçait Canova au-dessus de l'antique. Le critique relève la justesse des jugements littéraires de Stendhal mais lui reproche certaines comparaisons. Cette critique de Reumont serait à rapprocher des articles de l'*Universel* analysés ci-dessus. Ici encore, le caractère ambigu des *Promenades dans Rome* est signalé avec justesse.

1. On doit relever encore que les *Promenades dans Rome* ne furent pas étrangères en 1830, au refus de l'*exequatur* de la part de Metternich. Le 30 novembre 1830, sur un rapport du baron Torresani-Lanzenfeld, directeur général de la police à Milan, le comte de Sedlnitzky, préfet de police de Vienne, signalait à Metternich : « ... Henri Beyle, qui en 1828 a été expulsé de Milan et des États autrichiens comme auteur de plusieurs pamphlets révolutionnaires... s'est présenté dernièrement à Milan, en route pour Trieste... ». « ... Afin d'illustrer à la fois le degré d'hostilité dont ce Français est animé contre le gouvernement autrichien, et le caractère dangereux de ses principes politiques... je me permets de

mais si l'on veut bien se donner la peine de rapprocher ces manifestations diverses, on y décou-

communiquer à votre altesse les avis motivés de la censure sur trois de ses ouvrages : *Histoire de la peinture en Italie...*, *Rome, Naples et Florence...*, et *Promenades dans Rome*. Paris, 1829. » — Voir dans la *Revue de littérature comparée* de juillet-septembre 1923, 445-446, publiée en traduction par M. Charles Simon, la note que le censeur autrichien Walbruschek-Blumenbach rédigea à l'époque sur les *Promenades dans Rome* et que le docteur Schurig a découverte dans les archives viennoises.

M. Jacques Boulenger (*Candidature au Stendhal-Club*, 145) fait justement remarquer : « Si la police pontificale avait lu les notes que renfermait l'exemplaire des *Promenades dans Rome* qu'il avait dans sa malle », Stendhal ne fût même pas entré à Civita-Vecchia. M. Jacques Boulenger relève (*ibid.*, 148) qu'une fois consul, Stendhal est plus prudent dans ses annotations. — L'Autriche n'avait pas manqué de signaler à Sa Sainteté qu'Henri Beyle et Stendhal ne faisaient qu'un, et ce n'est point à la « magnanimité » de la Curie romaine, comme l'a cru Arthur Chuquet, mais à la souplesse légendaire de la diplomatie papale, qui n'attendait qu'une occasion, que Stendhal dut d'être toléré dans un poste où bien des pages des *Promenades* rendaient sa pré-sence délicate.

La Curie romaine avait en effet répondu le 5 avril 1832 à la communication confidentielle que venait de lui faire le comte Hartig, gouverneur de la Lombardie : « Le gouvernement de Sa Sainteté se propose, quand il aura une bonne fois les mains libres, de se débarrasser de cet agent de la propagande révolutionnaire, de même que de son digne confrère, le vice-consul provisoire Quillet à Ancône. » (On est au lendemain de l'occupation d'Ancône par les troupes françaises, le 23 février 1832; on sait que le comte de Saint-Aulaire y avait délégué Stendhal, qui d'ailleurs était sans illusions sur l'avenir prochain du libéralisme en Italie, et qui dut se garder par conviction, par obéissance à son ambassadeur, homme de l'« ancien régime », et par prudence, de toute propagande.) Cf. Pietro Paolo Trompeo, *Nell' Italia romantica sulle orme di Stendhal* (Roma, Casa ed. Leonardo da Vinci, 1924, 274-277).

La méfiance du gouvernement pontifical n'aura pas encore disparu en 1840, puisque Nardoni, capitaine de la gendarmerie, rédigera sur Beyle le rapport suivant où les *Prome-*

vrira les signes avant-coureurs de la fortune future du livre; l'Angleterre fournit les lecteurs, l'Italie la critique, l'Allemagne, la première, ébauche la traduction.

*
* * *

4. — *L'édition Hauman.*

La vente marcha bon train sans doute, puisque en 1830 la Belgique rend à son tour hommage aux

nades dans Rome sont nettement visées. Cf., *ibid.*, 273-274.
« *Carabinieri pontificaux. Service de haute police.*

Rome, le 10 octobre 1840.

« Ai fait attentivement surveiller M. Beyle consul à Civitavecchia demeurant actuellement à Rome depuis une huitaine, il en est résulté qu'il va souvent à l'Académie de France et plus fréquemment chez son ministre dont on connaît la volonté que M. Beyle regagne vite sa résidence.

« Les libéraux de Rome, ceux de classe moyenne, ne le connaissent pas. Certains appartenant à l'aristocratie le considèrent comme *franc-maçon* vu la publication de l'*ouvrage anti-religieux* qu'il publia avant 1831, mais personne ne pense (tout au moins à Rome) qu'il soit en train de conjurer.

« Les premiers jours de la semaine prochaine, il retourne à Civitavecchia.

Le capitaine.

F. NARDONI »

Si les *Promenades* ne furent pas condamnées expressément, c'est sans doute que Stendhal avait été mis à l'*Index* déjà par décret du 4 mars 1828 pour *Rome, Naples et Florence*. [il sera condamné une seconde fois, par décret du 20 juin 1864, pour *le Rouge et le Noir* « *et ejusdem auctoris similia* ».] Cela nous explique tels avertissements semés à travers les *Promenades dans Rome* : Cf. II, 260 : « Rien de plus odieux à Rome qu'un livre tel que celui que vous avez sous les yeux. » — II, 318. « Si l'on porte à Rome le présent volume, je conseille d'en arracher le titre ; il faut le mettre dans sa poche à *Ponte Centino*, frontière de Toscane, et en approchant de la Douane de Rome. »

Promenades dans Rome sous forme d'une édition « piratée ». Cette édition est publiée à Bruxelles par Louis Hauman et Cie en deux volumes petit in-8° de 355 et 468 pages ¹.

Le tome I correspond exactement au premier volume de l'édition Delaunay. La disposition typographique, y compris le titre, est la même; le texte identique, y compris les diverses chronologies. A relever une seule suppression : c'est à la page 58 ² l'omission de la note sur l'Arétin et son anticléricalisme. Ce volume donne également une vue de Saint-Pierre ³ après la page de garde, mais l'échelle est plus petite que dans l'édition Delaunay et l'on cherche en vain dans ce premier tome un plan des vestiges de la Rome antique. La table des matières oublie de mentionner un seul sous-titre : *La Cour des papes au XV^e siècle*.

Le tome II reproduit fidèlement le second volume de l'édition Delaunay; l'éditeur Hauman ne s'est point soucié d'égaliser les exemplaires et a conservé la même disposition typographique. Une vue de la colonne Trajane ⁴ après les pages de garde, mais l'échelle est plus petite que dans Delaunay. L'édition Hauman reproduit, tome II, après la table des matières, un plan des vestiges de Rome et des douze collines voisines du Tibre, avec l'indication du relief, conforme à celui que donne l'édition

1. Stendhal l'a connue, il en a même possédé un exemplaire qu'il couvrit d'annotations et qui appartient aujourd'hui au marquis de la Baume.

2. Cette page correspond à la page 75-76 de l'édition Delaunay, I.

3. « P. Lauters fecit. Lith. de la Cour. »

4. « P. Lauters fecit. Lith. de la Cour. »

Delaunay à la fin du tome I. L'échelle est la même, mais l'impression est encore plus claire. Les seules différences notables concernent la table des matières, très incomplète dans ce second volume, puisque plus d'une centaine de sous-titres sont omis.

Cela ne change rien d'ailleurs à la correction d'un texte qui, à part la suppression de la note sur l'Arétin, est entièrement conforme à l'édition originale.

TROISIÈME PARTIE

1. — *Les exemplaires annotés par Stendhal en vue d'une seconde édition.*

« J'avais réservé pour la fin de ce voyage dans Rome le journal de nos excursions à Tivoli, à Palestrina, et de nos promenades dans les *ville* des environs. La place me manque. Il aurait fallu porter cet itinéraire à trois volumes, et, en vérité, c'est trop de moitié dans ce siècle, qui n'a qu'une passion, établir un bon gouvernement ¹. »

Ainsi s'exprimait l'auteur en 1829, quand les *Promenades dans Rome* touchaient à leur fin; mais Stendhal, par la suite, se ravisa : quatre exemplaires annotés en témoignent et rassemblent les éléments d'une seconde édition ².

1. *Promenades*, III, 159.

2. *Exemplaires Clovis Bucci, Paul Royer, de la Baume, Serge André.*

Ces annotations offrent un singulier électisme. Stendhal, en les rédigeant, a-t-il simplement obéi à sa manie de mettre à tout prix « du noir sur du blanc », ou bien les attaques de l'*Universel* l'ont-elles piqué au vif et incité à une révision immédiate du livre ? Peu à peu le projet prend corps, et ces notes marginales révèlent par surcroît, et de la façon la plus nette, comment Stendhal se documentait.

Avant toute analyse particulière, suivons chronologiquement, en passant s'il y a lieu d'un exemplaire à l'autre, les textes manuscrits susceptibles d'être rangés sous la rubrique : *Projet de seconde édition*. L'enquête vaut d'être conduite, car elle révèle de 1829 à 1841 d'intéressantes fluctuations dans l'esprit de Stendhal.

*
* *

Plus encore, s'il est possible, que la première édition, la seconde eût été conçue en réaction contre la mode qui portait aux nues Chateaubriand et sa manière. Le 14 décembre 1829, Stendhal ne trouve pas de termes assez énergiques pour juger l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* et le talent d'un écrivain qui, contrairement à toutes les règles du genre, « dit Je et Moi et fait de petites hardiesses de style » au lieu de « faire connaître » les pays parcourus ¹.

1. Cf. *Exemplaire Serge André*, II, folio 2 recto, début du tome : « 14 décembre 1829. Égotisme, succès, etc. Je n'ai jamais rien trouvé de si puant d'égotisme, d'égoïsme, de plate affectation et même de forfanterie sur de prétendus dangers à la mer que le début du 2^e volume de l'*it.* à Jérusalem ».

Cette noble indignation ne pouvait qu'attacher plus étroitement à une méthode, déjà conçue en réaction contre M^{me} de Staël, Stendhal qui, dès le 3 décembre 1829, avait envisagé l'éventualité bien improbable de rééditer son livre¹. Il commence même, sans illusion, d'en corriger les erreurs; mais une fois la tâche entreprise, il ne s'arrêtera plus jusqu'en 1841, usant tantôt d'un exemplaire, tantôt d'un autre².

La presse avait blâmé le ton désinvolte des *Promenades* et mis en doute la solidité d'une érudition trop peu apparente. Qu'à cela ne tienne, l'auteur fera semblant de s'amender : « Ne corriger ce livre qu'à Rome. Ajouter de la science pour les sots, mais seulement dans un appendice ! On ne

j'ai ouvert ce matin pour avoir une idée du talent de M. de Ch. Au lieu de faire connaître le pays, il dit *je* et *moi* et fait de petites hardiesses de style (*sic.*). Cette plate affectation vide de mérite et ce que j'ai lu hier soir dans le premier vol. des Mémoires de M. (Losier) [Montlosier] sur le succès achève de m'en dégoûter. »

1. Cf. *Exemplaire Serge André*, I, gardes, folio 1, recto : « Fautes de l'auteur, fautes d'impression, précautions contre le manque d'intelligence de M. public. Cet exemplaire servira pour une seconde édition si, malgré le peu de charlatanisme du libraire et de l'auteur, ceci y arrive. 3 décembre 1829. »

Cf. *Exemplaire de la Baume*, I, verso du plat de la couverture : « 14 avril 1833. — Beaucoup de fautes d'impression. Cet écrivain est plein d'erreurs. C'est une imagination échauffée. Ne pas croire à ce qu'il raconte. Le meilleur voyage en Italie est celui d'*Eustace*, homme sage. » (On sent l'ironie. Souvenons-nous de sa mauvaise humeur à l'égard d'Eustace qui lui avait coûté « 80 francs et la peine d'écrire trois lettres » (Cf. *Corr.*, II, 250).

2. Nombreuses sont les indications non datées, mais comme elles se répètent souvent, il est vraisemblable qu'elles s'échelonnent sur une série d'années et que l'auteur est revenu à plusieurs reprises aux mêmes sujets.

le lira pas et il augmentera la confiance des deminigauds pour le reste ¹. » C'est surtout à Nardini ² qu'il entend s'adresser et peut-être se reproche-t-il secrètement de l'avoir un peu négligé, en 1829, au profit de Nibby et de Lalande. Il le relit.

1. Cf. *Exemplaire Serge André*, I, verso de la couverture.

2. Cf. *Exemplaire Serge André*, I, verso de la couverture : « à la page 62 citer Nardini ou mieux Nibby de 1838 dès les premières pages, c'est la seule bonne source. Les curieux qui auront du sens l'achèteront dès leur arrivée à Rome. Nardini est comme Bayle comparé à M. Capefigue. Février 1830. » — (Capefigue, 1802-1872, historien fécond et médiocre, avait publié en 1829 une histoire de Philippe-Auguste.)

Cf. *Exemplaire Serge André*, I, folio 6 verso, début du tome : « Relire Nardini. »

Cf. *Exemplaire Serge André*, I, page 62 : « Je passe une heure à lire Nardini. C'est peut-être le seul homme de bon sens qui ait écrit sur les ruines de Rome. Il ne se vendit à personne, grande différence avec un savant moderne. »

Cf. *Exemplaire Serge André*, I, folio 2, verso, fin du tome : « Un cheval. Un bon cheval de selle, si on le met au cabriolet, devient médiocre cheval de trait. — Donc ne pas mettre trop de Nardini et de science dans une seconde édition de ce livre, tout au plus un Appendix savant de 30 pages de petit texte. 1^o Le catalogue latin des lieux célèbres.

Cf. *Exemplaire Serge André*, I, folio 17, verso, fin du tome : « Nardini 121, Transcrire 121 de Nardini. Regio templum pacis. Texte de Sesto Rufo. Après cet exemple, expliquer les deux textes de Sesto. Cela donnera une idée claire et non embrouillée de pédanteries comme ferait le *Globe*.

Cf. *Exemplaire Serge André*, II, folio 1, recto, fin du tome : « 3 décembre 1829. Corrections et additions pour une seconde édition : M. D. trouve ceci léger. Il n'y a que la death de l'auteur qui puisse prouver le contraire aux niais. Il manque d'emphase et de bases larges. — Siècle bourgeois. Le courage n'est que sur la moustache. — Transcrire ce qui prendra 20 pages de petit texte :

4 des meilleures pages de Nardini. — 1 passage de Procope sur la Mole Adriana; — 4 passages du diacre Paris sur les incursions barbares; — 1 passage sur Guiscard, qui brûla tout jusqu'au Capitole. » (L'initiale D. fait-elle allusion à Duvergier de Hauranne dont l'article sur les *Promenades* avait paru le 24 octobre 1829, ou à Delaunay?)

Sur place, il rectifie avec soin ses impressions et ses erreurs. A Rome, désormais, il ne peut plus oublier qu'il est l'auteur, et l'auteur critiqué, des *Promenades*. Il voit, il revoit consciencieusement monuments et tableaux, mais n'oublie point pour cela de prêter l'oreille aux anecdotes ¹.

1. Cf. *Exemplaire Serge André*, II, folio 21 recto, fin du tome : « 6 novembre 1831, bise froide ce matin, soleil et chaleur à midi. — La sculpture ancienne et M. Vogdeberg. — Anniversaire du départ de Paris, visite à Saint-Onuphre.

Tête du [?], prêt à prendre la mouche, surtout vu ¹/₄. Largeur extraordinaire de la tête au-dessus des yeux quand on la regarde de face. Buste de Barclay ressemblant étonnamment au [?] vue moins belle que de San Pietro in Montorio. Cinquante briques[?] de S. Philippe Neri. — Ils sont là 16 moines assez pauvres depuis car chaque année 3, 4, 8 fiévreux. La Madonne de Léonard est bien de lui; seulement esquisse avancée, ébauche, ou bien le temps a détruit les dernières teintes. Choses charmantes dans les trois fresques du Dominiquin. Tent(ation) de saint Jérôme, touchant. »

Cf. *Exemplaire Serge André*, I, folio 22, verso, fin du tome. — « ... Nous sommes retournés à la Farnésine aujourd'hui. Ce sont les figures de Sodome, au 1^{er} étage, qui nous ont frappés (voir l'autre ex.)... »

Cf. *Exemplaire de la Baume*, I, folio 33, verso, fin du tome. « 18 décembre 1831. Vu le cabinet de M. Cammucini[sic]. La villa Albani et sainte Agnès le 18 décembre 1831. »

Cf. *Exemplaire de la Baume*, I, folio 10, recto, fin du tome. « 23 octobre 1840. Lundi et jeudi à 1 heure et demie vu le Vatican en détail, les marbres surtout, personne. Peu d'étrangers à Rome et l'on ignore que ce soit le jour. [passage illisible]... de 1/2 doff [Demidoff] et rêve de sa bravoure. Rit. Je tiens le coup de cane (sic) pour lui passer une épée au travers du corps. »

Cf. *Exemplaire de la Baume*, II, verso du feuillet de garde. « Supplément aux *Promenades dans Rome* écrit en 1741 (sic), 15 mai-28 mai Tivoli. »

Cf. *Exemplaire de la Baume* II, folio 4 recto, fin du tome. « 1841. Course à Tivoli le 20 mai 1841. Scène à la villa Adriana faite à M. [en blanc] après notre départ. Le garde l'injure et menace les promeneurs avec un fusil qu'il va

En 1834 enfin, la décision semble prise. Stendhal rédige un projet de préface pour un troisième volume¹ qui ne lui semble plus « exorbitant ». Il a repris confiance; les Anglais à Rome lisent les *Promenades* et pour ne point déplaire au pédantisme romain, il compte bien, dans ce troisième volume, « forcer » en érudition. Et comme à cette date il s'était procuré la copie des manuscrits italiens qui deviendront les *Chroniques italiennes*, il songe un instant à en utiliser quelques-uns dans la seconde édition des *Promenades*².

chercher. Le 31 mai, devant le [?], je couche [?]. Dès qu'en agissant il n'a pas le sentiment du *nouveau*, le Romain s'ennuie. »

1. Cf. *Exemplaire Serge André*, II, folio 14 recto, fin du tome. « 29 août 1834. Préface for the third volume. » « Le Français et l'homme riche et noble de tous les pays au-delà des Alpes sent si peu les beaux-arts que je pensais qu'un ouvrage en 2 volumes sur les colonnes et les murs de Rome était exorbitant. On m'encourage à donner un troisième volume. En écrivant ce dernier volume, l'auteur ne vivait plus dans l'aimable société avec laquelle il fit le premier. L'auteur était plus âgé et les id[ées] beaucoup plus tristes. 13.000 ou 14.000 des L. R. étaient en prison. On avait choisi de préférence ceux qui savaient le (·×·) ou avaient un beau cheval. Tous étaient humiliés de ne pas avoir une e quand les descendants de S et de Dons en avaient.

Les gens d'esprit de R[ome] n'ont rien compris aux deux premiers volumes qui manquent de l'appareil pédant sans lequel à leurs yeux il n'y a pas d'ouvrage digne d'être lu. Le pédantisme et l'enflure sont l'esprit pour les peuples enfans ou dégénérés. Le pédantisme du langage a toujours gâté la littérature ital. Ils préfèrent Boccace à Bandello, évêque d'Agen. Les idées ne viennent qu'en second lieu aux yeux d'un It. D'abord le beau stile imité de ce Guichardin qui, par un privilège assez rare, fut à la fois [?] coquin, renégat, ministre et.... [passage déchiré].

2. Cf. *Exemplaire Serge André*, II, folio 9 verso, début du tome : « I have two volumes of napolitan anecdotes, une ou deux traduites sans aucune prétention et insérées ici augmenteraient la kouleur locale, 34. »

Cf. *Exemplaire Serge André*, II, folio 2 recto, fin du tome :

A mesure que les années passent, que les corrections améliorent l'ouvrage, son imagination le caresse plus jalousement et Stendhal devient pour lui-même plus indulgent; il exprime à diverses reprises sa satisfaction : « Je suis content. » « Very well ¹ ».

Mais le 11 février 1841, une première attaque le surprend soudain ². Il inscrit avec sérénité, en marge des *Promenades*, le fâcheux événement et dans les mois qui suivent se prépare à la mort.

L'idée d'une seconde édition ne l'a point encore quitté pourtant en juin 1841 ³; mais — frappante évolution — ce n'est plus l'érudition qui l'inquiète ⁴;

« I have seven volumes pleins de faits romains dont le récit donné par traduction sans nul ornement serait bien autrement probant et caractéristique mais probablement moins amusant than the actual tales, 1834. »

1. Cf. *Exemplaire Serge André*, II, folio 18 recto, fin du tome : « 1838. Lu au hasard une page le 21 janvier 1838. Je suis content. 1837 était la 2.590^e année de Rome. »

Cf. *Exemplaire de la Baume*, I, verso du plat de la couverture : « Very well. Lu par hasard le 13 juin 1840. Je trouve bien des erreurs de détail. Ripetta avec de grands bateaux, comment auraient-ils passé sous les ponts ? »

Cf. *Exemplaire de la Baume*, II, folio 5 recto : « Je suis content. Lu par hasard le 4 juin 1841, 6 juin 1841 Albano, après 6 ans. F [?] m'explique la beauté du paysage du bord du cratère ou plutôt sur.... — Lu Ricciardetto. »

Cf. *Exemplaire de la Baume*, II, folio 3 recto, fin du tome : « Le 17 décembre 1839. Lady Dilla à qui j'avais prêté ce livre sends it back with a billet. » (Billet qui contenait sans doute, avec des remerciements, des félicitations dont Stendhal veut vraisemblablement fixer le souvenir.)

2. Cf. *Exemplaire de la Baume*, I, folio 1 verso, fin du tome : « 11 février 1841. Nerfs fatigués, grave [ou great] attaque in the morning. »

3. Cf. *Exemplaire Paul Royer*, I, feuille de garde : « Ne pas faire de nouvelle édition sans profiter des corrections inscrites ici, juin 1841. »

4. Cf. *Exemplaire Paul Royer*, I, 11 : « Quand je lis un

peu lui importent maintenant qu'il s'est « colleté avec le néant » les reproches anciens de l'*Universel* et l'avis des pédants de Rome ! C'est en puriste qu'il pense à son livre : « Dans ces derniers mois, songeant au départ, j'étais fâché d'y laisser tant de fautes de forme. »

Il médite toutefois, par un souci tardif d'exactitude, d'ajouter toutes les « choses laides » qu'il avait omises en 1829 afin de ne point chagriner M^{me} Lampugnani pour qui il avait eu à Rome, quelques années plus tôt, une « secrète préférence ». Il regrettait même quelques mois auparavant de n'avoir point possédé en 1829 la science qu'il se trouve avoir acquise en 1841 : « Que de choses je sais en 41 ¹ ! » Vellités contradictoires qui met-

manuscrit de moi à imprimer, je ne puis jamais faire attention qu'au fond des choses et à la clarté. De là mille négligences, des mots répétés, de mauvais sens, des phrases supposant trop d'attention chez le lecteur, et par là, manquant de clarté. Je crois que la littérature actuelle marche à la boutique d'épicier de 1890 en fesant (*sic*) trop d'attention à la forme. Pour ne pas tomber dans le défaut contraire, j'ai résolu de corriger les *Promenades*, dans les moments perdus. Dans ces derniers mois, songeant au départ, j'étais fâché d'y laisser tant de fautes de forme. — Je savais beaucoup de choses laides à dire en écrivant ceci au n^o 71, Richelieu. Je ne voulus pas les dire pour ne pas mettre en état de fâcherie et de haine l'âme des lecteurs se promenant dans Rome. — J'aime mieux faire un supplément en 1841. M^{me} Lamp [ugnani] détestait les choses laides qui donnent des accès de haine impuissante. — C. Vecchia, le 26 juin 1841, hier né (?). »

1. Cf. *Exemplaire de la Baume*, I, folio 1 recto, fin du tome : « Que de choses je sais en 41. — Le 29 janvier 41, thinking, mais non pas tragiquement to Earline comme jadis à Métilde. Dans le Campo Vaccino, j'ai l'idée de relire ceci et d'ajouter quelques détails sur les pages blanches, mais l'exemplaire aux pages blanches est à Civita-Vecchia. »

Cf. *Exemplaire de la Baume*, II, recto du feuillet de garde :

tent aux prises, dans le même esprit, pour un débat toujours recommencé, le juge clairvoyant, l'artiste, l'archéologue.

C'est la vieillesse et la solitude. Il erre au hasard par le *Forum*, seul, son livre à la main, le 29 janvier 1841, quatorze jours avant sa première attaque. Son cœur désabusé nourrit un dernier amour qui n'a plus la force d'atteindre au tragique déchirement de 1821.

Rome, qu'il quittera définitivement en octobre 1841, le Campo Vaccino et ses débris, la vie qui décline, une passion sans espoir — la guerre Earlin — et ce soleil qu'il a « tant vu » et qui va s'éteindre, tel est le dernier cadre où Stendhal rêve à cette seconde édition des *Promenades* qui pendant douze ans l'a préoccupé¹ et que la fidélité de Romain Colomb tentera de réaliser en 1853.

Tel est le contenu vivant de ces notes marginales. Quel en est le contenu matériel ?

*
* *

a) *L'exemplaire Clovis Bucci*. — Il provient de la succession de Donato Bucci, qui hérita d'une

« 29 janvier 41 — J'erre dans le forum — I think, mais non tragiquement, to Earline — two Bo a) — 26 et 27 January 41 — Silence of Do[minique] the 26. The 27 she [?] des regards continus of Domi^{que}. » — (a) Sans doute : *two Ba(ci)* : deux baisers).

1. Nous avons encore le témoignage de Romain Colomb (*Notice biographique*, 59) « ... Pendant un séjour à Civita-Vecchia et à Rome, Beyle a revu entièrement ce livre, il y a fait des suppressions bien entendues et y a ajouté quelques articles. » — (Cf. Adophe Paupe, *Histoire des œuvres de Stendhal*, 53-56.)

partie de la bibliothèque de Stendhal à Civita-Vecchia, et c'est malheureusement un exemplaire dépareillé. Autant qu'on peut en juger, il ne semble pas que Stendhal s'en soit beaucoup servi pour des corrections. M. Clovis Bucci ne possède que le tome IV d'une édition Delaunay que l'auteur avait fait interfolier obtenant ainsi quatre volumes. Ce tome correspond aux pages 241-592 de l'édition de 1829 (t. II) et comporte deux insignifiantes corrections, page 262 et 521.

b) *L'exemplaire Paul Royer*. — Il provient de la bibliothèque de Crozet. C'est aussi une édition Delaunay interfoliée « en quatre volumes en demi-reliure à dos de basane vert foncé. Le premier volume comprend les pages 1 à 208 du tome I de l'édition originale, le second les pages 209 à la fin. Ces deux volumes seuls portent un petit nombre de notes et de corrections...¹ ». Elles ont été intégralement reproduites par M. Louis Royer dans le *Bulletin du bibliophile*.

c) *L'exemplaire de la Baume*². — C'est une édition Hauman, d'une reliure pleine en maroquin vert avec dos plat orné de fleurs de lys (2 vol. petit in-8°) qui contient environ quarante pages d'annotations, dont un petit nombre au crayon, à la fin de chaque volume, sans compter les cor-

1. Louis Royer, *Bulletin du bibliophile*, septembre-octobre 1923 : *Les livres de Stendhal dans la bibliothèque de son ami Crozet*.

2. Le marquis de la Baume, qui a bien voulu communiquer à M. Robert Doré son précieux exemplaire, m'a très aimablement fait connaître qu'il tient cette édition Hauman de M^{me} la comtesse de la Baume Pluvinel, née Crombez qui l'avait achetée en 1910 à M. Édouard Rahir, successeur de Damascène Morgand.

rections et notes marginales ¹. Ces textes s'échelonnent de 1830 à 1841, mais on y rencontre aussi quelques dates rétrospectives.

Le catalogue de librairie Damascène Morgand a mentionné cet exemplaire qui appartenait en 1855 à un prêtre, Héry, à qui Stendhal — un peu contre son gré — avait servi de cicerone dans la Ville Éternelle. L'abbé Héry tenait-il l'exemplaire de la main même de Stendhal ² ? On se l'explique d'autant moins que l'autre exemplaire des *Promenades* sur lequel Stendhal travaillait lui avait été subtilisé. Il semble en effet que pour éviter de transporter constamment d'une ville à l'autre des volumes assez encombrants, Stendhal pendant son consulat avait à Rome cette édition Hauman, plus maniable, et à Civita-Vecchia une édition Delaunay (actuellement exemplaire Serge André) ³.

Les annotations concernant directement les *Promenades* sont nombreuses mais en général peu étendues. Elles apportent quelques points d'interro-

1. M. Édouard Champion en a indiqué quelques-unes : Cf. *Éditions du Stendhal-Club*, n° 19 : « *Un nouvel exemplaire annoté des Promenades dans Rome.* »

2. Retenons ici la suggestion de M. Édouard Champion : Cf. *ibid.*, p. 9. « ... on ignore comment l'abbé Héry fut amené à écrire, sur l'exemplaire de M. de la Baume, la note reproduite plus haut. Elle n'est pas une preuve nécessaire que l'exemplaire lui ait appartenu : il a pu la rédiger pour un tiers qui désirait une authentification. Toutefois on peut supposer que l'exemplaire, à cause de son petit format, était emporté par nos trois personnages au cours de leurs excursions archéologiques et que l'abbé, l'ayant emprunté, a fini par le conserver. »

3. Cf. *Exemplaire de la Baume*, I, folio 1 recto, fin du tome : « 1841... Dans le Campo Vaccino, j'ai l'idée de relire ceci et d'ajouter quelques détails sur les pages blanches, mais l'exemplaire aux pages blanches est à Civita... »

gation en face d'affirmations aventurées, quelques négations, quelques rectifications de jugements artistiques, des adjonctions, des précisions supplémentaires, çà et là une transition, un mot ou deux.

Les remarques sur les églises démontrent que Stendhal les visitait d'une façon systématique. Des réflexions variées sur Naples, sur Rome, sur l'agriculture, l'archéologie, les mœurs, la politique et jusqu'à un projet de loi à l'usage des États pontificaux n'ajoutent rien aux idées de l'auteur mais prouvent qu'il rassemblait soigneusement une documentation nouvelle.

Cet exemplaire contient en outre des renseignements biographiques et des réflexions critiques fort curieux, ainsi qu'une amusante anecdote de la main du prêtre Héry, chapelain et bibliothécaire de Saint-Louis des Français en 1853, sur ses rapports à Rome avec Stendhal.

d) *L'exemplaire Serge André*¹. — De beaucoup le plus important, c'est sans aucun doute « l'exemplaire aux pages blanches » que Stendhal regrettait en 1841 d'avoir laissé à Civita-Vecchia.

1. L'exemplaire Serge André a été acheté par M. André en 1919 ou 1920 à M. Simon Kra, libraire, qui le tenait d'un autre libraire M. René Kieffer qui l'avait acheté à M. Briquet, libraire, lequel le tenait d'un courtier.

M. Jacques Boulenger, à qui j'exprime ici la plus vive reconnaissance, a bien voulu faire profiter cette étude des textes qu'il avait le premier déchiffrés sur l'exemplaire Serge André et dont il a publié une partie dans la *Revue universelle* du 1^{er} octobre 1926 puis dans la *Candidature au Stendhal-Club*, 103-159. Que M. Robert Doré, qui a complété la lecture, trouve ici mes remerciements, ainsi que M. Serge André. Stryiński avait publié une partie de ces annotations, d'après la copie de Romain Colomb qui se trouve à la bibliothèque de Grenoble, dans les *Soirées du Stendhal-Club*, II, 164-180.

On n'y relève aucune note datée au delà du 31 mai 1840; c'est donc certainement après cette date et très probablement après le 29 janvier 1841 ¹ que ces deux volumes sur lesquels Stendhal travaillait depuis plus de dix ans furent volés ². Stendhal les crut à jamais perdus et il en était assez navré bien que Romain Colomb eût déjà pris copie — sans doute pendant les années 1836-1839 où Stendhal fut en congé — l'édition Lévy le prouve, d'un nombre important de ces annotations.

Cet exemplaire aux pages blanches était d'ailleurs destiné à Romain Colomb dont l'adresse est inscrite par deux fois, d'une écriture soignée, au verso de la couverture du tome I et sur le plat de la reliure du tome II ³.

Les annotations forment un ensemble fort désordonné et il est parfois difficile de s'y reconnaître si grande est la fantaisie de l'auteur et si capricieux le hasard ⁴. Même enchevêtrement pour les dates, parfois rétrospectives, qui remontent jusqu'à 1818 et qui s'échelonnent normalement de 1829 à 1840.

1. Cf. ci-dessus, p. 71, la note : « ... Dans le Campo Vaccino... » qui est précisément du 29 janvier 1841.

2. Cf. *Exemplaire de la Baume*, II, folio 38 verso, fin du tome : « Quelcun (*sic*) m'a pris les 2 vol. in-8° où j'avais noté les Erreurs pour faire une seconde édition. Je ne puis deviner quel est le barbare. Ce livre finira dans quelque antichambre entre les mains des laquais dont il aidera à alumer (*sic*) les cigares. »

3. « Pour remettre à M. Romain Colomb, rue Notre-Dame-de-Grâce, n° 3 à Paris. » — Legs testamentaire ? Souvenir de collaboration ? Invitation à achever la seconde édition ?

4. L'indication de telle course à faire chez un fournisseur voisine par exemple avec un projet d'épître latine et la date d'une correction d'épreuves, et Stendhal va jusqu'à exprimer son contentement que Clara [Mérimée] lui ait donné « une bonne règle pour les participes » !

L'étude de ces documents confirme, par surcroît, ce que la recherche des sources nous a permis d'établir.

*
* *

Les corrections de style sont peu nombreuses et justifient les regrets de Stendhal, en 1841, sur l'exemplaire Paul Royer. Mais les documents nouveaux abondent. Pourtant en ce qui concerne l'archéologie, l'exemplaire Serge André ne cite aucun auteur en dehors de Nardini et de Nibby. Stendhal préfère d'ailleurs, en dépit de ses projets d'érudition, Nibby à Nardini, et bien que celui-ci lui paraisse lorsqu'il le relit « le seul homme de bon sens qui ait écrit sur les ruines de Rome », il ne proclame pas moins en février 1830 que Nibby est « la seule bonne source ».

Tantôt c'est une fiche, omise dans la première édition, que l'auteur retrouve dans ses papiers; il voit immédiatement où la glisser dans un itinéraire dont le beau désordre est le fruit d'un plan si bien mûri que l'auteur en a gardé dans l'esprit comme un schéma topographique¹.

En relisant Nardini, Stendhal retient des références précises, et c'est d'après une référence de l'exemplaire Serge André que Romain Colomb introduira dans l'édition Lévy cinq pages de Casanova. Quelques impressions d'art sont rectifiées, quelques erreurs matérielles corrigées, des répétitions² et des coquilles signalées.

1. « Je retrouve cet article oublié net. A placer t. I, vers 304. »

2. En ce qui concerne certaines répétitions, Stendhal

Mais ce ne sont là que vétilles. Une des révélations capitales de l'exemplaire est que les notes manuscrites n'y existent point seules; les coupures imprimées, vraisemblablement extraites, selon la coutume de Stendhal, des publications contemporaines, y abondent. On voit que l'auteur continuait à se documenter à peu de frais, et plus particulièrement en histoire.

Et quel éclectisme ! On passe des Étrusques et des Murs cyclopéens aux Invasions barbares et à Philippe-Auguste¹. Une longue coupure sur Innocent III laisse supposer que Stendhal se proposait de combler une fâcheuse lacune de son histoire de la papauté. Son « goût » pour les Jésuites nous vaut un véritable article sur les Jésuites au Portugal, et la question : Saint Pierre est-il venu à Rome est traitée tout au long, vraisemblablement d'après quelque histoire ecclésiastique protestante. On pourrait se lancer ici dans une nouvelle enquête, mais il suffit !

D'autre part, les notes sur les arts, sur l'architecture sont assez copieuses; l'Italie de la Renaissance n'est point oubliée; la liste des églises secondaires est corrigée et amplifiée. Enfin, Stendhal projette d'ajouter dans la deuxième édition un

s'était ravisé puisqu'il les corrige, alors qu'il avait noté dans l'*Avertissement* de l'édition Delaunay ce texte qui disparaîtra de l'édition Lévy : « Je suppose que quelquefois on prendra un de ces volumes dans sa poche en courant le matin dans Rome. C'est pourquoi j'ai laissé quelques petites répétitions plutôt que de faire des renvois qui pourraient se rapporter au volume que l'on n'a pas avec soi. »

1. Capefigue, cité avec dédain par Stendhal, en 1830, sur cet exemplaire, avait précisément publié une histoire de Philippe-Auguste en 1829. L'indication serait à retenir.

appendice érudit avec des inscriptions, une liste des ambassadeurs de France jusqu'en 1840, et « quelques petits faits à la liste des papes pour la rendre moins ennuyeuse ¹ ».

*
* *

Un intérêt si évident, si persistant, qui va jusqu'à prendre la forme de l'inquiétude, ne devait point nous donner pourtant, du vivant de l'auteur, cette seconde édition lentement mûrie. Et ce n'est point Stendhal qu'il faut en accuser, mais bien plutôt... Louis-Philippe.

Si au lieu de passer aux portes de Rome et dans Rome même de longues années, Stendhal avait continué de vivre à Paris, il est probable qu'un de ces souvenirs nostalgiques, qui provoquaient souvent le choix de ses sujets, l'eût contraint de remanier profondément les *Promenades dans Rome* ².

1. Stendhal ajoutera effectivement ces petits faits à la liste des papes; mais il n'établit point l'appendice érudit ni la liste des ambassadeurs de France.

M. Édouard Champion, qui a bien voulu me la confier pendant très longtemps et que je remercie, a la bonne fortune de posséder une édition Delaunay qui a appartenu à Stendhal. Elle comporte en tête du 1^{er} volume cette annotation de la main de l'auteur : « se souvenir des heureux qu'on a faits, 30 octobre 1830. »

2. Cf. Adolphe Paupe, *Vie littéraire de Stendhal*, 86 (à propos d'un exemplaire de Nibby 1839 annoté par Stendhal : « Stendhal a lu ce livre avec grande attention; il est surchargé de notes et de traits au crayon, memento pour les passages qui l'avaient frappé. Jusqu'à ses derniers moments, il s'est toujours préoccupé des *Promenades dans Rome*, qu'il devait compléter avec des renseignements nouveaux et précis, ainsi qu'en font foi les nombreuses annotations de ce livre qui l'avait vivement intéressé. On en trouvera la preuve dans trois pages autographes n^{os} 81, 82

*
* *

2. — Des exemplaires annotés à l'édition Lévy.

Quel est le sort des *Promenades dans Rome* après la mort de Stendhal ?

Ce livre qu'en 1828 il avait craint de ne point

et 83 qui font suite à ce volume avec lequel elles sont reliées. »

Une nouvelle preuve, plus curieuse, du soin que Stendhal apporta à la préparation de la 2^e édition nous est encore fournie par Louis Spach, secrétaire particulier de M. de Saint-Aulaire à l'ambassade de Rome, en 1831. Cf. Charles Simon, *Les Souvenirs du baron de Strombeck et de Louis Spach sur Stendhal*, Éditions du Stendhal-Club, n° 9, p. 12 : « ... Beyle était très prévenant envers moi ; comme il préparait une deuxième édition de ses *Promenades dans Rome* et me savait en rapport avec les savants allemands qui travaillaient dans la ville des papes, je le soupçonnais, et cela ne me flatte guère, je l'avoue, de rechercher ma société pour se procurer sans peine des bribes d'érudition allemande. Un secrétaire de l'ambassade, épris d'archéologie comme tous les gens cultivés à Rome, me confirma dans cette pensée. » Louis Spach dit d'ailleurs de Stendhal, p. 11 : « Sa conversation était attrayante au plus haut degré, surtout quand il parlait de musique et d'antiquités. »

Citons encore, à la date de 1832, les impressions d'un russe, Alexandre Tourguénief, que Stendhal avait connu dans le salon de M^{me} Ancelot et retrouvé à Rome : « Pendant trois jours (jusqu'à cinq heures de l'après-midi) j'ai parcouru Rome et ses environs en compagnie de Beyle (Stendhal) l'auteur des *Promenades dans Rome*. Ce spirituel français est le meilleur des *ciceroni*, il connaît aussi bien la Rome ancienne que la Rome moderne et pense tout haut en ma compagnie. Je lui suis redevable des plus exacts *ansichten* (aperçus) de Rome, de sa situation intérieure, de sa politique actuelle. On ne l'aime pas ici à cause des vérités qu'il fait entendre et des bons mots dont il les assaisonne, mais, à mon humble avis, c'est lui qui, au fond, a raison » Cf. Henri Montgault : *Mérimée, Beyle et quelques Russes* (*Mercur de France*, 1^{er} mars 1928).

achever, lorsqu'il dessinait des pistolets dans les marges, voilà qu'il en est question à propos de la réimpression des œuvres de Stendhal. Colomb, déjà fétichiste, veut tout publier; Balzac, Mérimée conseillent un choix; Crozet ne voudrait garder que l'*Amour*, les *Promenades*, la *Chartreuse* et « peut-être » le *Rouge et le Noir*. Et quand l'éditeur Hetzel en 1846, avec plus d'enthousiasme que de flair commercial, tente de lancer la collection et donne la *Chartreuse de Parme*, c'est sans doute aux *Promenades dans Rome* qu'il eût ensuite fait appel si l'on ajoute quelque créance au fait que, par deux fois, Auguste Cordier a signalé une édition Hetzel des *Promenades* que la *Bibliographie de la France* ne mentionne pas et qui n'existe point effectivement, mais qui aurait bien pu exister en intention¹.

Les *Promenades dans Rome* n'étaient point d'ailleurs tombées dans l'oubli. L'article de Bussières

1. Cf. *Stendhal raconté par ses amis*, 24; *Comment a vécu Stendhal*, 127 : « ... On ne réimprime tout d'abord que la *Chartreuse* et les *Promenades*. Fiasco complet. »

Notons dans la *Notice biographique* placée par Colomb comme préface à cette édition Hetzel de la *Chartreuse de Parme* ces jugements sur les *Promenades*, p. 58 : « A propos de colonnes et de statues, Beyle aborde des sujets qu'on ne peut traiter qu'avec infiniment de circonspection. — ... cet ouvrage contient l'application des idées répandues dans ses précédentes publications sur l'Italie. » — p. 59 : « ... Que signifie ce déluge de phrases déclamatoires contre les titres, les cordons, les Académies, les savants, les hommes à argent ? » Colomb déplore au passage les « caquets de salon qui abondent dans le second volume », la « manière désordonnée du livre », et la « disposition à l'ironie » de l'auteur. « Peut-être Beyle pensait-il qu'un peu de désordre sied à l'esprit comme à la beauté. » Enfin, il se porte garant du « véritable succès » du livre : « ... le meilleur et le plus spirituel qu'on eût encore publié sur Rome. »

en 1843, dans la *Revue des Deux Mondes*¹, leur accorde une place plus qu'honorable.

Le jugement d'ensemble du critique rappelle par plus d'un point celui de Duvergier de Hauranne, et si Bussièrès croit trop aisément que Stendhal a lu les originaux, certaines anecdotes ne lui semblent pas moins suspectes. Au reste, devant à cet égard l'argumentation de M. von Oppeln Bronikowski², il excuse Stendhal d'avoir pillé quelques-uns de ses récits sous prétexte « qu'il en a prêté aussi » et qu'il est « assez riche de son propre fonds » pour traiter comme son bien ce qui est à sa convenance.

Des remarques plus précises gardent par contre toute leur valeur : « Nous ne serions point étonné que ce fût en haine de *Corinne* qu'il eût adopté dans ses ouvrages sur l'Italie la forme déshabillée du journal de voyage et de la note de carnet non encore rédigée. » Hypothèse singulièrement perspicace, ce besoin de réaction renforçant la spontanéité de l'écrivain.

Bussièrès note très justement que les *Promenades dans Rome*, comme *Rome, Naples et Florence* « contiennent en détail les applications des idées qui sont réduites en système dans l'*Histoire de la Peinture* » et il découvre « autant d'affectation que de sincérité dans la négligence apparente de cette forme » où transpire on ne sait quelle « paresse travaillée » — procédé qui sent trop « l'intérieur de l'atelier »³.

1. Tome I, 250-299.

2. M. von Oppeln Bronikowski, dans son *Introduction aux Wanderungen in Rom*, oppose en effet au thème des plagiais de Stendhal, pour l'excuser, le thème des plagiais de ses admirateurs, Taine et Bourget.

3. Relevons encore ces remarques générales qui convien-

N'empêche que « l'Italie et les Italiens ont été peints par M. de Stendhal avec une finesse de vue, un détail et un fini que les ouvrages du même genre, et mieux faits d'ailleurs, n'offriraient probablement dans aucune langue ni au sujet d'aucun peuple... » et Bussièrès n'hésite pas à évoquer « cet intérêt solide qui soutient les deux gros volumes des *Promenades dans Rome*. »



3. — *L'édition Lévy.*

Enfin l'entêtement de Romain Colomb vient à bout de toutes les résistances. Michel Lévy accepte d'éditer les œuvres complètes de Stendhal, et il y fallait quelque courage après l'échec de la tentative Hetzel, à une heure où chacun pensait plus ou moins de Stendhal, avec Bussièrès, qu'il n'était pas « de ceux que la postérité relève du jugement des contemporains...¹ ».

nent entièrement aux *Promenades dans Rome* : « ... il a pris justement le contre-pied de sa propre nature. Penseur très sérieux pour lui-même, il a voulu n'être, à la superficie du moins, qu'un écrivain très léger pour ses lecteurs. — Esprit logique et d'une rare méthode, il a mis une ténacité non moins rare à rompre le ciment qui maintenait l'édifice de ses pensées et à les répandre comme une poussière vannée par le vent; esprit laborieux il a recherché les dehors de la négligence et travaillé jusqu'à sa paresse. Ame chaleureuse et convaincue, il a eu comme horreur de se laisser prendre en flagrant délit d'enthousiasme. »

1. Bussièrès avait écrit [*art. cit.*] que « chacune des générations qui se succéderont » lui apportera en contingent « son lecteur unique, quelque esprit curieux, singulier, enthousiaste... follement épris, passionné, jaloux. »

Peut-être Michel Lévy avait-il pris ses précautions et s'était-il assuré par avance — connaissant son pouvoir sur l'opinion — des sentiments de Sainte-Beuve ? Quoi qu'il en soit, les *Promenades dans Rome* sont le premier ouvrage à paraître dans la collection, et le choix est flatteur. Elles sont publiées en deux volumes in-18 de 369 et 379 pages au début du mois d'octobre et du mois de novembre 1853 ¹.

La *Bibliographie de la France* annonce pompeusement que l'édition complète en dix-huit volumes est revue par M. Prosper Mérimée, et elle présente les *Promenades* comme la « seule édition complète, augmentée de préfaces et de fragments entièrement inédits ».

En fait de nouveauté, l'*Avertissement* ne comporte guère que la suppression d'un paragraphe, mais il est exact que Romain Colomb a utilisé une grande partie des notes rédigées par Stendhal, qu'il s'agisse de corrections ou d'adjonctions. Il a même pris sur lui — à moins que Stendhal l'en eût prié verbalement — d'effectuer un certain nombre

1. La *Bibliographie de la France* les annonce dans les n^{os} du 8 octobre et du 12 novembre 1853 : « 6108. *Promenades dans Rome* par de Stendhal (Henri Beyle). Seule édition complète, augmentée de préfaces et de fragments entièrement inédits. 1^{re} série in-18, format anglais de 10 feuilles 1/2. Imp. de Raçon, à Paris. A Paris chez Michel Lévy frères. Prix 3 fr. Collection de la Bibliothèque contemporaine, 2^e série. L'édition des œuvres complètes de Stendhal, revue par M. Prosper Mérimée, aura 18 vol. »

« 6826, *Promenades dans Rome* par de Stendhal (Henri Beyle). Seule édition complète, augmentée de préfaces et de fragments entièrement inédits, 2^e série in-18 anglais de 10 feuilles 2/3 plus une carte. Imp. Raçon, à Paris. A Paris chez Michel Lévy frères. Prix : 3 francs. Collection de la Bibliothèque contemporaine, 2^e série. Voyez n^o 6108. »

de coupures et d'égaliser les tomes qui offrent cette fois une pagination sensiblement équivalente¹.

En tête du second volume, Lévy donne un plan des vestiges de Rome antique et des douze collines voisines du Tibre, paniconographie de Gillot qu'on trouve encore à la fin du deuxième volume dans l'édition de 1853, mais qui disparaîtra ultérieurement des nombreuses réimpressions — toutes pareilles — publiées par Michel et Calmann Lévy. Aucune vue de Rome n'est insérée dans l'ouvrage.

Cette édition, qui fut pendant longtemps, la seule accessible, est assez différente, on le concevra, de l'édition Delaunay et on n'oserait prétendre qu'elle réalise tout à fait — ne serait-ce que par la présentation matérielle — la seconde édition souhaitée par Stendhal. Romain Colomb n'a point tenu compte de toutes les annotations de l'auteur; il ignora vraisemblablement celles qui sont postérieures à 1839 et il ne pouvait songer à tirer parti, cela va sans dire, des matériaux bruts rassemblés par Stendhal.

D'autre part, on peut le croire responsable d'un certain nombre de coupures que Stendhal n'eût peut-être pas effectuées, et en particulier de l'omission du développement qui commence par ces mots : « le Ciacconio dit en latin...² » — passage d'une importance toute spéciale au point de vue religieux — de la suppression, moins grave, du long *Catalogue chronologique des artistes célèbres*³

1. Le tome I de l'édition Lévy contient 40 pages (309. 348) par lesquelles débute le tome II de l'édition Delaunay.

2. Cf. *Promenades*, I, 153, *seq.*

3. Cf. *Promenades*, I, 242, *seq.*

et surtout du chapitre sur la vie et les ouvrages de Michel-Ange ¹.

Au reste, le papier et l'impression sont médiocres et ne font honneur ni à Stendhal, ni à la librairie française. Les coquilles y abondent. L'abus de l'écriture italique pour la désignation des œuvres d'art et des monuments, encore qu'il réponde à un louable souci de clarté, a pour effet de constituer parfois des titres *ne varietur* invraisemblables.

Enfin, la ponctuation, souvent différente de celle de la première édition, est en général défectueuse et détermine parfois jusqu'à des contresens. Le moins qu'on puisse dire est qu'elle est établie avec une rigueur mathématique qui sectionne les phrases à l'excès : on dirait le travail d'un grammairien à l'ancienne mode à qui la relativité des règles grammaticales et l'essor vivant d'une pensée auraient totalement échappé.

On trouvera le détail des réimpressions Lévy dans la *Bibliographie stendhalienne* d'Henri Cordier. Récemment encore, la librairie Calmann-Lévy a procédé à de nouveaux tirages.

*
* *

4. — *La consécration de Sainte-Beuve.*

L'édition Lévy des *Promenades dans Rome* a paru depuis deux mois à peine quand Sainte-Beuve offre à ses lecteurs du *Constitutionnel*, pour leurs étrennes, le 2 et le 9 janvier 1854 — date habilement choisie — deux retentissants articles sur Stendhal à propos

1. Cf. *Promenades*, III, 224, *seq.*

de l'édition des œuvres complètes qui en est tout juste à ses débuts.

Je n'analyserai point ici une étude, à ce point connue¹, qui rend hommage à l'un des premiers Français qui soit sorti de sa patrie « littérairement parlant » et qui ait « comparé », amassant « toute cette jolie érudition piquante, imprévue, sans méthode » — voire ! — « mais assez forte et abondante, avec laquelle il devait attaquer bientôt et battre en brèche le système littéraire régnant ». Toutefois il faut retenir le jugement capital que Sainte-Beuve, qui les avait goûtées dès 1829, porte sur les *Promenades*, jugement qui a toute l'apparence d'une consécration :

« ... Après le critique, dans Beyle, il faudrait parler du romancier; mais il y a quelque chose à dire du rôle qui est peut-être le sien avant tout, et de la vocation où il a le plus excellé : Beyle est un guide pénétrant, agréable et sûr en Italie. Des divers ouvrages qu'il a publiés et qui sont à emporter en voyage, on peut surtout conseiller ses *Promenades dans Rome*; c'est exactement la conversation d'un cicérone homme d'esprit et de vrai goût, qui vous indique en toute occasion le beau, assez pour que vous le sentiez ensuite de vous-même si vous en êtes digne; qui mêle à ce qu'il voit ses souvenirs, ses anecdotes, fait au besoin une digression, mais courte, instruit et n'ennuie jamais. En face de cette nature « où le climat est le plus grand des artistes », ses *Promenades* ont le mérite de donner la note vive, rapide, élevée; lisez-les en voiturin ou sur le pont d'un bateau à vapeur, ou

1. Cf. *Causeries du lundi*, IX, 241-273.

le soir après avoir vu tout ce que l'auteur a indiqué, vous y trouvez l'impression vraie, idéale, italienne ou grecque : il a des éclairs de sensibilité naturelle et d'attendrissement sincère, qu'il secoue vite, mais qu'il communique. Les défauts de Beyle n'en sont plus quand on le prend de la sorte à l'état de voyageur et qu'on use de lui pour compagnon. En 1829, il avait déjà visité Rome neuf fois ¹. »

*
* *

Le « rôle qui est peut-être le sien avant tout », « la vocation où il a le plus excellé » : est-ce donc, en dépit de la sévérité de Sainte-Beuve pour Stendhal romancier, tellement inexact ? et ne faut-il pas au contraire accorder tout son poids à ce jugement d'un « sédentaire ² » à qui les *Promenades dans Rome* avaient communiqué « des désirs de voir et de savoir » ?

5. — *Les traductions.*

a) *En Italie.* — Henri Cordier citait déjà, dans sa *Bibliographie stendhalienne*, la première traduction italienne parue à Turin en 1906, chez Roux et Viarengo sous le titre *Roma di Stendhal. Prima edizione illustrata nelle persone, nei luoghi nei monumenti con riproduzione di antiche stampe*

1. Sainte-Beuve commet ici une légère erreur. Stendhal n'avait visité Rome que six fois.

2. Cf. *Causeries du lundi*, IX, 257. Sainte-Beuve fit d'ailleurs le voyage classique en Italie.

(1 vol. in-8°, VII, 720 p.), édition d'ailleurs remplie de bévues.

Depuis, une seconde traduction, à vrai dire incomplète et peut-être un peu tendancieuse dans le choix des textes, a paru sous le titre plus exact de *Passeggiate Romane* (Milan, Facchi, 1921, 1 vol. in-12, 271 p.). M. Giuseppe Gallavresi en est l'auteur ¹.

Il est regrettable que cette édition, matériellement, ne soit pas plus belle. Du moins son bon marché témoigne-t-il du succès croissant de Stendhal en Italie. Sans remonter au livre de Francesco Novati sur *Stendhal e l'anima italiana*, on comprendra les raisons de ce succès si l'on retient l'opinion de M. Giuseppe Gallavresi sur les *Promenades* : il les considère comme « pensées en italien » par Stendhal et adaptées au goût français ; il leur découvre un accent d'intime communion avec l'âme italienne dont Stendhal se fait « le paladin », âme qui « se reconnaît à merveille dans le portrait » et qui sait gré à l'écrivain d'avoir perçu « les signes avant-coureurs du *Risorgimento* politique ».

Reconnu enfin par l'Italie, Henri Beyle ne pourrait plus écrire désormais ce qu'il disait un jour de ses amis lombards : *et venit et sui eum non receperunt... ²* ».

1. Elle comporte un certain nombre de notes que j'ai parfois mises à profit.

2. Annotation marginale sur l'exemplaire Clovis Bucci d'*Armançe*.

Cf. Giuseppe Gallavresi (*Préface des Passeggiate romane*, p. 13) : « ... la valeur du livre ne réside pas seulement dans la rare jouissance esthétique qu'il réserve aux connaisseurs avec ses raccourcis expressifs, sa couleur digne d'un habitant du maquis toscan. ... Chez Beyle qui joue au cicerone

b) *En Allemagne.* — Plus surprenante a été la fortune du livre en Allemagne. Depuis la traduction de quelques fragments par Carové en 1831, que de chemin parcouru ! Qu'on veuille bien se reporter à l'étude de M. Charles Simon sur le *Sillage de Stendhal en Allemagne*¹, de Goethe à Nietzsche, celui-ci devant décider de l'influence de Stendhal en Allemagne après 1900.

On se souvient du jugement d'Alfred de Reumont cité plus haut. Si des esprits de la puissance de Heine et de Schopenhauer ne semblent guère avoir pratiqué Stendhal, des esprits de moindre envergure établissent la chaîne. Hermann Grimm, dans sa *Vie de Raphaël*², en 1872, accorde aux *Promenades dans Rome* une « place prépondérante » dans l'œuvre de Stendhal et trouve à ses remarques artistiques « une valeur éternelle ». Le jugement de Stendhal sur la vie italienne lui semble infiniment supérieur à celui de Taine, qui d'ailleurs n'atteint même pas au niveau de M^{me} de Staël. Et il déplore que Stendhal, qui eut le mérite de chercher à comprendre Michel-Ange « comme citoyen de son temps », ait laissé à Quatremère de Quincy le soin de publier, en 1824, une *Vie de Raphaël*.

Enfin, parmi la foule des travaux sur Stendhal et des traductions de ses œuvres parus en Allemagne, M. von Oppeln Bronikowski publie en 1910

et prend par la main ses contemporains et ses compatriotes pour leur expliquer les merveilles de l'Italie et des Italiens, ceux-ci retrouveront avec plaisir non seulement l'artiste mais un peu aussi le politique et surtout leur ami fidèle.»

1. *Revue de littérature comparée*, octobre-décembre 1926.

2. Cf. *Das Lebens Raphael's*, 55-56. (Berlin, Hertz, 1886, 2^e éd.)

à Iéna, sous le titre de *Römische Spaziergänge*, avec la collaboration de M. Ernst Diez, une traduction remarquablement éditée, qui comporte deux préfaces, vingt-quatre reproductions de Piranesi et des notes ¹. Cette traduction — malheureusement partielle — entrera en 1920 après avoir donné lieu, en 1913, à un second tirage et sous le nouveau titre de *Wanderungen in Rom* dans l'édition des *Œuvres complètes* du Propyläen Verlag de Berlin ².

Les *Promenades dans Rome* comptaient en Alle-

1. Cette édition parue chez Eugen Diederichs (1 vol. in-8°, LIII-432) et le second tirage à 2.000 exemplaires de 1913 sont signalés par la *Bibliographie stendhalienne*.

2. Tirage à 3.000 exemplaires. Je ne ferai point à MM. von Oppeln Bronikowski et Ernst Diez le reproche d'un plan qui a sans doute contribué au succès des *Promenades* en Allemagne. Les traducteurs ont délibérément élagué des *Promenades* ce que les guides modernes donnent avec plus d'exactitude historique pour ne garder que la partie la plus subjective, la plus vivante du livre. Ils ont essayé de se rapprocher du manuscrit primitif de Stendhal tel que nous pouvons l'imaginer et peut-être ont-ils encore ajouté au caractère fragmentaire du livre. Les vingt-quatre gravures de Piranesi qui correspondent à l'époque du voyage de Goethe donnent une image assez fidèle de Rome au début du XIX^e siècle. Les allusions aux événements de l'époque qui n'intéressent plus le voyageur d'aujourd'hui ou qui ne se rapportent point à Rome ont été supprimées. Avant tout, les traducteurs ne veulent pas fatiguer le lecteur allemand. Des détails isolés sont condensés, des répétitions supprimées, des passages d'inspiration identique rapprochés. Les digressions historiques sont généralement maintenues. L'aventure de Lucrèce Frangimani, véritable chronique, a été retranchée des *Promenades* pour être reproduite ailleurs. — Arthur Schurig a publié un ouvrage de morceaux choisis de Stendhal où il a traduit quelques pages des *Promenades dans Rome* (*Friedrich v. Stendhal, « Henri Beyle » : Gedanken, Meinungen Geschichten*, etc. Insel Verlag, Leipzig, 1927). Les extraits des *Promenades* occupent les pages 325-393.

magne, à la date de 1923, non moins de quinze éditions, preuve éclatante d'une faveur qui va grandissant : Stendhal, semble-t-il, satisfait à sa façon la nostalgie que l'âme allemande, surtout, depuis Goëthe, ressent pour l'Italie ; l'Italie, d'autre part, rend à Stendhal ce qu'il lui a prêté et contribue sans doute, dans quelque mesure, à faire pénétrer le beylisme en Allemagne.

*
* *

6. — *L'édition du Divan.*

Le présent travail était achevé en manuscrit depuis longtemps déjà, quand M. Henri Martineau publia dans la collection du *Divan*, en janvier 1931, une édition des *Promenades dans Rome* (3 vol. in-32 jésus, xxviii-363, 368, 377 pages) aussi élégante que précise. Comme on ne saurait prendre en considération l'édition bruxelloise clandestine de 1830, qui n'a d'intérêt qu'historique, la sienne est donc la troisième

Sa préface, solide et savoureuse, m'a fourni tels détails matériels qui m'avaient échappé et telles suggestions significatives. En outre, dans la discussion de certains délicats problèmes dont nous eûmes l'un et l'autre, à nous occuper, M. Martineau a bien voulu m'apporter directement — et je ne saurais trop l'en remercier — le secours de son érudition.

Pour l'établissement du texte, M. Martineau n'a pas cru devoir publier les *Promenades dans Rome* d'après la seule édition originale ; il a utilisé les exemplaires annotés par Stendhal douze années

durant, ainsi que l'avait déjà fait, partiellement, pour l'édition Lévy, Romain Colomb¹. Telle était d'ailleurs la volonté de Stendhal expressément inscrite sur l'exemplaire Paul Royer. Au reste, les notes de l'éditeur permettent de retrouver aisément, dans tous les cas, la leçon de l'édition Delaunay.

*
* * *

7. — *L'édition Champion.*

Signalons encore, dans la collection des *Œuvres complètes* de Stendhal publiée à la librairie Champion sous la direction de M. Paul Arbelet, l'édition critique des *Promenades dans Rome* (3 vol. in 8'), qui est sur le point de paraître sous ma signature, avec une préface d'Henri de Régnier, de l'Académie Française.

On y trouvera tout le détail des recherches auxquelles je fus conduit et un *Appendice* réunissant les textes et les annotations manuscrites de Stendhal qui constituent le complément naturel des *Promenades dans Rome*.

1. Cf. *Introduction*, XXIV. « ... Certaines de ces corrections ont le caractère impérieux d'un erratum, aussi, comme Colomb l'avait déjà fait, n'ai-je pas craint à mon tour de les incorporer au texte. Ailleurs, l'auteur propose seulement une variante ou indique un développement possible; je n'ai voulu voir alors dans ses suggestions que l'objet d'une note. J'ai partout indiqué toutefois les modifications et additions apportées à la version primitive, le lecteur n'aura pas ainsi besoin de longues recherches pour établir une démarcation aisée entre l'édition originale et l'édition revue et augmentée suivant la volonté expresse de l'auteur. »

II

ÉTUDE HISTORIQUE ET ESTHÉTIQUE

LES SOURCES DES *PROMENADES DANS ROME*,
ET L'ART DE STENDHAL.

...il avait cette jolie érudition qu'aimait le prince de Ligne, et qui sait les bons endroits.

SAINT-BEUVE, *Causeries*
du lundi, IX, 257.

1. — *Introduction.*

Au point de défiance où la critique stendhalienne nous a conduits, les *Promenades dans Rome* laissent aujourd'hui le lecteur incertain.

La variété, l'abondance, l'enchevêtrement d'une matière érudite et les références précises dont Stendhal l'accompagne, révèlent un effort minutieux de documentation et invitent le chercheur, dont la bonne foi a été trop souvent surprise, à d'insidieuses enquêtes.

L'aisance des idées, le style qui demeure alerte en dépit du fatras historique, le don de vie qui soulève une matière inerte, et plus encore peut-être

le beylisme effectif qui compose en sourdine l'atmosphère de ces deux volumes, endorment d'autre part l'inquiétude et retiennent agréablement le dilettante.

Stendhal lui-même semble avoir ressenti pour ce travail tantôt le détachement hautain de l'artiste qui dédaigne cette menue monnaie, trop peu personnelle, de sa production ¹, tantôt l'indulgente prédilection de l'écrivain sans public pour une œuvre qui lui a donné beaucoup de mal et où il a mis, malgré tout, avec son espoir d'être lu, beaucoup de lui-même.

Ces deux volumes touffus, qui prétendent se substituer aux guides objectifs, tiennent en effet entre cette épigraphe dont l'accent platonicien peut un instant surprendre : « ... J'ai vu de trop bonne heure la beauté parfaite ² », et la dédicace finale *To the happy few* dont Stendhal n'a pas jugé que les *Promenades* fussent indignes. Il les signe d'ailleurs de son nom d'écrivain agrémenté de la particule, et en 1834, dans une lettre de Civita-Vecchia à Romain Colomb, pris d'un regret rétrospectif en songeant à ce livre, il exprime encor ce vœu nostalgique : « ... Mais que je serais heureux à un quatrième

1. Cf. *Corr.*, II, 496-497, 10 mars 1828 (à Mareste) : « Il n'y a pas d'amour-propre à vanter ce livre dont les trois-quarts sont un extrait judicieux des meilleurs ouvrages. — « ...j'espère que vous serez content de la description du Vatican et de Saint-Pierre. A cela, il n'y a d'autre mérite que la patience. »

2. Le nom de Shakespeare ne doit pas faire illusion. L'épigraphe ne vient point de *Roméo et Juliette*. Elle est certainement de Stendhal et les *Promenades* ne sont pas encore commencées qu'elles sont déjà sous le signe d'une supercherie. La question a été posée dans l'*Intransigeant* du 18 mars 1930 et débattue dans le numéro du 31 mai 1930.

étage en en faisant un pareil si j'avais du pain¹ ! »

De nos jours, la critique a signalé avec d'autant plus d'empressement ce double aspect des *Promenades dans Rome*, que pour une fois, Stendhal, sans rien préciser, faisait en bloc l'aveu de ses larcins. Arthur Chuquet ne laisse pas échapper cette confiance à Mareste, et bien qu'il paraisse un instant supposer que l'auteur a compulsé « la masse énorme de trois ou quatre cents bouquins, la plupart in-folio, relatifs aux monuments de Rome² » quand Stendhal affirme précisément le contraire³, il borne là son investigation, et sans être suspect d'excessive indulgence, il risque sur une base aussi fragile cette affirmation, d'ailleurs favorable à l'écrivain : « ... l'auteur n'était pas plus savant que ses devanciers, mais la science que Beyle avait empruntée, il avait su l'habiller, la polir, la civiliser⁴. »

La critique en est restée à ce jugement, exempt de toute preuve, et peut-être n'aurons-nous guère à y changer; mais l'affirmation catégorique d'Arthur Chuquet élude en réalité un problème qui exige de patientes démonstrations. Du moins doit-on à M. Pierre Martino, à défaut d'études de textes, d'utiles suggestions⁵.

1. *Corr.* III, 124, 10 septembre 1834.

2. Arthur Chuquet, *Stendhal-Beyle*, 336 et 344.

3. *Promenades*, II, 163, « ...mais je ne puis affirmer au lecteur avoir compulsé la masse énorme des trois ou quatre cents bouquins, etc. »

4. Est-elle bien d'Arthur Chuquet ? Ne serait-elle pas plutôt de Duvergier de Hauranne. Cf. *Globe* du 24 octobre 1829 : « ... Ce n'est pas qu'il soit plus savant que ses prédécesseurs : c'est, au contraire, leur science qu'en général il emprunte; mais il la polit, il la civilise, il l'habille... »

5. Pierre Martino, *Stendhal*, 358-359.

Aux yeux des contemporains de Stendhal, cette question des sources dont un besoin de précision peut-être excessif fait désormais une hantise pour l'érudit, ne se posait même pas. Le lecteur de 1829 prend le livre pour ce qu'il se donne, se rendant bien compte qu'il n'est point sorti du cerveau de Stendhal tout armé de références et de savantes dissertations, comme Minerve casquée sortit du crâne de Zeus; il le savoure sans inquiétude et l'apprécie en honnête homme ¹. On ne saurait prétendre que les *Promenades dans Rome* ont été mal jugées au moment de leur publication : simplement les contemporains nourrissaient d'autres préoccupations critiques. Le problème exige donc d'être nettement posé et ses termes nettement circonscrits.

En effet, si la recherche des sources, en un domaine où la part de l'histoire et de l'archéologie est malgré tout prépondérante et où par conséquent l'invention n'était pas de mise, ne doit rien retrancher ni rien ajouter aux jugements de valeur qui ont été émis, l'enquête sera vaine et ressemblera

1. Cf. *Globe* du 24 octobre 1829 : «...Si quelques théories de M. de Stendhal ont passé de mode, si plusieurs de ses idées ont vieilli, il lui reste encore une mine abondante et riche, une mine qui lui convient et qui de longtemps ne sera épuisée. Cette mine c'est l'Italie, que personne ne connaît et n'aime plus que lui. Et quand nous disons l'Italie, nous ne parlons pas seulement du pays et des monuments, mais des hommes, c'est-à-dire de ce que la plupart des voyageurs passent assez sottement sous silence. ...tout séduit M. de Stendhal, tout l'entraîne, tout lui fait pour ainsi dire prendre au delà des Alpes des lettres de naturalisation. Et ce n'est point, comme tant d'autres, de fantaisie qu'il peint. Dix ans de sa vie se sont passés chez les Italiens. »

étrangement à celle qui consisterait à rechercher des « plagiats » dans un dictionnaire ou dans un livre d'histoire.

Mais si la recherche des sources révèle, plus encore que des faits matériels dont on aurait tort — sauf certains cas particuliers — d'exagérer ici l'importance, des procédés pleins de variété, pleins d'habileté, pleins de duplicité, c'est-à-dire une série de méthodes et une psychologie déterminée; si l'on voit tel domaine, qui au premier abord semblait essentiellement stendhalien, se rétrécir peu à peu, encerclé par des textes impitoyables; si l'on reconnaît que le travail d'adaptation de l'écrivain s'étend jusqu'aux pages qu'il cite, alors des conclusions précises résulteront de cette enquête qui contribuera à mieux définir certains traits de l'esprit de Stendhal, à mieux analyser sa manière de composer et d'écrire, à mieux délimiter sa science de l'Italie¹; et peut-être sera-t-il permis de porter sur les *Promenades dans Rome*, en connaissance de cause, un jugement enfin rationnel.

Tel est le but de cette étude. Sur des données vagues — et toujours trompeuses quand elles étaient précises — je me suis efforcé de refaire à tâtons, à rebours, en me fourvoyant parfois dans de fausses pistes, le travail de documentation de Stendhal. Tous les filons ne furent pas explorés avec un égal

1. Est-il nécessaire d'indiquer ici tout ce que je dois aux travaux de M. Paul Arbelet sur l'*Histoire de la Peinture en Italie et les plagiats de Stendhal* (1 vol. in-8°, Calmann Lévy, 1913) et à son édition critique de l'*Histoire de la Peinture en Italie*, ainsi qu'aux études de M. Paul Hazard : *Les plagiats de Stendhal* (*Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1931) et *Les ciseaux de Stendhal* (*Mélanges Lanson*, 1 vol. in-8°, Hachette, 1922)?

bonheur; certaines portes ne firent que s'entr'ouvrir ou même restèrent closes. Des chercheurs plus heureux, le hasard aidant, feront encore des découvertes : c'est le piquant du jeu de ne jamais finir. Il fallait bien pourtant mettre un terme à un examen dont l'ampleur et la minutie ont dépassé les prévisions les plus pessimistes et me résigner à conclure.

Cette étude retiendra les conclusions générales indispensables.

*
* * *

2. — *La théorie stendhalienne du voyage et les Promenades dans Rome.*

Ce n'est pas un genre nouveau que Stendhal aborde en 1829, encore qu'il apporte à ce livre plus de maturité dans les jugements et dans le plan plus de méthode. En 1826 une édition totalement refondue de *Rome, Naples et Florence*, publié une première fois en 1817, avait paru et plus d'un trait des *Promenades* la rappelle. On pourrait d'ailleurs trouver l'origine de ces deux ouvrages dans le *Journal d'Italie* de 1811 que M. Paul Arbelet a exhumé en 1911 des cartons grenoblois et dans les *Pages d'Italie*, rédigées à Milan en 1818, abandonnées à Milan en 1821, ramenées en France par Mareste après la mort de Stendhal, et que M. Henri Martineau fit connaître en 1932¹.

1. Ces pages, que Stendhal n'avait pas sous les yeux lors de la rédaction des *Promenades*, semblent être le complément de *Rome, Naples et Florence*.

Coïncidence heureuse — et qui n'est point étrangère sans doute à la décision de Stendhal de composer un itinéraire de Rome — en 1829 l'invasion romantique a mis depuis longtemps déjà l'Italie à la mode et le public ne se lasse point.

Bien avant la « descente » en Italie des poètes barbares qui vont gémir sur les belles villes mortes et se ravitailler en poésie, les *Lettres d'Italie* s'étaient d'ailleurs vu élever à la dignité d'un genre littéraire. Si l'on néglige, de propos délibéré, les voyageurs du seizième siècle qui ne sont nullement des touristes et les récits méthodiques dont certains, dès le dix-septième siècle, ne sont point exempts de mérite, le Président de Brosses, Paul-Louis Courier — sans compter les correspondants de journaux français et étrangers aux environs de 1825 — avaient suffisamment illustré cette branche, encore neuve, de la littérature pour que Stendhal, qui les connaissait bien et qui avait avec eux plus d'un trait commun, s'y essayât à son tour avec le désir de les égaler.

Son *Histoire de la peinture* où déjà il joue si volontiers au cicerone et fait preuve d'une si curieuse pédagogie en matière d'initiation artistique, ses *Vies de Métastase* et de *Rossini* elles-mêmes entreraient aisément dans la même catégorie. Stendhal en écrivant les *Promenades* continue donc une tradition et se continue lui-même.

Il remplissait personnellement à cette époque, et il en éprouvait quelque fierté, les conditions qui à ses yeux font le parfait voyageur.

Sa conception du voyage n'est point modifiée par ce livre. Depuis qu'il avait eu à l'improviste, en 1800, la révélation de l'Italie, ses idées de touriste

dilettante présentent une remarquable continuité¹. On les voit naître et s'organiser progressivement à travers sa correspondance, ses ouvrages, ses notes marginales, qu'il en fasse part à la seule Pauline en 1811, ou qu'il les amplifie en 1824 à l'intention des « têtes légères qui vont en Italie », qu'il en discute avec son lecteur ou qu'il les rappelle à ses amis.

1. Voir en particulier : *Histoire de la peinture*, I-XIII, la note du 4 décembre 1811 relevée par M. Arbelet sur le tome XII R 289 de la Bibliothèque de Grenoble. Les mêmes indications se retrouvent dans la *Corr.*, I, 276, à Pauline 8 décembre 1811 : « En général, il y a quatre choses à observer en Italie : 1^o l'état du sol ou le climat; 2^o le caractère des habitants; 3^o la peinture, la sculpture et l'architecture; 4^o la musique. »

— *Rome, Naples et Florence*, I, 263. « L'homme sauvage ou peu raffiné ne nous apprend sur le cœur humain que des vérités générales qui, depuis longtemps, ne sont plus méconnues que par des sots ou des jésuites. »

— *Corr.*, II, 186, à Mareste, 19 avril 1820. « ... On ne devrait jamais écrire de voyage sur un pays qu'on n'habite qu'un an. — Pourquoi ? — C'est qu'on ne le connaît pas. — Ah ! Ah ! »

— *Corr.*, II, 208, à R. Colomb, 4 septembre 1820. « ... Il faudrait habiter cinq ou six ans l'Italie ou l'Angleterre avant de les juger... »

— *Corr.*, II, 297, à M. Stritch, 6 mars 1823. « ... On aime les voyages, ils reposent l'esprit des discussions. Je trouve que celui-ci [*Journal d'un voyage autour du monde* par Camille de Roquefeuil] repose un peu trop l'esprit. L'auteur a voyagé mais il n'a pas porté avec lui les yeux philosophiques pour voir ce qui intéresse aujourd'hui. »

— *Corr.*, II, 427, à Sutton Sharpe, 24 décembre 1825.

— *Corr.*, II, 472, à Pauline et Zénaïde, 10 octobre 1824. « Quels sont les plaisirs d'un voyage en Italie ?

1^o Respirer un air doux et pur;

2^o Voir de superbes paysages;

3^o To have a bit of a lover [se faire faire un peu la cour];

4^o Voir de beaux tableaux;

5^o Entendre de belle musique;

6^o Voir de belles églises;

7^o Voir de belles statues.

Ce qui l'intéresse avant tout, mais non pas il est vrai d'une façon exclusive, c'est l'homme et l'homme civilisé. Cet éclatant mérite que Duvergier de Hauranne lui reconnaissait ¹ est bien le caractère le plus saillant de l'Italie de Stendhal.

Toutefois, puisqu'il a la prétention d'écrire un guide méthodique, Stendhal, dans les *Promenades*, fait la part belle aux tableaux, aux statues, aux monuments, aux églises; il comble la lacune de *Rome, Naples et Florence*. Mais quand il peut s'évader de la description servile, par quelque digression inattendue, pour placer un mot, une idée, une anecdote, un de ces épisodes dramatiques où il excelle, c'est à l'homme qu'il revient, à ses contemporains d'Italie et d'Europe, à lui-même sous des noms divers, comme aux personnages représentatifs de l'histoire; et ce sont les mœurs et les psychologies individuelles, les « habitudes morales » qui occupent encore dans ce livre la première place et laissent au lecteur, en dépit de l'archéologie, le souvenir le plus net ². Comment s'est-il documenté ?

1. *Le Globe*, 24 octobre 1829, p. 675. — Cf. *Journal d'Italie* [1811], 61. « ... Nous allons en Italie pour étudier le caractère italien, connaître les hommes de cette nation et par occasion, compléter, étendre, vérifier, etc., ce que nous croyons savoir de l'homme en général. »

A l'occasion de *Rome, Naples et Florence*, Stendhal proclame en 1827 (*Corr.*, II, 454) : « L'auteur a passé dix ans de sa vie en Italie; au lieu de décrire des tableaux ou des statues, il décrit des mœurs, l'art d'aller à la chasse au bonheur en Italie... »

2. *Promenades*, I, 6 : « ... Nous voulons connaître les habitudes sociales au moyen desquelles les habitants de Rome et de Naples cherchent le bonheur de tous les jours. Sans doute notre société de Paris vaut mieux; mais nous voyageons pour voir des choses nouvelles, non pas



3. — *Les monuments de l'antiquité, les églises, les musées.*

Les récits de voyages en Italie répètent avec monotonie une nomenclature si fastidieuse qu'on hésite à classer au nombre des écrivains les archéologues qui les ont composés en se copiant les uns les autres; et l'on ne saurait faire un grief à quiconque de puiser à pleines mains dans des énumérations logiquement enchaînées, mais sans choix et sans discernement, où le fâcheux dessein de ne rien laisser dans l'ombre efface tout relief et atténue en grisailles les plus éclatantes couleurs ¹.

des pleuplades barbares comme le curieux intrépide qui pénètre dans les montagnes du Thibet, ou qui va débarquer aux îles de la mer du Sud. Nous cherchons des nuances plus délicates; nous voulons voir des manières d'agir plus rapprochées de notre civilisation perfectionnée. »

1. Les jugements de Stendhal — d'ailleurs contradictoires — sur ce genre d'ouvrages montrent dans quel esprit il les a pratiqués. Tantôt Stendhal persuaderait presque qu'il n'est jamais venu à bout d'un seul de ces récits : « J'ai vu que le meilleur moyen de gâter mon plaisir était de lire des voyages », inscrit-il en 1811 sur son *Journal d'Italie* (60). Mais à la fin de la même année il avoue à Pauline : « Je connais soixante voyages en Italie. » (*Corr.*, I, 373, 19 octobre 1811.) Est-ce bien exact ? Du moins Stendhal a-t-il surmonté son dégoût, mais il a gardé, semble-t-il, comme une méfiance et une rancœur; l'intérêt des renseignements matériels qu'on trouve dans les guides n'excuse à ses yeux ni le fatras de la documentation, ni le danger des descriptions qui faussent la sensation en s'interposant. Aussi, conseille-t-il à Pauline d'emporter Lalande en Italie parce qu'il indique tout ce qu'il faut voir et qu'il est le plus froid de tous : « Il est si glacial qu'il ne pourra pas gâter tes sensations... » (*Corr.*, I, 373,

*
* *

« J'espère que vous serez content de la description du Vatican et de Saint-Pierre. A cela, il n'y a d'autre mérite que la patience ¹. »

Cet aveu le prouve, Stendhal s'est livré à un travail de mosaïque; et sa description, toute livresque puisqu'il est à Paris, vient de seconde ou de troisième main. Non qu'on puisse toujours mettre en doute la vivacité de ses impressions et la précision de ses souvenirs. Mais une vision personnelle, pour utile qu'elle fût, était moins indispensable que le secours de livres bien choisis.

Stendhal, comme toujours, eut la main heureuse. Négligeant les traités trop particuliers ou trop savants qu'il avait feuilletés, sans doute, il s'arrête à deux ouvrages de vulgarisation qu'il connaissait de longue date : Nibby et Lalande.

Nibby et Lalande ne sont point invoqués au moment où Stendhal les utilise; d'ailleurs, qui les reconnaîtrait ? Il les complète l'un par l'autre, les abandonne, les reprend, opère de sombres coupes dans des pages sans attrait, véritables trouées qui portent la clarté dans un taillis inextricable. Des expressions, des phrases entières sont adroitement intercalées dans sa rédaction, mais là n'est point le plus curieux de la méthode. Dans un texte où

19 octobre 1811). C'est là le mot magique et la chose inestimable qu'à tous prix, dans son itinéraire, Stendhal voudra sauvegarder. Souvenons-nous de la définition qu'il donnait de l'Italie le 24 décembre 1825 (*Corr.*, II, 427) : « ... cette Italie qui n'est, à vrai dire, qu'une *occasion de sensations*. »

1. *Corr.*, II, 497, 10 mars 1829 (à Mareste)

l'ordre des détails pourrait être en lui-même révélateur, il entrecoupe le récit des digressions les plus inattendues et dans l'ensemble comme dans les parties de la description se livre à un véritable renversement des facteurs que lui fournissent ses modèles. Le procédé est si constant, surtout dans la première partie des *Promenades* — car vers la fin, l'auteur à bout de patience acceptera une imitation plus servile — qu'il faut y voir une méthode raisonnée de démarquage¹.

A cette mosaïque, Stendhal n'ajoute qu'une chose : la vie.

Tous ces éléments inertes rassemblés par des archéologues sont vus par des yeux exercés, jugé par un esprit plein de curiosité et de parti-pris, sentis par une âme subtile douée à l'extrême du pouvoir de sympathie et d'antipathie. Un simple adverbe ajouté négligemment, semble-t-il, une simple expression intercalée, dirait-on, au hasard, et dans le développement le plus glacial la sensibilité de Stendhal insinue son frémissement; et quand l'intérêt a été ainsi ranimé, l'esprit du lecteur est prêt à accueillir un jugement d'artiste, une réflexion de philosophe, une pointe satirique,

1. Cette manie de tout transformer s'applique même à l'ordre mathématique. Sans parler du besoin de simplification et de clarté qui lui fait supprimer, par exemple, dans certaines dimensions, les pouces et les fractions de pied, il n'est pas rare que Stendhal change d'unité de mesure : il calcule par exemple les livres en quintaux, ou bien donne un chiffre global en passant sous silence les facteurs qui lui ont permis de l'obtenir et qui eux sont dans Nibby ou Lalande. Dans la première partie des *Promenades*, Stendhal semble se donner autant de mal pour déformer ses modèles que pour rassembler, à proprement parler, une documentation.

un détail pittoresque, une digression d'ordre politique ou religieux, un rapprochement historique. Au reste, dès qu'il y a interruption, coupure dans la série des données matérielles et digression, allusion, comparaison dans le récit des *Promenades*, on peut affirmer, presque à coup sûr, que Stendhal entre en scène ¹.

Ainsi Stendhal appelle au secours d'une mémoire défaillante et d'une science remplie de lacunes les livres qui peuvent le mieux — avec le moins de peine voulons-nous dire — lui venir en aide ². Sa raison, débarrassée de toutes les querelles d'archéologues et de toutes les vaines discussions théoriques se trouve satisfaite par une prose indifférente qui lui fournit la trame de son ouvrage et qui laisse à son imagination la faculté de dérouler ses arabesques, à son souvenir le pouvoir de se fixer sur tel point particulier qui l'a plus vivement frappé. L'essentiel de ce qu'on doit connaître n'en a pas moins été dit; l'ennui des guides classiques de Rome s'est dissipé et l'écrivain a jeté par surcroît, à travers son livre, une foule de motifs d'ailleurs inexploités, dédaignés à peine écrits, où il s'est livré tout entier.

1. De même qu'en histoire Stendhal comprend le plus souvent le passé par le présent ou par un passé moins reculé qu'il peut mieux pénétrer, de même, devant un monument ancien, c'est souvent un monument moderne qui lui sert de vivant commentaire. C'est d'ailleurs là un des procédés courants de sa méthode d'initiation artistique, déjà fort sensible dans son *Histoire de la peinture*.

2. Bien que Nardini ou Fontana soient plusieurs fois invoqués, il s'en est, semble-t-il, fort peu servi; pas plus que de Muratori — invoqué lui aussi, mais jamais ouvert — dans le domaine historique.



Lalande et Nibby sont donc bien pour Stendhal les loyaux serviteurs de tous les instants; mais parfois un détail caractéristique — si complets soient-ils — leur échappe, une citation curieuse et même tel développement significatif. Stendhal se souvient alors qu'il les a rencontrés dans Nardini, Vasi ou Fea, Dupaty et Duclos, Misson et de Brosses, Marie Graham et Gorani, Santo Domingo et Guinan-Laoureins, Creuzé de Lesser et Simond, dans Petit-Radel et même dans *Corinne*. A l'armature qu'il tient de Nibby et Lalande, il ajoute maint élément dont le choix n'a rien de systématique. Il butine de droite et de gauche, retenant par exemple dans Fea et Misson des citations latines qui risquent de donner à son itinéraire un sérieux de bon aloi; les références sont soigneusement reproduites; l'auteur en est si fier qu'il néglige même, dans ses modèles habituels, des phrases latines qui pourraient dénoncer un parallélisme trop fidèle. Et les *Promenades dans Rome* s'enorgueillissent sans remords de la science d'autrui, ostensiblement, comme un conscrit de sa cocarde.

Stendhal s'est-il toujours donné la peine de se reporter à ces ouvrages? Non, sans doute. A côté de textes probants qui démontrent une utilisation directe, il est bon nombre de rapprochements qui ressemblent à de pures réminiscences; Stendhal tout le premier eût été bien en peine de dire avec précision d'où lui venaient ces connaissances diffuses. Un certain nombre d'idées étaient dans l'air, en quelque sorte, et des idées « bien stendha-

liennes », dont tout le mérite est allé à Henri Beyle, mais qu'il partageait assurément avec plus d'un contemporain.

Enfin, Stendhal n'a pas craint de répéter dans les *Promenades* tels paragraphes historiques ou tels jugements esthétiques de l'*Histoire de la Peinture*, tels détails de *Rome, Naples et Florence*, ajoutant encore à la complexité de sa documentation. D'où vient qu'un ouvrage enrichi de tant d'apports disparates, en dépit de tous les détails élagués ou réduits, donne l'impression d'être aussi complet qu'aucun autre et, loin d'exiger du lecteur un effort, l'instruit sans qu'il s'en doute ?

Miracle de l'art stendhalien qui fait des « grains d'or » trouvés « dans la boue ¹ » l'œuvre la plus harmonieuse, la mieux refondue, méconnaissable, vivante.

La raison en est aussi que Stendhal transforme de fond en comble la méthode d'exposition systématique adoptée par les auteurs de voyages en Italie. Au lieu d'épuiser, en de fastidieuses énumérations, toutes les singularités archéologiques ou artistiques d'un quartier de Rome avant de passer à un autre, il prend le contre-pied des Lalande, des Nibby, des Vasi, des Nardini et se met en tête d'être systématiquement illogique : c'est encore, si l'on veut, jusque dans le plan d'ensemble, la méthode de renversement des facteurs. Stendhal l'abandonnera seulement — il le faudra bien — en ce qui concerne les chronologies qu'il cite.

Cette méthode séduisante, et qui répondait si bien à son esprit, il n'en était du reste point l'au-

1. *Corr.*, II, 186, 19 avril 1820 (à Mareste).

teur. De Brosses avait eu avant lui l'idée de courir chaque matin après ce qui lui convenait le mieux. Stendhal rivalise avec le président. Il réussit à enfermer dans le plus capricieux des cadres l'essentiel des rigoureux volumes de vulgarisation, et il y ajoute bien des pages sur l'histoire, les arts, les mœurs que ses devanciers ont négligées. Et malgré tout ce « remplissage », les *Promenades* demeurent aussi alertes que les *Lettres historiques et critiques sur l'Italie* avec, par surcroît, cette pointe de sensibilité dont l'expression atténuée, et comme pudique, cache mal la douloureuse acuité.

Que Stendhal, détruisant l'unité logique de ses devanciers, ait créé une nouvelle unité, tout interne, qui synthétise une matière et une méthode qu'on croirait incompatibles, n'est pas la moins déconcertante réussite de son art.

*
* *

4. — *L'Histoire.*

Si les emprunts aux guides de Rome sont au fond sans gravité, car on peut souvent considérer ces guides comme de véritables dictionnaires, on ne saurait étendre la même indulgence à la partie proprement historique des *Promenades*.

Certes, Stendhal prend la peine de signaler dans l'édition de 1826 de *Rome, Naples et Florence*¹

1. On y lit : I, 233. « Par le conseil de M. Izimbardi, j'ai acheté cent cinquante volumes d'historiens italiens du moyen âge; j'ai adopté trois guides pour me conduire dans ce labyrinthe : l'histoire de Pignotti, qui, à propos de la Toscane, est obligé de parler de toute l'Italie; Carlo

qu'il a acheté, sur le conseil de M. Izimbardi, cent cinquante volumes d'historiens italiens du moyen âge et qu'il les a consultés assidûment. Il assure même qu'il a renoncé à Sismondi comme ultra-libéral et manquant de psychologie. Ces affirmations rassurantes ne permettent guère cependant, après vérification, de souscrire à l'avis de M. Pierre Martino : « ... le nombre de ses sources le défend cette fois contre l'accusation de plagiat, d'autant qu'il les a souvent citées; on ne peut guère que le louer de la richesse de sa documentation ¹. » Une transformation aussi radicale de sa méthode de travail serait vraiment singulière ². Suivons donc Stendhal pas à pas.

*
* *

L'histoire ancienne, somme toute — et c'est un point digne de remarque dans un livre qui se pique d'archéologie — l'intéresse médiocrement.

Stendhal se contente des détails fragmentaires

Verri; et enfin, pour la partie dogmatique de l'histoire des papes, l'*Esprit de l'Église*, de M. de Potter. Les jours de pluie ou de *luna* (spleen), je lis une période de quarante ou cinquante ans, suivant les événements, dans ces trois guides; ensuite je cherche dans les cent cinquante volumes tout ce qui a rapport à cette période. C'est une occupation très attachante et qui fait bien contraste avec la vie tout en dehors d'un voyageur. J'ai abandonné Sismondi, comme ultra-libéral, et d'ailleurs ne voyant pas dans les incidents de l'histoire ce qui peint le cœur de l'homme; c'est là, au contraire, tout ce qui m'intéresse. »

1. Pierre Martino, *Stendhal*, 104.

2. Autant que j'ai pu en juger, toutes les références précises des *Promenades* sont empruntées par Stendhal à des ouvrages qu'il ne cite point. Seules les références sans précision, vagues souvenirs de lecture, semblent lui appartenir.

que lui fournissent au sujet des monuments Nibby, Lalande et leurs pareils, ou même, semble-t-il, de vagues souvenirs scolaires. Il commente ces données de loin en loin et bâtit, sans esprit de système, une théorie sceptique de l'histoire qu'il laisse au lecteur le soin de reconstituer¹.

A l'occasion, un texte judicieusement extrait de Misson ou de Fea donne à sa prose une allure sévère qu'une confiance *a priori* — légèrement ironique — à l'égard de l'érudition allemande renforce. Quelques réflexions à la Montesquieu sur la grandeur et la décadence de Rome créent furtivement une atmosphère philosophique dans le goût du temps, mais laissent le lecteur douter de l'émotion que Stendhal éprouve à fouler le pavé « sur lequel César et Brutus ont marché² ».

Dans l'ensemble, Stendhal se contente de ce qui est strictement indispensable à la compréhension des monuments et des sites; à peine quelques traits du caractère antique sont-ils mis en lumière : et si l'on a pu justement remarquer qu'il émane des *Promenades dans Rome* comme une « nostalgie du climat antique », il faut noter aussi que ce climat antique est bien indépendant de l'histoire de l'antiquité, et y voir surtout un désir d'évasion esthétique, sans rapport réel avec l'histoire³.

1. Voir notre étude sur *Stendhal théoricien de l'histoire* (*Annales de l'Université de Grenoble*, 1925).

2. *Promenades*, II, 11.

3. On pourrait à bon droit retenir ici la formule d'André Suarès qui, sans viser Stendhal, expliquerait assez son attitude à l'égard de l'antiquité : « Le grand avantage d'Athènes sur Paris pour la vie heureuse, c'est que je suis à Paris et qu'Athènes n'est plus. » (*Le portrait d'Ibsen*, *Cahiers de la quinzaine*, 5^e cahier, 10^e série, 84.)

*
* *

Stendhal réserve à certaines périodes du moyen âge, de la Renaissance et à l'époque contemporaine un intérêt autrement vif.

Les guides de Rome eux-mêmes lui fournissent par bribes une partie de sa documentation, et d'ailleurs, malgré les défaillances de sa mémoire, Stendhal n'était pas arrivé à quarante-six ans sans avoir une idée générale de l'histoire de l'Italie, et même une moisson de petits faits sensibles.

Toutefois, cette science, sans un modèle à suivre, n'était guère utilisable; ces guides ne traitaient que quelques points de détail. Stendhal était plus ambitieux; il voulait être systématique, et pour broser de grandes fresques il devait s'adresser de toute nécessité à des ouvrages d'ensemble qui fussent, pour l'histoire, l'équivalent de Lalande et Nibby pour l'archéologie. Stendhal s'est essentiellement arrêté à deux modèles. Sismondi, qu'il connaissait de longue date et qu'il avait pourtant « abandonné » en 1826, lui offrait les seize volumes in-8° de ses *Républiques italiennes du moyen âge*, et Potter les huit volumes in-8° de l'*Esprit de l'église ou considérations philosophiques et politiques sur l'histoire des conciles et des papes depuis les apôtres jusqu'à nos jours*¹.

Toute l'histoire de Rome de 891 à 1073 vient de Potter, sauf les réflexions générales de l'introduction, car Stendhal avait un talent particulier pour

1. Nous ne retiendrons point ici les emprunts très fragmentaires que Stendhal fait par exemple à Pignotti, à Robertson.

rédiger des considérations sur les recherches d'autrui. Il ne renvoie pas moins le lecteur pour cette période peu édifiante de l'histoire de l'Église à la biographie Michaud, mais c'est que la biographie Michaud ne lui a point servi. Il passe au contraire sous silence l'ouvrage de Potter parce qu'il lui a emprunté texte et références¹. Il ne garde pourtant que l'essentiel et il serait malaisé de surprendre chez lui une faute de goût, si grande est la sûreté avec laquelle il opère. Les chapitres qu'il a choisis sont d'ailleurs parmi les mieux venus de l'historien, mais Potter n'a qu'un rôle d'informateur : s'il se mêle d'interpréter les faits que, sans jamais le nommer, Stendhal lui emprunte, Stendhal ne le suit plus, les idées générales n'étant point dans son esprit le propre des érudits mais des écrivains qui les dévalisent, qui ont de l'imagination, peu de scrupules et le talent de tirer des conclusions à l'élaboration desquelles ils n'eurent aucune part.

L'histoire de la papauté pendant la Renaissance et après le Concile de Trente vient en droite ligne de Sismondi². Les procédés de démarquage res-

1. Dans le texte de Potter, Stendhal élague, mais avec discrétion : expressions, phrases, paragraphes presque textuels; ordre des idées identiques, malgré quelques coupures, modifications de style ou jugements personnels. Toutefois, Stendhal rompt la monotonie de l'historien : ça et là un mot mis en relief, une expression pittoresque, un détail caractéristique, une allusion satirique. Et surtout Stendhal a le talent de concentrer l'intérêt sur le personnage essentiel au lieu de le dispenser également aux protagonistes et aux comparses. Les transitions adroites des *Promenades* elles-mêmes sont ici très exactement suggérées par un contexte fastidieux qui provoque la réaction de Stendhal.

2. Pas plus que Potter, Sismondi n'est invoqué et Stendhal, reconnaissant, citera en 1831 dans une lettre à Mareste « les animaux tels que Sismondi, etc. ». — Cf. *Corr.*, III, 27.

tent identiques, mais l'historien suisse écrivant dans l'ensemble plus lourdement que l'historien belge, Stendhal prend avec sa prose de plus grandes libertés. Il n'hésite pas à sauter sans rien leur emprunter ou à résumer en quelques phrases plusieurs centaines de pages de Sismondi; mais c'est pour lui revenir ensuite avec la même constance. Seulement, en le suivant, il le récrit.

Nous avons toute la gamme du plagiat. L'auteur copie par exemple la première phrase d'un paragraphe, il en résume fidèlement la partie centrale en rectifiant le style; puis, un besoin de libération littéraire mûrissant en lui, dirait-on, au cours de cette besogne fastidieuse, la fin du paragraphe s'éloigne de plus en plus du modèle. Stendhal a voulu mettre quelque chose de lui dans sa rédaction, et une fois de plus nous voilà contraints d'étudier en Stendhal le puriste.

Il recherche avant tout la concision, la netteté, la vivacité, et sans vouloir exagérer les difficultés d'un tel remaniement, on ne saurait lui refuser une grande indépendance d'allure dans l'imitation. Il ne retient que le meilleur; il est d'ailleurs capable, sur une simple suggestion, de greffer un développement de son cru ou même d'inventer des arguments; mais son plus grand mérite consiste à comprimer de main de maître la prose incolore et la pesante documentation de Sismondi.

Ayant horreur de ce qui ralentit le récit, Stendhal renonce à cette forme narrative que Sismondi n'abandonne jamais. Par le choix du verbe le plus net, le plus direct, il substitue l'action elle-même au récit de l'action, dramatisant l'exposé, supprimant des adjectifs parasites, des verbes que la pré-

sence d'une préposition rend superflus. Le nerf de la phrase est mis à nu; c'est à une véritable dissection de style que Stendhal procède; il élimine de son modèle, avec une sûreté de chirurgien, tout ce qui est tissu adipeux. Le résidu n'est souvent formé que de mots effectivement employés par Sismondi, mais Stendhal leur a rendu la vie : les personnages racontés sont devenus des acteurs agissants dont la responsabilité se trouve mêlée aux événements. En simplifiant le style, en prenant parti dans le débat, Stendhal atteint à la vérité psychologique et trouve l'emploi de ces qualités dramatiques qu'il désespéra toute sa vie de transporter au théâtre.

Les références viennent, bien entendu, de Sismondi; et si l'auteur intercale çà et là un court paragraphe, on est sûr de n'y trouver aucune précision historique, mais bien un jugement psychologique ou une allusion qui n'est qu'une vague réminiscence : Stendhal a voulu marquer pour son lecteur la simultanéité des événements et en particulier faire coïncider une période artistique qu'il connaît mieux avec une période historique dont Sismondi lui fournit la trame. S'il doit choisir entre le pittoresque et l'intérêt psychologique, sans hésiter, c'est le pittoresque qu'il sacrifie ¹.

1. C'est ainsi que dans le récit de la mort de Jules II, Stendhal néglige les détails médicaux donnés complaisamment par Sismondi pour retenir seulement les traits de caractère du pape, l'indication de ses projets et de leur mobile secret. Notons en passant que les deux ou trois pages consacrées à Jules II dans les *Promenades* sont habilement extraites de Sismondi qui consacre au même sujet les pages 261-471 du tome XIII et les pages 1-288 du tome XIV. Stendhal avait l'art de compulser les tables des matières et de papillonner au-dessus d'un texte.

Une imitation aussi fidèle ne l'empêche point d'ailleurs d'avoir sur certains personnages des idées bien arrêtées et toute l'argumentation de Sismondi ne le convaincra pas. Ainsi il émousse la véhémence de l'accusation que l'historien porte sur les mœurs de Léon X, et s'en tire à bon compte avec une digression sur Luther et sur les convenances à travers les âges ; peu soucieux d'être impartial, il ne garde que ce qui peut créer une atmosphère favorable à un pape qu'il aime entre tous ¹.

Les longues recherches que Stendhal prétend vouloir éviter à son lecteur se réduisent donc, pour ces périodes, à la lecture attentive de Sismondi et de Potter. Ne connaissait-il donc aucune source originale ?

L'affirmer serait une erreur, bien que les apparences le condamnent. Ne fait-il pas allusion, sans les transcrire, à propos de la *Vie de Pompée Colonna*, à certains distiques latins dont Sismondi ne souffle mot ? On peut logiquement supposer que Stendhal avait lu Paul Jove, qui les cite. Mais l'étude des originaux, dont il proclame si souvent le mérite, eût exigé trop de temps ; seules des synthèses de seconde main étaient pratiquement utilisables pour la rédaction rapide des *Promenades* : elles supprimaient tout effort d'érudition et rendaient possible un effort artistique.

La seule innovation de Stendhal pour cette longue période de l'histoire de l'église est l'adjonction d'un sous-titre : *Des papes après le concile de*

1. Cf. *Corr.*, II, 306, à Romain Colomb, 26 octobre 1823.
« ...l'un des personnages historiques pour qui j'ai le plus d'inclination, c'est Léon X. »

Trente. Après quoi il continue à piller Sismondi tant que Sismondi lui fournit un aliment, c'est-à-dire jusqu'à Pie VI. La chronologie de Nibby lui permet d'ailleurs de combler quelques lacunes et une fois arrivé à la période contemporaine, Stendhal adopte un nouveau genre de documentation.

*
* *

En dehors des grands ensembles que l'on vient d'étudier, Stendhal a fait à ses modèles des emprunts de moindre envergure, usant toujours des mêmes procédés.

L'entrée de Charles VIII à Rome, où l'on pourrait voir une fidèle et habile traduction de Paul Jove, n'est qu'une copie de Sismondi qui avait déjà reproduit ce beau récit historique. Le tableau de la cour de Ferrare vient aussi de Sismondi qui fournit à Stendhal, avec l'ensemble du texte et des références, la citation de l'Arioste. Enfin, dans la description du sac de Rome en 1527 Stendhal utilise à la fois Sismondi et Potter; là encore le charme d'un beau texte d'histoire ne tente pas sa traduction; il préfère la besogne la plus facile : l'interprétation, d'ailleurs excellente, de Sismondi, lui suffit.

Mais qui songerait à reconnaître dans les *Promenades* à la typographie claire et aérée le texte rébarbatif, hérissé d'érudition, de l'historien ? Et cependant, c'est bien le même. Seule l'allusion à la vantardise de Benvenuto Cellini, qui prétend avoir tué le connétable de Bourbon, est une adjonction de Stendhal d'après la *Vita* de Cellini qu'il avait beaucoup pratiquée. Il faut encore relever

comme étant de lui, dans ce récit, tel jugement sur le rôle tactique des ponts du Tibre au cours du sac de Rome : on ne sert pas impunément Napoléon, fût-ce dans l'intendance ! Notons enfin, au milieu des textes les plus précis, la complaisance un peu sadique qui lui fait évoquer le traitement infligé aux religieuses par la soldatesque. Il n'en est pas question spécialement dans Sismondi; Paul Jove, que Stendhal avait dû lire, n'y fait qu'une brève allusion.

*
* *

5. — *Les conclaves.*

Les *Promenades* renferment mainte allusion à divers conclaves, mais le sujet méritait d'être traité dans son ensemble : Stendhal s'y est pris par deux fois et de deux façons bien différentes, couronnant par de l'histoire contemporaine toutes les pages qu'il consacre à l'histoire de l'Église.

Il se trouvait à Rome au lendemain du conclave de 1823¹, il était à Paris pendant le conclave de 1829. Ne nous étonnons point s'il raconte le premier en reproduisant un long article de la *Revue Britannique* et s'il décrit le second en qualité de témoin oculaire.

La présence dans les *Promenades* de ce récit du conclave de 1823 est peut-être, dans une certaine

1. Ce conclave dura du 3 au 26 septembre 1823. Stendhal se trouva à Rome en décembre. Léon XII avait été couronné le 5 octobre et devait prendre possession le 13 juin 1824. Stendhal a donc vu Rome à un moment propice pour recueillir bien des échos et faire encore bien des constatations.

mesure, le fruit du hasard. Stendhal, qui a beaucoup utilisé la presse contemporaine, n'a guère retenu que les articles curieux publiés au jour le jour pendant la rédaction de son itinéraire. Or l'article de la *Revue Britannique* paraît justement dans le premier numéro de 1829; Stendhal, qui d'ailleurs y reconnaît un de ses anciens articles du *London Magazine*, s'en empare¹.

L'auteur, s'il néglige toute référence précise, sans doute pour qu'on ne l'accuse pas de se répéter, ne laisse pas ignorer pour une fois que ce long texte est une citation. C'est même une citation légèrement infidèle. Le nom de Léon XII qui avait inspiré à Stendhal en 1823 le désir de revoir Rome² n'a point perdu de son pouvoir et cette étude, dont le côté anecdotique est infiniment curieux et attachant, met bien en lumière ce talent diplomatique de la curie romaine auquel Stendhal a toujours rendu hommage.

Il cite tout au long cet article, sans aucune coupure, en ayant soin seulement de multiplier les alinéas. Adjonctions et suppressions ne sont donc jamais d'envergure, mais elles dénotent un soin minutieux dans l'adaptation d'un texte auquel il veut ôter toute saveur de traduction.

1. La *Revue Britannique* l'avait traduit du *London Magazine* de juillet 1825. Il est daté de Rome, 3 mai 1825 et signé R. P. dans la revue anglaise. En fait, comme l'a établi M. Robert Vigneron (*Modern Philology*, XXX, août 1932, 84, Chicago University Press), Stendhal a repris ici un de ses propres articles : *History of the last conclave*, de la série *Letters from Rome* publiée en 1824-1825 dans le *New Monthly Magazine* et le *London Magazine*.

2. *Corr.*, II, 306, à Romain Colomb : « Au moment où je vis pour la première fois le nom de Léon XII dans le *Constitutionnel*, je me sentis le besoin d'aller à Rome... »

La lettre impersonnelle de la *Revue Britannique* est adressée dans les *Promenades* à un correspondant imaginaire et, dès l'abord, le ton est plus vif, plus enjoué, empreint d'une sympathique rondeur. Ce goût de l'individualisme s'accompagne d'un impérieux besoin de précision : bien des personnages désignés par de simples initiales dans la *Revue Britannique* sont cités par leur nom dans les *Promenades*, tant le sujet était familier à Stendhal. Quant aux procédés d'adaptation, ce sont les mêmes, sur une moindre échelle, que ceux qui ont été signalés précédemment.

*
* *

Ses impressions de 1824 ont bien pu se trouver transposées, il est vrai, à la date de 1829; l'écart n'est point si grand. Comme de Brosses, Stendhal veut quitter la Ville éternelle au son des cloches; l'évocation de la mort et de l'élection d'un pape était, pour les *Promenades*, la seule digne péroration; mais sa documentation est autrement complexe qu'on ne l'a jusqu'ici supposé.

La mort de Léon XII et l'élection de Pie VIII surviennent en février et mars 1829, pendant que Stendhal achève à Paris la rédaction des *Promenades*. Ses souvenirs de 1824 restaient sans doute vivaces, le récit animé de de Brosses était un modèle tout indiqué, Lalande lui-même offrait les renseignements généraux indispensables; l'imagination de Stendhal, mise en branle par le récent événement, et toujours curieuse de vérité psychologique, n'avait plus qu'à recueillir, au jour le jour, et à interpréter les données de la presse contemporaine

pour construire un drame saisissant, avec ses savantes alternatives de crainte et d'espoir, avec son accompagnement de pittoresque et de sensibilité, d'ironie et de tristesse.

Le récit de Stendhal est présenté comme le reflet de conversations mondaines imaginaires. Nous avons cru d'abord que Stendhal, émigrant du camp libéral chez les conservateurs et passant d'un journal à l'autre, avait emprunté au *Constitutionnel*, à la *Quotidienne*, au *Moniteur*, au *Journal des Débats*, à l'*Ami du roi et de la religion*, qui en relatent un assez grand nombre, tous les faits matériels concernant la mort de Léon XII. M. Robert Vigneron, qui a réussi à mettre la main sur le *Diario di Roma*, a établi de façon formelle que Stendhal, allant à la bonne source et remaniant la prose fort détaillée du journal de la papauté avec beaucoup de discernement, lui a pris tout le nécessaire ¹.

1. Robert Vigneron, *Stendhal au Conclave* (*Modern Philology*, XXVIII, May 1931, 435-466, Chicago University Press). Cette excellente étude, aussi précise que pénétrante met le point final à la question et mérite d'être lue *in extenso*. Retenons-en ici ce passage caractéristique (438) : « ... Certes, les journaux de Paris n'avaient point manqué de tenir leurs lecteurs au courant par de fréquents extraits du *Diario di Roma*. Mais Stendhal dédaigne ces traductions tronquées : c'est à l'original qu'il se reporte, à cette vénérable prose pleine d'onction et de réserve, toute gonflée d'*Eminentissimi*, de *Reverendissimi*, d'*Eccellentissimi*, toute bruisante d'un pieux murmure d'oraisons, toute embaumée d'un encens sacré, et comme pénétrée d'une odeur de sainteté. Il sait lire entre les lignes, et deviner ce qu'il se cache d'habileté sous ces édifiantes périodes. » Et encore (463) : « ... Encore ne suffisait-il pas de choisir, il fallait abrégé. Le *Diario* va toujours du même pas souverainement paisible et lent : il n'omet pas un geste, car il s'agit d'une matière sacrée; il n'oublie ni un *Eminentis-*

Quant à la description du conclave, proprement dit, c'est essentiellement à une longue lettre du diplomate Siméon, publiée par la *Revue de Paris*, que Stendhal va la demander. Il cite, d'ailleurs, en nommant l'auteur, une partie de cette lettre dans les *Promenades*. Mais quand la citation prend fin, l'imitation ne cesse pas; et rien ne nous en avertit.

Lalande tient à la disposition de Stendhal les formules rituelles annonçant au peuple l'élection

simo, ni un *Eccellentissimo*, ni un titre, ni une fonction, car il est soucieux de hiérarchie; et l'on se sent pénétré, à le lire, d'un invincible sentiment d'éternité. Mais Stendhal est pressé, il résume effrontément, et de cette prose dodue, il fait un écorché. Quant à l'article de Siméon, il offrait une matière moins indigeste : Stendhal y trouve des scènes pleines d'observations malicieuses, contées en un style alerte qui demande à peine quelques retouches, et il les fait passer presque mot à mot dans les *Promenades* lorsque le *Diario* lui fait défaut. Au besoin, il met à contribution les deux sources à la fois, empruntant à l'une le cérémonial, à l'autre le pittoresque. Enfin il sème le tout d'observations tirées sans doute de ses sources particulières ou de son expérience personnelle. » Encore que l'exactitude du récit du conclave, « plus critique que celui du *Diario*, plus ample et mieux documenté que celui de la *Revue de Paris* » paraisse « fort honorable » à Robert Vigneron, il en place ailleurs, fort judicieusement, le « vrai mérite ». Par la forme désinvolte du journal de voyage, Stendhal « rapporte tout à lui-même ». — (464) : « On est charmé, alors qu'on attendrait un historien de trouver un homme, et qui se révèle avec un naturel parfait et un égotisme ingénu. C'est une âme sensible... C'est un esprit impertinent... un idéologue curieux avant tout de pénétrer l'âme des acteurs du drame... Mais la ville l'intéresse plus encore que la Cour... Il n'est pas moins curieux des sentiments du peuple même. » — (466) : « ... C'est ainsi qu'à l'aide de quelques documents, de beaucoup d'expérience et d'un peu d'intuition, M. de Stendhal combine à l'exactitude matérielle la vraisemblance psychologique, et construit de toutes pièces ce curieux récit des *Promenades*, si désinvolte, mais si vivant, où les sentiments d'un peuple envers ses maîtres sont peints en touches si mordantes... »

d'un nouveau pontife, mais c'est encore au *Diario* qu'il l'emprunte et une lettre de de Brosses — d'ailleurs citée précédemment — suggère le détail du pape fardé sur son lit de mort. Mais Stendhal leur doit bien davantage. La physionomie morale de Rome pendant le conclave a été bien saisie par Lalande et surtout par de Brosses; ils ont noté l'agitation intéressée des Romains et toutes les intrigues qui se nouent autour du cadavre d'un pape. Lalande avant Stendhal s'est indigné; il ne partage pas la cruelle ironie de de Brosses ¹; Stendhal en prend le contre-pied et ne voit plus dans le pape moribond que « le pauvre vieillard seul sans famille... », « l'homme souffrant et abandonné ». Enfin, il sait jeter sur le peuple qui assiste aux cérémonies du conclave un regard moins avide de pittoresque que de traits psychologiques : mais c'est en imagination qu'il l'observe.

Stendhal a bien légitimement cette fois pris son bien où il le trouvait. Les faits qu'il emprunte, il les expose d'une façon toute à lui, « ce n'est plus thym ni marjolaine », et leur portée se précise dans les *Promenades* d'une façon originale. Les renseignements matériels étroitement mêlés aux commentaires psychologiques ou aux considérations morales sont encadrés dans les données générales de Lalande et de de Brosses, mais Stendhal atteint à plus de profondeur par un retour plein d'amertume au cœur humain ².

1. Cf. Lettre LXXIX, 100-101. « Pourquoi donc cette joie, cette folie, cette ivresse... Oui un pape est mort. »

2. Cf. *Promenades*, III, 239. « ...mais n'est-ce rien que de savoir l'accueil que recevra l'annonce de notre mort ? »

★
★ ★

6. — *L'anticléricalisme.*

En empruntant à Potter ses chapitres les plus curieux mais les moins édifiants sur l'histoire de l'Église, Stendhal s'était gardé de tout accent de polémique. Il avait fait, à sa manière, œuvre d'historien. Or à côté de la documentation historique proprement dite, Stendhal, libéral et libertin, malgré mainte protestation de déférence pour l'Église, a admis dans les *Promenades*, avec empressement, l'arsenal de citations, de références, de documents anticléricaux rassemblés par Misson au dix-septième siècle.

Misson était un protestant français qui voyageait en Italie au lendemain de la révocation de l'Édit de Nantes; on imagine aisément dans quel état d'esprit. Tout plein de récits goguenards, en particulier sur les miracles, il avait de quoi satisfaire le goût satirique de Stendhal qui ne met jamais en doute ses assertions. On retrouve dans les *Promenades* bien des détails, bien des paragraphes qui sont transcrits de Misson, et même quelques grands ensembles : simplement, la passion huguenote s'est transformée en ironie.

Les récits de miracles qui accompagnent la longue citation de saint Grégoire et la citation latine elle-même, avec sa traduction, proviennent de Misson. Stendhal modifie l'ordre de son modèle, il exprime moins son opinion qu'il ne la laisse deviner, mais les références, les citations sont très exactement transcrites. Seule la disposition typographique du

texte de saint Grégoire diffère dans les *Promenades* pour plus de clarté. Quant à la traduction, fidèle, mais lourde et maladroite dans Misson, Stendhal la remanie avec beaucoup d'adresse, car il ne pouvait songer à conserver des archaïsmes qui eussent été révélateurs ¹.

Les titres latins des tableaux qui célèbrent au Vatican divers épisodes de la Saint-Barthélemy sont indiqués par Misson et c'est là sans doute que Stendhal les a relevés, bien qu'ils soient aussi mentionnés dans les *Tablettes Romaines* de Santo Domingo que Stendhal, par ailleurs, mit à profit.

Enfin, la polémique de la papesse Jeanne, malgré la mise en scène instituée par Stendhal dans les *Promenades*, vient tout entière du *Voyage en Italie* de Misson. Lalande avait effleuré le sujet et rappelé que de Brosses, passant à Milan en 1739, avait eu communication des trois manuscrits d'Anastase qui sont à l'Ambrosienne. La lecture de de Brosses offrait à Stendhal, avec une critique de textes, l'opinion orthodoxe du président sur la « fabuleuse papesse Jeanne ». Stendhal au contraire, tout en prenant quelques précautions contre les dangers de la certitude historique, s'empresse de souscrire à l'avis de Misson pour qui l'existence de la papesse Jeanne ne fait aucun doute.

Il eût assurément moins insisté si Misson n'avait rassemblé sur la question un bagage impressionnant d'érudition et de bibliographie que les *Promenades dans Rome* retiennent à peu près intégralement. Seule une comparaison minutieuse des

1. Voir notre étude : *Une version latine de Stendhal... d'après Misson* (*Revue d'histoire littéraire*, avril-juin 1932, 242-246).

textes, étant donné la densité exceptionnelle des références, peut donner une idée du travail d'adaptation de Stendhal; l'analyse la plus minutieuse n'y suffirait pas. En le comprimant à l'extrême, Stendhal ne retient de Misson que l'érudition et l'esprit anticléric. Et il se garde [bien de le nommer au moment où il le met le plus à contribution.

*
* *

7. — *Les idées politiques et les considérations sur les mœurs.*

On est ici sur un terrain mouvant où il est périlleux de s'aventurer avec trop d'assurance. Les idées de Stendhal, en 1829, étaient depuis longtemps arrêtées, il avait des mœurs italiennes l'expérience la plus directe; dans les pages que les *Promenades dans Rome* leur consacrent, Stendhal ne doit-il rien qu'à lui-même? On voudrait le croire. Or certaines constatations sont au moins troublantes.

Le *Globe* du 18 décembre 1827 signale le *Voyage en Italie* d'un certain Simond, en donne un long extrait ¹ et plusieurs détails précis des *Promenades*

1. Cf. Pierre Martino, *Stendhal*, 339. — Je ne crois pas qu'on puisse attribuer à Stendhal cette courte notice où l'on retrouve telle formule caractéristique que le *Globe* du 16 septembre 1829 appliquera aux *Promenades* elles-mêmes : [« Un voyage ne s'analyse pas aisément; c'est par extraits seulement qu'on peut le faire bien connaître. » (*Globe* du 18 décembre 1827.) — Un ouvrage comme les *Promenades* « se juge mieux ainsi par extraits que par analyse »]. Les deux notices — les procédés d'exposition l'indiquent — sont visiblement du même auteur qui n'est ni

— y compris deux références probantes ¹ — n'ont pas d'autre origine que cet ouvrage.

Il est d'ailleurs question de ce Simond dans l'itinéraire de Stendhal, mais si Stendhal le nomme ², c'est pour s'en moquer car ce voyageur a eu le courage d'imprimer qu'il n'a vu dans le *Jugement dernier* de la Sixtine qu'un « pouding de ressuscités ³ ». Stendhal, en le félicitant ironiquement de tant de franchise, semble insinuer que tout le *Voyage en Italie* de Simond est de cette force et le lecteur attentif des *Promenades* ne sera jamais tenté de se reporter au livre incriminé. On voudrait

Stendhal, ni Duvergier de Hauranne, puisque ce dernier consacrera dans le *Globe*, ultérieurement, un long compte-rendu aux *Promenades*. — Mais il semble que le *Globe* ait eu l'intention de confier à un connaisseur le soin d'écrire un article sur le *Voyage en Italie* de Simond : «... Aussi laisserons-nous ce soin à l'un de nos amis dont nous avons donné quelques esquisses sur l'Italie (*), écrites en 1823 et 1824 et qui a suivi presque la même route que M. Simond, six ans après lui. » Et le *Globe* ajoute en note : (*) « C'est toujours avec une sorte de pudeur que nous rappelons les infamies de la censure. Ces fragments d'un voyage en Italie ont été, dès le début, si horriblement mutilés par elle que nous avons bientôt renoncé à les publier. » M. Martino suggère ici le nom de Stendhal. A moins que cette note fasse allusion à Duvergier de Hauranne qui partit précisément pour l'Italie, avec des lettres de recommandation de Stendhal, en 1823, et qui pouvait bien avoir rédigé quelques « esquisses sur l'Italie » ? Le *Globe*, sans le nommer, le présentera d'ailleurs comme un collaborateur du journal « qui a bien vu l'Italie ».

1. A. Ciccarelli et à Galluzzi.

2. Il le présente même comme étant genevois. Confusion qui provient d'une vague réminiscence de l'article du *Globe* : « ... M. Simond est Français, et sa manière, quoique tenant beaucoup de l'Anglais et des Genevois, conserve pourtant encore quelque chose de l'esprit national... »

3. Les *Promenades* ne vont pourtant pas jusqu'à citer l'expression.

pouvoir affirmer qu'il n'y a là, de la part de Stendhal, aucune ombre de calcul. Il faut bien reconnaître pourtant, si l'on compare les textes, qu'en dehors des beaux-arts Stendhal partage très exactement toutes les idées de Simond sur les mœurs et la politique.

Ne nous hâtons point de crier au plagiat ! Quand paraît l'ouvrage de Simond, dont le *Globe* fait remonter la rédaction à 1818, Stendhal a déjà consacré à l'Italie plus d'une page où les mêmes idées sont émises. N'oublions pas pourtant qu'il a lu de fort près Simond à la veille d'écrire les *Promenades dans Rome*. Consciemment ou inconsciemment, il s'en est servi, dirait-on, comme d'aide-mémoire. Jusque dans les questions où sa compétence paraît le moins contestable, il n'a pas dédaigné apparemment un ouvrage qui pouvait faciliter sa rédaction. Qu'on en juge.

Chez Stendhal, comme chez Simond, les mêmes remarques caractérisent l'influence napoléonienne en Italie : admiration du peuple pour le code civil appliqué par des juges intègres ; influence civilisatrice de la conscription qui, mal accueillie, n'en transforme pas moins le caractère de la jeune génération ; rôle éducateur des impôts qui créent peu à peu une conscience politique ; regrets qu'à la chute de Napoléon ce qui méritait d'être conservé de l'administration française, ne l'ait point été. Mêmes considérations, chez les deux écrivains, sur les mœurs des Romains de la basse classe, sur le grand nombre des meurtres qui établissent souvent la réputation du criminel, sur la pitié que le peuple de Rome réserve à l'assassin, non à l'assassiné ¹.

1. Ce détail avait déjà été signalé par Goethe.

Même rappel de la sévérité exemplaire des Français qui avaient pratiquement supprimé les crimes.

Simond, non moins que Stendhal, relève dans le caractère italien cette contradiction entre un puissant désir d'unité, d'homogénéité, et la persistance de rivalités intestines. Un despote éclairé, pour constituer la nation italienne, leur semble également nécessaire et ils assignent l'un et l'autre à la révolution d'Italie une date éloignée. Voilà certes un parallélisme trop constant pour être absolument fortuit : « ... Il faut qu'assimilés par le malheur ils apprennent à souffrir, à espérer, à se concerter ensemble, pendant la durée d'une ou deux générations, avant de pouvoir faire avec succès un effort général pour l'affranchissement commun. » Quoi de plus stendhalien que cette idée ? Or elle est tirée de la préface de Simond.

Il est bien d'autres points de contact entre les deux livres¹. Ne considérons pas absolument comme

1. Indiquons au passage, comme venant de Simond, les pots cassés du Mont Testaccio, le Sacro bambino d'Ara-Coeli, le fameux Barbone au château Saint-Ange, certaines remarques sur l'amour dans l'antiquité, sur les contrats de mariage en Italie, sur le caractère moderne allemand et ses ambitions littéraires, sur son aptitude à l'érudition, sur le brigandage en Italie, ses causes et les moyens de le réprimer, sur la terreur inspirée aux Italiens superstitieux par les orages, etc.

Enfin, pour tel cas particulier, Simond nous permet de saisir sur le vif le travail d'adaptation de Stendhal :

a) Lalande et Nibby lui fournissent l'essentiel de la description des cirques de Rome.

(Simond lui rappelle la citation d'Horace :

b) } *Metaque fervidis.*
 Evitata rotis.

(Une note lui suggère la couleur des habits des cochers antiques (sauf qu'il remplace le jaune par le blanc).

des emprunts ce qui n'est peut-être que réminiscence; retenons tout au plus cette expression d' « aide-mémoire » qui peut paraître justifiée. Quoi qu'il en soit, c'est le cas ou jamais de le supposer, un certain nombre d'idées « bien stendhaliennes » ne furent peut-être pas l'apanage exclusif de Stendhal; il dut les partager parfois avec plus d'un contemporain, et dans le cas particulier avec un écrivain obscur, qu'il a tourné en ridicule, mais qui ne méritait pas complètement son dédain intéressé.

*
* *

8. — *Les beaux-arts.*

S'il est un point où les *Promenades dans Rome* méritent le titre de livre de vulgarisation que Stendhal, dans son esprit, leur destinait, c'est bien dans les pages consacrées aux beaux-arts. Sans doute, et c'est en général par courtes allusions, accordent-elles à la musique plus de place que *Rome, Naples et Florence*; mais dans l'ensemble, elles ne font que reprendre les idées courantes de l'auteur en matière artistique, et à cet égard l'ouvrage est bien une synthèse où se retrouve tout l'essentiel de l'esthétique de Stendhal et de sa

c) Stendhal évoque, aussitôt après, le ballet de Viganò, la *Vestale*, applaudi à Milan en 1818, ballet qui représentait une course de chars.

On peut supposer que les cochers, dans le ballet de Viganò, portaient les couleurs indiquées dans les *Promenades*, et c'est vraisemblablement sur la foi d'un souvenir de théâtre, resté vivant, que l'auteur modifie une donnée archéologique.

méthode d'initiation artistique, sur laquelle il insiste plus particulièrement.

Le nombre des textes de Stendhal que l'on pourrait rapprocher de la critique d'art des *Promenades* est infini, et je ne me flatte pas de les avoir tous retenus. Il est d'ailleurs impossible dans certains cas, spécialement au sujet de Raphaël, de déterminer avec précision les sources d'une documentation que l'on sait fort complexe, encore que les *Promenades* ne fassent qu'effleurer la question.

Plus d'une fois aussi, on reconnaît au passage les idées de Reynolds. Mais ce serait une grave erreur de supposer que Stendhal a rassemblé de la même façon la matière artistique des *Promenades* et celle de l'*Histoire de la Peinture*. Bien loin d'entreprendre une documentation nouvelle, il a mis à profit celle qu'il possédait, et il n'a pas hésité à traiter son *Histoire de la Peinture* elle-même comme les *Républiques italiennes* de Sismondi et l'*Esprit de l'Église*, de Potter. Stendhal plagiant Stendhal, voilà qui est piquant ¹ !

On ne saurait en effet considérer comme un appoint sérieux et prêtant vraiment à conséquence l'emploi systématique des nomenclatures de Nibby, Lalande ou de leurs pareils chez qui Stendhal découvre la liste complète des œuvres d'art et, bien souvent, un commentaire ou un jugement artis-

1. Stendhal s'est souvenu çà et là de ses articles sur le *Salon de Paris*, publiés dans le *Journal de Paris* du 29 août au 24 décembre 1824 et surtout de celui qu'il consacra au *Salon de 1827* dans la *Revue Trimestrielle* de juillet-octobre 1828, en particulier pour ce qui touche le bas-relief de M^{lle} de Fauveau : *Christine et Monaldeschi*, Canova, David, les Carrache et certaines idées générales comme le nu en sculpture, les conditions sociales de l'art, etc.

tique dont il s'empresse de prendre le contre-pied. C'était là, si l'on admet le procédé, une utilisation rationnelle, et l'on peut tout au plus reprocher aux *Promenades dans Rome* de commenter parfois, d'après ces modèles, des œuvres d'art dont l'auteur ne gardait visiblement aucun souvenir : le nombre de rectifications que Stendhal inscrira ultérieurement sur ses exemplaires annotés permet de le supposer.

M. Paul Arbelet a eu l'occasion de signaler plusieurs paragraphes de l'*Histoire de la Peinture* reproduits textuellement dans les *Promenades* ; j'en ai découvert d'autres ; peut-être en reste-t-il encore.

Mais la constatation la plus édifiante concerne le chapitre sur la vie et les œuvres de Michel-Ange que donne l'édition Delaunay et que l'édition Lévy fait disparaître, comme par enchantement. Romain Colomb savait comment Stendhal avait écrit ces pages ; quand il prépara l'édition des œuvres complètes, il craignit sans doute que ce développement ne fût double emploi avec l'*Histoire de la Peinture*.

En effet, le chapitre sur Michel-Ange vient en droite ligne de cet ouvrage, mais les procédés d'emprunt valent qu'on s'y arrête.

Alors qu'en 1817 Stendhal avait consacré à la question cinquante chapitres, les *Promenades* se contentent d'une quinzaine de pages. Mais n'allons pas supposer que l'écrivain, riche de sa documentation antérieure, en ait fait, de mémoire, une synthèse. L'*Histoire de la peinture* est ouverte devant lui pendant cette nouvelle rédaction. En comprimant une matière trop abondante, il a grand

soin que les proportions restent les mêmes. C'est toujours le procédé des coups de ciseaux : une phrase détachée par ci, un petit paragraphe par là, sans jamais perdre de vue l'ensemble; en fin de compte, Stendhal obtient par élimination un véritable modèle du genre résumé, tant il y a de choix dans la documentation et d'art dans les rapports.

Stendhal a combiné deux méthodes. Il reprend dans ses lignes essentielles et dans les propres termes de l'*Histoire de la Peinture*, la grande étude de 1817, mais en supprimant maint détail et mainte considération historique. Dans la description du *Jugement dernier*, Stendhal, s'appliquant à lui-même le procédé qu'il emploie avec Lalande ou Nibby, renverse très exactement les termes de sa première description. Pourtant, bien que ces pages aient été glanées brin à brin dans l'*Histoire de la Peinture*, l'impression d'ensemble se trouve profondément modifiée. C'est qu'une méthode spirituelle différente est intervenue.

Les proportions sont réduites, l'équilibre conservé, la matière identique, mais la vision est nouvelle. Les années ont passé. Stendhal considère l'œuvre de Michel-Ange d'un œil plus exercé et surtout d'une âme plus profonde. Michel-Ange n'est plus seulement le grand artiste de la Renaissance dont il décrivait, de confiance, le *Jugement dernier* avant même d'avoir vu la Sixtine. L'artiste devient un type supérieur d'humanité dépouillé de tout l'accessoire dont son époque, tout en l'expliquant, l'entourait. Devant Michel-Ange, Stendhal, historien, critique d'art dans l'*Histoire de la Peinture*, se montre avant tout, dans les *Promenades*, amateur passionné de grandes âmes.

Ce don de voir et de sentir plus précis, plus dépouillé, plus serré, plus passionné est l'acquisition de son âge mûr. Mais qu'en se relisant, en se copiant, Stendhal se souviennne de l'émotion primitive et toutes les sensations de la jeunesse semblent renaître.

Cet art de simplifier est, dans toute la force du terme, une nouvelle création. Et qu'on n'aille pas prétendre qu'ici la tâche était plus facile : elle l'était davantage avec Sismondi et Potter. Outre la difficulté qu'on éprouve toujours à exposer de deux façons différentes les mêmes idées, il faut être vraiment en profondeur pour aller ainsi sans cesse au cœur de soi et se répéter sans devenir banal. Cette méthode de recueillement et de repliement appliquée à l'étude de Michel-Ange nous donne de l'artiste et de l'homme, en quelques pages, une vision à la fois plus synthétique et plus ample.

*
* *

9. — *Les citations, les anecdotes.*

Stendhal en composant les *Promenades* se sentait également capable de « forcer en anecdotes » ou de « forcer dans le genre instructif ». Il a tenu parole. Si les principaux thèmes qu'il développe sur Rome ont déjà de solides racines dans ses ouvrages antérieurs — on vient de le constater pour l'*Histoire de la Peinture* — et dans sa *Correspondance*, en particulier dans les lettres à Romain Colomb dont certaines ne sont manifestement que des fragments de voyage, il ne dédaigne pas de reprendre dans ce nouveau livre des anecdotes racontées ailleurs.

Est-ce l'insuccès de l'*Amour* qui, en dehors d'une allusion à la « cristallisation », l'incite à reproduire dans les *Promenades* l'histoire de Pia Tolomei avec la citation de Dante et trois pages du contexte¹ ? Stendhal s'est permis tout au plus de modifier une indication géographique dans un texte d'ailleurs traduit et adapté de l'*Edinburgh Review* (LVIII, février 1818, 459-460), où Foscolo avait précisément donné sa grande étude sur Dante que la *Revue Britannique*, en juillet 1829, devait reprendre assez librement².

D'autre part, les citations abondent; elles sont même plus nombreuses que l'auteur ne le laisse supposer. Si Stendhal ne mentionne point au sujet de l'affaire Laffargue le *Courrier des Tribunaux* et la *Gazette des Tribunaux*, on sait pourtant que cette relation n'est qu'une « correspondance particulière ». Avec quelques suppressions, Stendhal y apporte du reste de petites retouches. Il a eu l'honnêteté de ne point s'approprier purement et simplement une lettre pittoresque de de Brosses qui n'eût pas manqué d'être immédiatement re-

1. Signalé par M. Pierre Martino, *Stendhal*, 359.

2. Voir à ce sujet l'excellente étude de M. Robert Vigneron : *Stendhal, Foscolo et l'Edinburgh Review* (*Revue de littérature comparée*, octobre-décembre 1930, 760-764). Stendhal savait fort bien quel était l'auteur de l'article (Cf. *Corr.*, III, 112). Il se souciait fort peu des protestations véhémentes de l'*Edinburgh Review* qui, après avoir loué Stendhal (LVII, novembre 1817) à propos de *Rome, Naples et Florence*, découvrit ses larcins dans la docte revue et les dénonça (LXIV, octobre 1819). Au reste, ce n'est point là le seul emprunt que Stendhal fit à Foscolo. D'autres passages concernant *Pie VI*, les *femmes italiennes*, les *couvents de Toscane*, semblent bien dénoter la connaissance de certains articles de Foscolo parus dans le *Monthly Magazine*.

connue; il la cite entre guillemets et en nomme l'auteur. Quant à la lettre attribuée à Napoléon, il n'est pas impossible que Stendhal ait pris copie d'un texte qui dut, parmi bien d'autres, circuler sous le manteau. Les quelques pages de Casanova introduites par Romain Colomb dans l'édition Lévy, le seront d'après une note marginale de Stendhal, et l'auteur, sinon la référence, sera indiqué.

En dehors de ces textes et des quelques vers de Byron ou des sonnets italiens, si bien choisis, auxquels Stendhal est allé demander soit l'expression poétique de sentiments qu'il se sentait incapable de traduire lui-même (Pétrarque, Foscolo), soit l'expression de sentiments exaltés caractéristiques de l'âme italienne (Alfieri), soit même des traits de mœurs particuliers à la péninsule (Monti), ou telle idée philosophique dont il pouvait, tout le premier, faire son profit (*La Gloire*, de Bussi), Stendhal a incorporé aux *Promenades dans Rome* plus d'un texte littéral sans en indiquer la provenance avec exactitude.

M. Daniel Muller a signalé le premier que la lettre sur les Trois-Grâces attribuée par Stendhal à une belle Milanaise — en qui il faut reconnaître sans doute M^{me} Lampugnani — était un remaniement de Guinan-Laourens. Le travail d'adaptation de Stendhal est d'ailleurs très significatif.

A l'occasion du cardinal Aquaviva et de la fusillade de la place d'Espagne, Stendhal cite bien Duclos, mais comme il ne met point entre guillemets le texte reproduit, il garde tout le mérite de la rédaction.

La réponse du cardinal Castiglioni à Chateaubriand, mentionnée partiellement dès le tome I, bien avant que le conclave de 1829 soit relaté, est tirée de la traduction que le *Journal des Débats* ou le *Moniteur* donnèrent du *Diario di Roma* le 30 et le 31 mars 1829.

La loi du duc de Modène, que Stendhal reproduit avec un plaisir satirique évident, est extraite du *Globe* du 15 avril 1829.

Au reste, les *Promenades dans Rome* font à la presse bien d'autres emprunts. Sans rappeler quel parti Stendhal tira du *Diario di Roma* et de la *Revue de Paris* pour son récit final du conclave — utilisation systématique, — le hasard de ses lectures lui fit arrêter au passage bien d'autres anecdotes.

L'évocation du martyr de sainte Perpétue ne provient nullement de la traduction de Tertullien par de Lamothe, comme les références des *Promenades* le laisseraient supposer, mais bien du *Globe* du 23 mai 1829. Le journal avait consacré précédemment deux articles à l'insensibilité dans l'extase, à l'occasion d'un cancer extirpé par le docteur Cloquet à une malade qui semblait n'avoir ressenti aucune douleur. Dans un troisième article, le *Globe* élargissait singulièrement la question et racontait, références à l'appui — celles-là même que nous lisons dans les *Promenades* — le martyr de sainte Perpétue. C'est donc dans un article de chirurgie, contemporain des *Promenades dans Rome*, que Stendhal est allé bizarrement recueillir cette anecdote antique qui fait si bien illusion, et s'il mentionne plus loin le « Récit de M. Cloquet, en avril 1829 », c'est un rappel de la « séance de la section

de chirurgie » où le cas ¹ avait été discuté, nullement un rappel de l'article du *Globe*.

Stendhal n'était point à Rome quand un incendie détruisit, dans la nuit du 15 au 16 juillet 1823, la basilique de Saint-Paul. Cet incendie, il ne le décrit pas moins en qualité de témoin oculaire; mais de même que Nibby lui a fourni tous les éléments de la description de Saint-Paul-hors-les-murs avant la catastrophe, de même c'est la presse du temps qui le ravitaille en impressions pittoresques. Il s'est souvenu cette fois, par exception, de deux anciens numéros du *Journal des Débats*, exactement les numéros du 31 juillet et du 10 août 1823, où cet événement « funeste à l'Église et aux arts » est relaté. Ce n'est point Stendhal qui a vu flamber « la magnifique charpente en bois de cèdres du Liban, que quinze siècles avaient respectée »; ce n'est point Stendhal qui a vu éclater dans l'incendie les colonnes de la basilique : c'est le correspondant du *Journal des Débats*, qui d'ailleurs n'est autre que Delécluze; et ce récit dont Arthur Chuquet avait déjà, sans en dévoiler la source, signalé la fausseté chronologique, n'est qu'une supercherie de plus à inscrire au compte de Stendhal. Il y a pourtant dans la description des *Promenades* plus de mouvement dramatique, mais l'émotion est entièrement simulée.

La *Revue Britannique*, déjà mise à contribution comme on a vu, a encore procuré à Stendhal l'anecdote de l'Anglais au Colysée et de l'armurier de la place d'Espagne. Mais ici Stendhal ne faisait que reprendre son bien ².

1. Les *Promenades* se gardent bien d'ailleurs d'expliquer l'allusion.

2. M. Robert Vigneron en apporte la preuve (Cf. *Mo-*

Les détails sur l'« *acqua tofana* », y compris l'expression, sont visiblement inspirés par Gorani, et le personnage de Maria Grazzi, femme de brigand, se trouve déjà dans les *Tablettes Romaines* de Santo Domingo. Ces *Tablettes Romaines* offraient d'ailleurs à Stendhal un intéressant chapitre sur le brigandage, qui complète heureusement les données de Sismondi, de Marie Graham et de Simond. Stendhal en tira parti très amplement, sinon dans les *Promenades dans Rome*, du moins dans le long développement sur les brigands qu'il abandonne à Romain Colomb, en 1833, pour son *Journal d'un voyage en Italie et en Suisse*¹.

On aurait pu croire que le récit de l'évasion de Ranuce Farnèse du château Saint-Ange — anecdote qui contribuera vraisemblablement à inspirer à l'auteur, dix ans plus tard, un des chapitres les plus dramatiques de la *Chartreuse de Parme* — provenait pour une fois de l'original : la *Vita di Sisto Quinto*, en trois volumes, de Gregorio Leti. La traduction des *Promenades* paraissait de tous points concordante. Une raison pourtant conseillait la défiance : le manque de référence précise. En effet, Stendhal, si grand seigneur quand il dédaigne — ou prétend dédaigner — les notes érudites, se garde bien d'omettre, quand ses modèles les lui signalent,

dern Philology, XXX, août 1932, Chicago University Press, 83). Stendhal — peut-être à travers la *Revue Britannique* — se souvenait d'anciens articles : il avait raconté ces anecdotes sur la stupidité et la brutalité des voyageurs anglais dans sa troisième *Letter from Rome* (*New Monthly Magazine*, XIV, July 1^{er}, 1825, 33-39).

1. Romain Colomb, d'autre part, cède à Stendhal pour les *Promenades* une histoire de voyageurs arrêtés par des brigands qu'on retrouvera en 1833 dans son propre ouvrage.

la pagination et le tome de textes qu'il connaît de troisième main. Comment n'eût-il pas indiqué la référence d'un texte emprunté à l'original ? La raison est bien simple : Misson avait déjà traduit le passage et il n'a donné qu'une référence sans précision. C'est exactement ce que nous trouvons dans les *Promenades*.

On aurait d'ailleurs tort de conclure que Stendhal n'avait jamais lu Gregorio Leti.

*
* *

10. — *Les « chroniques ».*

Plus d'un récit des *Promenades dans Rome* ne dépasserait pas les *Chroniques Italiennes*, l'histoire de Francesca Polo et de Fabio Cercara par exemple ¹ et surtout celle de Lucrèce Frangimani dans un prétendu couvent de Catanzara ².

Malheureusement, sauf pour les aventures de Lucrèce Frangimani qui proviennent d'une publication tout juste antérieure aux *Promenades*, *Le Couvent de Baiano* — larcin qui n'avait d'ailleurs pas échappé, dès 1829, à la perspicacité de l'*Universel* — mes recherches ont été vaines.

Ce ne sont point les *Novellieri* italiens, semble-t-il, qui ont documenté Stendhal; du moins le dépouil-

1. On pourrait y ajouter, à la rigueur, l'anecdote de Berinetti et de Clarice Porzia.

2. Nom géographique imaginaire. M. Ramiro Ortiz (*La Cultura*, 15 avril 1923, *Dal Manzoni allo Stendhal*) suggère que Stendhal a transporté en le déformant de la Calabre dans les Marches, le nom de Catanzaro, et que le nom Frangimani est une déformation de Frangipani.

lement que nous en avons fait ne nous a-t-il rien révélé; d'autre part il ne connaît qu'en 1834 les manuscrits, aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale, d'où il a extrait les *Chroniques Italiennes*¹. S'il eut un moment l'intention d'utiliser quelques-unes de ces anecdotes dans une seconde édition des *Promenades* pour augmenter la « kouleur locale », il ne mit jamais son projet à exécution.

Ces récits de 1829 auraient-ils une origine orale ? Stendhal les tiendrait-il de quelque Italien fréquentant chez la Pasta ? Le mot « tale », qu'il emploie dans ses notes manuscrites pour les récits des *Promenades* alors qu'il désigne par « napolitan anecdotes » et « volumes pleins de faits romains » les manuscrits de 1834, le laisseraient supposer si ces textes étaient moins longs et moins circonstanciés.

Quelle est, d'autre part, la source de *Vanina Vanini* qu'il publie en décembre 1829 dans la *Revue de Paris* ? Le carbonarisme ne serait-il encore dans cette nouvelle qu'un moyen de rajeunir un vieux thème ? Stendhal eut certainement entre les mains, à cette époque, des documents qui nous sont inconnus et qu'un hasard heureux nous dévoilera peut-être quelque jour².

1. Cf. *Exemplaire Serge André* des *Promenades*, II, folio 9 verso (début du tome) : « I have two volumes of napolitan anecdotes, une ou deux traduites sans aucune prétention et insérées ici augmenteraient la kouleur locale, 34. » — Cf. *ibid.*, folio 2, recto (fin du tome) : « I have seven volumes pleins de faits romains dont le récit donné par traduction sans nul ornement serait bien autrement probant et caractéristique mais probablement moins amusant than the actual tales, 1834. »

2. M. Pierre Martino suggère que les allusions de Stendhal aux luttes des carbonari contre les despotes doivent sans doute beaucoup aux conversations d'un proscrit italien,

Avec le *Couvent de Baiano*, les procédés d'adaptation sont ceux que l'on connaît, mais la matière étant plus romanesque que proprement historique, Stendhal n'hésite pas à transporter du seizième siècle au dix-neuvième et de Naples dans un prétendu Catanzara, une anecdote dont il néglige un très grand nombre d'éléments. D'autre part, après avoir modifié les noms propres et les noms géographiques, il appelle bizarrement à la rescousse le carbonarisme qui n'avait que faire dans une chronique du seizième siècle. Dans la partie qu'il utilise, les suppressions sont d'ailleurs nombreuses et Stendhal reviendra ultérieurement à un sujet dont il a négligé la partie la plus dramatique¹.

Dans les *Promenades* il conserve les scènes les plus touchantes et les analyses psychologiques l'ont plus particulièrement arrêté; mais soucieux de mieux ménager les transitions, il y apporte un art plus consommé et accumule, pour la vraisemblance, les détails concrets.

Rien ne ressemble plus à la méthode de composition des *Chroniques Italiennes* que les procédés de Stendhal à l'égard du *Couvent de Baiano*². Il semble même que l'auteur de la *Chartreuse de Parme*, quand il raconte les amours de Fabrice et

M. de Micciché (Cf. *Éditions du Stendhal-Club*, n° 27, M. de Micciché).

1. Dans une nouvelle inachevée, *Trop de faveur nuit*, publiée par M. von Oppeln Bronikowski dans la *Revue de Paris* du 15 décembre 1912.

2. Avec cette différence qu'ici Stendhal n'a pas utilisé la chronique italienne, mais la traduction française. L'*Universel* du 14 octobre 1829 suppose même que Stendhal a eu communication de ce récit avant publication. Il ne parut, en effet, qu'une quinzaine de jours avant les *Promenades*.

de Clélia, se souvienne des circonstances où, dans la chronique napolitaine, la passion de Clara et de Rodéric prend naissance et se satisfait.

*
* *

11. — *La vie mondaine.*

Stendhal eut-il le temps matériel, au cours des rapides séjours qu'il fit à Rome avant 1829, de connaître les milieux aristocratiques d'une façon aussi approfondie que les *Promenades* le prétendent ? Ou bien, jusque dans ce domaine où il se meut avec tant d'aisance et un plaisir si peu dissimulé, n'eut-il pas recours, au moins en partie, à une documentation indirecte ?

La vie mondaine à Rome, telle que les *Promenades* la dépeignent, ressemble fort, en effet, à l'image qu'en offrent certains articles de la *Revue Britannique* traduits du *London Magazine* ou du *New Monthly Magazine*. On voit immédiatement surgir le problème : Stendhal n'a-t-il fait que reprendre son bien ou a-t-il emprunté le bien d'autrui ?

Si l'on en croit l'opinion d'Alfred de Reumont qui connut de fort près, à Rome, le consul de Civita-Vecchia, il semblerait que la documentation de Stendhal sur la société romaine datât d'avant les *Promenades* : « ... Il connaissait à fond la société italienne pour l'avoir étudiée précédemment car il s'y mêlait assez peu les dix dernières années de sa vie ¹ ».

1. Cf. *Römische Briefe von einem Florentiner*, III, 440 seq.

Certes il fut aisé à Stendhal, au cours de ses voyages à Rome, de mener une vie mondaine. Qu'il ait utilisé dans des revues anglaises ses connaissances en la matière, rien de plus vraisemblable¹. M. Daniel Muller, à propos des *Marionnettes de Rome, Naples et Florence* lui attribue la paternité d'un article sur les théâtres de Rome, inséré en 1827 dans le *New Monthly Magazine* et traduit par la *Revue Britannique* ; M. Pierre Martino lui attribue l'article que le *Globe*, en janvier 1828, traduit du *New Monthly Magazine* : *Italie, mœurs romaines : les ambassadeurs*. Il n'y a là, sans doute, rien d'impossible. Stendhal se souvient effectivement de ces articles et même de plusieurs autres ; on ne peut donc les considérer isolément et tout d'abord une constatation s'impose : ils appartiennent tous à une même série du *New Monthly Magazine* intitulée *Walks in Rome and its environs*.

Si les deux articles cités sont de Stendhal, comment ne pas lui attribuer toute la série ? Dans ce cas il n'aurait fait, dans les *Promenades*, que reprendre son bien : toute la documentation sur la vie mondaine serait originale.

Mais cette série, fort longue, qui va de mai 1826 à décembre 1829, ne comprend pas moins d'une vingtaine d'articles non signés. Peut-on, sans dé-

Texte cité par M. von Oppeln Bronikowski (*Introduction aux Wanderungen in Rom*, XXII-XXV). On voit, d'autre part, l'*Universel* mettre en doute cette connaissance.

1. M. Robert Vigneron (*Modern Philology*, XXX, août 1932, Chicago University Press), *Du Stendhal retrouvé*, 81-91, attribue à Stendhal une série de sept *Letters from Rome* parues en 1824-1825, dans le *New Monthly Magazine* et le *London Magazine*.

monstration rigoureuse, affirmer que Stendhal en est l'auteur et courir le risque de lui faire endosser une traduction de la *Revue Britannique* ? Faut-il établir un lien quelconque entre le titre général de ces articles : *Walks in Rome*, et le titre des *Promenades* ? Le fait que les titres anglais sont parfois suivis du signe « etc. » permet-il d'affirmer avec certitude que le *New Monthly Magazine* publie une traduction du français ? Stendhal était-il capable de collaborer aux revues anglaises avec une telle régularité à l'heure où il écrivait *Armance*, les *Promenades* et abordait le *Rouge et le Noir*, tout en s'offrant le grand voyage en Italie de 1827¹ ?

Sans doute relève-t-on dans ces articles de la *Revue Britannique* des traits qui pourraient appartenir à Stendhal, ce qui n'est pas une preuve formelle de paternité. Le style n'a d'ailleurs rien de stendhalien ; il est plus coulant, les phrases plus abondantes, le choc des idées moins vif.

Objectera-t-on que le *New Monthly Magazine* ayant traduit le manuscrit de Stendhal en anglais et la *Revue Britannique* ayant publié la traduction d'une traduction, ce double passage d'une langue à l'autre explique un tel changement d'allure dans la phrase ?

Sout. Mais il faudrait alors expliquer pourquoi les deux articles suivants qui sont de Stendhal et que la *Revue Britannique* a extraits du *London*

1. Relevons encore, dans la *Notice biographique* par Romain Colomb, p. 86, cette affirmation qui semble corroborer notre hypothèse : « ...pendant les années 1827-1828-1829, il donna un assez grand nombre d'articles au *New Monthly Magazine*... ; c'étaient des appréciations littéraires des nouveautés françaises. »

Magazine — nous voulons parler de la *Première lettre sur l'état actuel de la littérature italienne* (*Revue Britannique*, 1826, t. IV) et de la *Deuxième lettre sur la littérature italienne* (*Revue Britannique*, 1826, t. IV)¹ — offrent entre le français et l'anglais des différences beaucoup moins importantes et qu'en dépit d'une double traduction Stendhal s'y laisse deviner ? Cette différence qualitative plaiderait plutôt contre l'attribution à Stendhal des *Souvenirs d'Italie* traduits des *Walks in Rome*.

Nous arrêterons-nous à l'idée que cette série d'articles n'a jamais été attribuée à un auteur anglais ? Mais connaissons-nous tous les collaborateurs anonymes des revues et des journaux français de l'époque ? Certes, l'auteur de ces études ne ménage guère les Britanniques, ce qui était souvent le cas de Stendhal. Est-ce une raison suffisante pour croire qu'il les a écrites ?

On serait donc tenté de répondre par la négative si l'article sur les *Marionnettes*, paru en 1827 dans le *New Monthly Magazine* et traduit en décembre de la même année par la *Revue Britannique*, ne posait un troublant problème. En effet, le sujet était plus que familier à Stendhal ; il l'avait traité plusieurs fois ; les brèves allusions de *Rome*, *Naples* et *Florence* (1817) devenaient en août 1824 de véritables fragments rédigés qui font actuellement partie de la collection Champion, fragments qui paraissaient dans le *Globe* du 2 et 8 octobre 1824, sans signature, mais sans qu'il puisse y avoir doute

1. Ces deux articles de Stendhal font partie de la série des sept *Letters from Rome* signalées ci-dessus et identifiées par M. Robert Vigneron.

sur l'auteur, si grandes sont les ressemblances de ces articles avec les manuscrits autographes¹. Le sujet devait être encore repris avec quelques modifications dans l'édition de 1826 de *Rome, Naples et Florence*. Les *Promenades* elles-mêmes y feront quelques allusions. Est-ce Stendhal qui en 1827 reprend la question dans une revue anglaise ?

Répondre par l'affirmative, c'est mettre au compte de Stendhal toute la série des *Walks in Rome*, ne l'oublions pas. Mais ne pourrait-on supposer — une fois n'est pas coutume — que par un renversement de mousson tout littéraire c'est le *New Monthly Magazine* qui met ici Stendhal à contribution ? Comment admettre, si Stendhal est réellement l'auteur de ces articles, qu'il ne les ait pas utilisés davantage dans les *Promenades* ? Comment admettre surtout, qu'à dix ans de distance, et dans un pays où il se flattait d'être mieux apprécié qu'en France, il ait pris l'initiative de rappeler l'affaire Carpani qui lui avait causé suffisamment d'ennuis ?

On peut lire en effet, dans le *New Monthly Magazine* de mai 1826, cet extrait de la série des *Walks in Rome* qui apporte un argument péremptoire contre l'attribution à Stendhal de ces articles :

« ... Its press, known over all Italy, has lately added to its distinction, by the discovery and publication of the Armenian Eusebius, which has supplied so large a portion of the « Canon ». The

1. M. Robert Vigneron a établi que cette publication du *Globe*, « *Les Fantoccini à Rome* », était la traduction presque intégrale d'un article de Stendhal — la première des *Letters from Rome* — publiée en septembre 1824, par le *New Monthly Magazine* (269-276), sous le titre de *Roman Puppet-shows*.

French Orientalists attempted indeed to divide this glories, or to anticipate the award of posterity, but the effort was not more succesful than the claim of their musical «literateurs» to the «*Lettere haydine*» which have been since restored to their right owners. La restitution des *Lettere Haydine* à leur véritable propriétaire !

On pourrait donc conclure avec quelque vraisemblance que la série des *Walks in Rome* a été écrite par un Anglais, que cet Anglais inconnu a emprunté à Stendhal ce qui touche aux *Marionnettes*, Stendhal utilisant d'ailleurs la traduction de la *Revue Britannique* pour la rédaction des *Promenades dans Rome*, ou plus vraisemblablement, l'original français de sa première *Letter from Rome* ?

Il faut choisir entre cette hypothèse et un doute systématique¹. La matière de ces articles pouvait bien être familière à Stendhal, même s'il ne les a pas rédigés, ce que nous croirions volontiers. Mais il se peut aussi, qu'à son habitude, il les ait compulsés pour faciliter sa tâche. En dehors des textes historiques et des anecdotes signalés plus haut, la

1. Miss Doris Gunnell, à qui j'ai soumis mon dossier, et que je remercie, rendue prudente dans ces recherches de paternité littéraire, répond négativement à la question : « ...dans l'absence de preuves, je ne crois pas qu'on puisse attribuer à Stendhal cette série dans le ton de laquelle je ne vois rien qui soit caractéristique de Stendhal. » Et elle ajoute sagement : « ...quelle confusion si l'on relevait tous les articles dont il n'est pas prouvé qu'ils ne sont pas de Stendhal ! »

Je sais gré, d'autre part, à M. Henri Martineau de toutes les suggestions et de toutes les objections qu'il a bien voulu m'apporter dans la discussion de ce problème que M. Robert Vigneron, dans ses identifications d'articles, résoudra également par la négative.

Revue Britannique, dans le compte-rendu d'événements mondains, rassemblait une intéressante documentation que Stendhal mit à profit; et, sans gravité aucune, les *Promenades* accueillent le plus naturellement du monde la fraîcheur d'impressions, l'accent de sincérité que donne la vision directe des choses, et jusqu'à ces mouvements spontanés de sympathie et d'antipathie qu'éveille le commerce de l'étranger.

Ne diminuons pas la part du souvenir, mais n'écartons pas de propos délibéré la possibilité d'une inspiration livresque.

*
* *

12. — *Stendhal et le paysage romain.*

Cette Ville Éternelle, si consciencieusement décrite, Stendhal ne dédaigne pas de l'évoquer au sein du paysage qui l'entoure. Quelle trace les *Promenades* vont-elles garder de ce tête-à-tête avec une nature amie et confidente ?

En réaction contre son temps, et en particulier contre « le fatras hypocrite » de Chateaubriand, le Français qui a le mieux connu l'Italie est celui qui a le moins dépeint la nature italienne; c'est une admiration singulière que la sienne : nous la devinons dans l'homme au lieu de la découvrir dans l'écrivain.

Par la portière de la diligence ou de la calèche, certains aspects furtifs du paysage italien apparaissent pourtant, mais la diversité de l'itinéraire ne renouvelle guère l'admiration du conteur. Le

vocabulaire est pauvre et froid. D'une façon générale, l'Italie est suffisamment décrite par ces mots : « La belle Italie ¹ ». Et s'il arrive que Stendhal, sentant la banalité des termes, se donne la peine de les commenter brièvement ², il ne vise jamais à l'effet. Toutefois, il est moins avare de détails en présence du paysage romain proprement dit.

Comment Stendhal a-t-il vu la campagne de Rome ? Il reprochait à Chateaubriand de l'avoir décrite d'après la campagne de Babylone; il s'était contenté de noter dans *Rome, Naples et Florence* : « La campagne de Rome, traversée par ces longs fragments d'aqueducs est pour moi la plus sublime des tragédies. C'est une plaine magnifique sans aucune culture ³ ». Dans les *Promenades dans Rome*, il amplifie le thème avec une discrétion relative, mais il abandonne bientôt cette noble sobriété, incapable de ravir les lecteurs de 1830, et leur fait la politesse — peut-être ironique — d'entonner le cantique rituel : *Salve magna parens rerum* ⁴..., d'évoquer le tragique de l'histoire

1. Relevons au passage quelques formules et quelques expressions : « On trouve en côtoyant la plus jolie mer du monde des aspects délicieux. » — « Rien de plus pittoresque que les aspects de la vallée d'Izèle. » L'Isola Bella « est un des plus beaux lieux du monde » et l'on contemple près d'Arcna « les rives délicieuses d'un des plus beaux lacs de l'univers. » De Varese au lac de Côme, on suit « des collines délicieuses, au delà desquelles à gauche on voit les neiges éternelles ». Stendhal évoque « la superbe route d'Ancône et de Lorette ». Le trajet de Naples à Pompeï est ce qu'il connaît « de plus sublime au monde » et les abords du lac de Trasimène sont eux aussi « de la première beauté ».

2. La situation de Naples « délicieuse et sublime » est la « seule chose au monde qui comporte ces deux épithètes ».

3. *Rome, Naples et Florence*, I, 369, éd. Champion.

4. Cf. *Promenades*, I, 15. Citation d'ailleurs inexacte.

romaine et de rêver durant un quart de lieue. Ce lyrisme ne manque pas d'ancêtres, mais Stendhal tire par comparaison de cette effusion un peu vague une idée précise sur les beautés de l'art qui « redoublent l'effet des beautés de la nature et préviennent la satiété...¹ », ce qui donne furtivement à la peinture banale qu'il trace de la campagne de Rome un ton un peu personnel.

D'ailleurs c'est dans ce que Stendhal dit par la suite qu'il faut chercher son véritable sentiment. Les souvenirs pompeux sont oubliés : « La campagne de Rome est jaune, la verdure a tout à fait disparu. Il n'y a de vert que les pins et les chênes verts. Ces arbres sont bien sérieux; nos yeux regrettent le souvenir de Richmond et de Hagley Park² ». Et la joie est absente; mais à défaut d'émotion naissent des idées. Stendhal s'interroge, il veut connaître « l'origine de cette solitude des environs de Rome qui contribue tant à sa beauté et fait l'étonnement des voyageurs³ ». Il la découvre progressivement et la résume dans cette formule : « La dépopulation de la campagne de Rome fut commencée par les pillages des barbares, elle fut continuée par les guerres civiles des Colonna et des Orsini sous Alexandre VI et enfin achevée par le règne des brigands de 1550 à 1826⁴. » Au moins cela nous apprend-il quelque chose. Mais quand Stendhal, non content de faire du paysage comparé, « se réfugie dans l'histoire », c'est qu'il est médiocrement ému.

1. Cf. *Promenades*, I, 15.

2. Cf. *Ibid.*, I, 51.

3. Cf. *Ibid.*, III, 56.

4. Cf. *Ibid.*, III, 86.

Il se montre plus sensible à la beauté moins sévère des montagnes d'Albano qui s'élèvent « comme une île volcanique vers l'extrémité méridionale de la campagne de Rome ¹ ». Il ne les décrit pas dans un style rare ou nombreux; lorsqu'il les aperçoit du portique qui donne sur la cour de Saint-Damaze au Vatican il ne trouve que ces mots : « Cette vue est délicieuse, et, ce me semble unique au monde ². » Et s'il discerne que les grands rochers nus de la forêt de la Riccia — qui est naturellement « la plus belle du monde » — sont couleur de bistre, il juge simplement que la verdure est « belle » et les « accidents de feuillage » « pittoresques ³ ». Sa curiosité intellectuelle, piquée par une nature aussi luxuriante, exige une explication scientifique : « On voit bien à l'étonnante vigueur de la végétation que la montagne d'Albano est un ancien volcan ⁴. » Le lac de Castel-Gandolfo lui semble comparable aux rives du lac de Côme, mais d'un genre de beauté « sombre et majestueux ⁵ ». Rien sur les eaux du cratère qui répètent le ciel et le cirque des arbres, rien sur les transparences ridées et capricieuses de ce lac de légende. Et pourtant Stendhal goûte profondément ce paysage; son silence n'est pas de la froideur : les *Castelli Romani* ne seront-ils pas bientôt le refuge de prédilection du consul de *Civita-Vecchia* ? Il apprécie déjà le « *venticello* » qui souffle de la mer et les voiles blanches qui passent, et aussi « ce divin mélange de volupté et

1. Cf. *Promenades*, I, 48.

2. Cf. *Ibid.*, II, 43.

3. Cf. *Ibid.*, I, 59.

4. Cf. *Ibid.*, I, 59.

5. Cf. *Ibid.*, I, 49.

d'ivresse morale » que les nuits romaines peuvent inspirer aux âmes restées tendres et même aux âmes révoltées, et que les habitants de l'île de France ne sauraient comprendre. « Le climat est ici le plus grand des artistes ¹ », assure-t-il, et parfois pour se sentir comblé, pour oublier sa misanthropie, il lui suffit de jouir d'un climat qui pousse à une flânerie tendre et voluptueuse, ouvrant l'âme à la bonté et aux arts : « On ne croit plus aux méchants, on adore le *Corrège* ². »

Non moins que la campagne romaine proprement dite, les *Castelli Romani* font sentir à Stendhal qu'un lien unit les arts et la nature dans une seule beauté³. Et telle vue de la campagne romaine lui rappelle « un paysage du Poussin ⁴ ». Car si la nature prédispose aux beaux-arts, il est vrai aussi que les arts, par leur parti-pris même, aident à sentir la nature; et peut-être Stendhal devait-il au Poussin de mieux apprécier ce que la lumière de Rome a d'unique. La ligne, l'expression, chères à sa jeunesse, ne lui suffisent plus désormais; la lumière est devenue pour lui un ravissement ⁵, mais son enthousiasme aime les précisions et tout visiteur du Pincio sera frappé de cette description

1. Cf. *Promenades*, I, 72.

2. Cf. *Ibid.*, II, 103.

3. Cf. *Ibid.*, I, 51. Devant la villa Aldobrandini, il remarque : « Les grands seigneurs qui firent construire ces belles maisons et ces jardins ont obtenu la plus belle union de la beauté de l'architecture et de celle des arbres. »

4. Cf. *Ibid.*, II, 317.

5. Cf. *Ibid.*, III, 278 : « La lumière qui éclaire les monuments de Rome est différente de celle que nous avons à Paris. De là une foule d'effets et une physionomie générale qu'il est impossible de rendre avec des paroles. » Notons ce nouvel aveu d'impuissance verbale.

qui prélude à une page de *Salammbô* : « Le soir, lorsque le soleil se couche, je l'aperçois à travers les fenêtres de Saint-Pierre et, une demi-heure après ce dôme admirable se dessine sur cette teinte si pure d'un crépuscule orangé surmonté au haut du ciel de quelque étoile qui commence à paraître¹. » La vue que l'on a du couvent de Saint-Onuphre l'incite même aux idées philosophiques².

Enfin on ne saurait reprocher à Stendhal d'avoir rédigé à Paris les *Promenades dans Rome*, puisqu'il s'est souvenu de tel aspect particulièrement frappant de la ville vue de *San Pietro in Montorio* : « Il faut choisir un jour de soleil à nuages chassés par le vent; alors tous les dômes de Rome sont tour à tour dans l'ombre et dans le clair³. » C'est une évocation, saisie sur le vif, des coupoles gris-bleu tour à tour brillantes et ternes et comme gonflées de chaleur méridionale.

Ainsi à part quelques rares passages trop brefs, nous ne relevons dans les *Promenades* aucun réel talent de descriptif; Stendhal suggère plutôt qu'il ne peint et semble exiger du lecteur la connaissance directe des lieux dont il parle. D'ordinaire il éprouve une pudeur à confier ses impressions. Parfois une certaine déclamation, vite réprimée, quand il met l'histoire dans un paysage. D'autres fois un souci tout intellectuel de précision se révèle : Stendhal veut comprendre. Mais surtout il veut

1. Cf. *Promenades*, I, 16.

2. Cf. *Ibid.*, II, 354. « ... c'est sans doute un des plus beaux lieux du monde pour mourir. La vue si étendue et si belle que l'on y a de Rome, cette ville des tombeaux et des souvenirs, doit rendre moins pénible ce dernier pas pour se détacher des choses de la terre si tant est qu'il soit pénible. »

3. Cf. *Ibid.*, III, 18,

sentir : les beaux paysages lui élèvent l'âme et le consolent; il les admire en artiste, mais s'il a la patience de décrire juste quelquefois, il n'a pas celle de décrire longtemps; les mots ne traduisent pas la sensation magique. Les paysages sont « comme un archet qui jouerait sur son âme »; ils caressent son imagination sensuelle et il se trouve précisément dans les conditions requises pour sentir intensément¹; et pour prendre goût à la campagne « il faut y porter des passions ou la lassitude des passions² ». L'esprit ne doit pas être seul pour admirer; il faut que le cœur jouisse ou souffre — et se taise.

Ces paysages esquissés avec discrétion et auxquels Stendhal fit, sans le dire, ses confidences, comme à ses vrais amis, révèlent quelle âme fine et douloureuse était la sienne³. Au fond, il aimait toujours la nature comme au temps où il lisait les *Rêveries d'un promeneur solitaire*; mais ses longs séjours en Italie enrichissent singulièrement son goût. S'il ne parvient pas à traduire en termes artistiques cet enrichissement secret, c'est que le paysage reste pour lui un paysage intérieur. A l'inverse de Chateaubriand qui célèbre des contrées qu'il n'a jamais vues, Stendhal emporte avec lui — et c'est encore une façon de nier l'« Enchanteur » — les visions qui défilèrent dans « la lanterne magique ».

1. Cf. *Promenades*, I, 16. « ... pour être à la hauteur de ces sensations il faut aimer et connaître Rome depuis longtemps. Un jeune homme qui n'a jamais rencontré le malheur ne les comprendrait pas, »

2. Cf. *ibid.*, I, 96.

3. Cf. *Vie de Henri Brulard*, I, 156 (éd. Champion). « Je vois que la rêverie a été ce que j'ai préféré à tout, même à passer pour homme d'esprit. »

Dans la « chasse au bonheur », les paysages furent pour lui la seule proie toujours saisissable et il s'abandonne tout entier à la vision immédiate. S'il veut évoquer des souvenirs, il s'aperçoit qu'ils ont « perdu le style à attendre »; sa prose alerte dédaigne le style fastueux et périodique; mais son émotion, exprimée en quelques mots — et c'est là le miracle — incite le lecteur à poursuivre le travail d'artiste que par pudeur, timidité, critique de soi, dédain d'autrui, dilettantisme égoïste, égotisme, Stendhal a négligé. Et peut-être, fatigués de style noble, lui sommes-nous reconnaissants d'avoir inventé une façon presque réticente de s'exprimer¹.

Cette constante retenue n'est pas le moindre charme des *Promenades dans Rome*, qui lui doivent de n'avoir pas vieilli. Stendhal prévoyait sans doute qu'il suffirait au public de 1935 d'une épreuve négative pour juger de la photographie et de la valeur de l'objectif; et que, plus exigeant, le lecteur à venir préférerait l'active reconstitution psychologique qui suppose de sa part une richesse intellectuelle, un effort de pénétration, une collaboration véritable avec l'écrivain, à l'admiration passive, reflet d'un reflet, ombre d'une ombre.

1. Rien n'illustre mieux notre pensée que cette affirmation que Stendhal inscrira bientôt dans la *Vie de Henri Brulard*, I, 156, au souvenir de son voyage aux Échelles : « Ici déjà les phrases me manquent... où trouver des mots pour peindre le bonheur parfait goûté avec délices et sans satiété par une âme sensible jusqu'à l'anéantissement et à la folie ? Je ne sais si je ne renoncerai pas à ce travail. Je ne pourrais, ce me semble, peindre ce bonheur ravissant, pur, frais, divin, que par l'énumération des maux et de l'ennui dont il était l'absence complète. Or, ce doit être une triste façon de peindre le bonheur. »

*
* *

13. — *De Brosse*s, *M^{me} de Staël*.

La façon dont Stendhal a mis en œuvre les sources matérielles que l'on vient d'étudier donne aux *Promenades dans Rome* une physionomie originale. Mais l'examen de ses procédés d'adaptation dénote lui-même une double influence spirituelle, une prédilection accusée et une aversion tenace : entre ces deux pôles, positif et négatif, l'étincelle des *Promenades*, dirait-on, a jailli.

En effet, aux yeux de Stendhal, les *Lettres* de de Brosse représentaient un certain idéal du genre, *Corinne* en représentait la caricature. Il s'est visiblement efforcé de rivaliser avec le Président, et par crainte d'avoir quoi que ce soit de commun avec M^{me} de Staël, il en a pris très exactement le contre-pied.

Stendhal est déférent avec de Brosse ; il ne l'a point traité comme Lalande ou Nibby, comme Sismondi ou Potter. Les deux écrivains se ressemblent surtout par certains goûts et certaines impressions identiques. En dehors d'une citation directe et si l'on excepte les passages où la sensibilité la plus profonde de Stendhal s'exprime, avec ce qu'elle avait de sentimental et de contenu, ce qui est frappant c'est l'analogie de ton, de méthode et d'allure ; ajoutons-y cette idée, commune à l'un et à l'autre, qu'il existe à Rome, en dehors des monuments et des beaux-arts, une société digne d'être observée. Devant cet artiste des lettres, et qui l'avait devancé sans qu'il s'en doutât dans la

mystification, un désir d'émulation remplaça la manie du plagiat.

Avec M^{me} de Staël l'attitude de Stendhal est nettement critique. Avant de se rendre en Italie en 1811 il avait lu, annoté *Corinne*, subissant toute la puissance de suggestion de ce livre, qui reste un grand livre ¹. Mais Stendhal, formé par le dix-huitième siècle, entraîné depuis l'adolescence à l'analyse la plus savante, partisan du style le plus dépouillé, plus soucieux d'écrire en français qu'en « littérature française », n'entendait pas être romantique de la même façon. Par nature et aussi par système, affirmant la valeur de l'art de de Brosses, il a nié la vérité de l'art de M^{me} de Staël, et son originalité renouvelle un genre littéraire.

Cette aversion, qui parfois conditionne ses idées comme la haine de l'*Encyclopédie* conditionne parfois les idées de Chateaubriand, ne l'empêche pas d'emprunter dans *Corinne* ² — qui sans doute en est redevable à Monti — quelques-uns de ces vers italiens qui feront la joie de Sainte-Beuve, mais qui, bien loin de provenir des originaux, sont plus vraisemblablement de quatrième main.

*
* *

14. — Conclusion.

Il est à peine besoin, au terme de cette étude, de rassembler des conclusions que l'analyse des pro-

1. Cf. *Revue bleue*, 30 décembre 1911, Paul Arbelet, *En lisant Corinne. Notes de lecture de Stendhal* (1811).

2. Les *Promenades* renferment d'ailleurs quelques allusions satiriques au roman de M^{me} de Staël.

cédés de Stendhal a progressivement mises en lumière, corroborant ce que l'on savait déjà de l'esprit et de la méthode de l'écrivain.

Une fois de plus, Stendhal s'est joué de son public; sa science n'est qu'une science frelatée; la façon dont il l'utilise, souvent légitime, manque plus souvent encore de scrupule. Il savait assurément beaucoup de choses sur Rome et sur l'Italie, en 1829, avec plus ou moins de précision et les *Promenades dans Rome*, contrairement à l'*Histoire de la peinture*, sont un livre sans prétention; mais, pour rédiger son itinéraire, il a eu recours aux procédés les plus simples, les plus rapides, n'utilisant point les originaux — si l'on excepte le *Diario di Roma* — mais de solides synthèses dont il a gardé la matière, conservant les références qui pouvaient laisser croire à une documentation sérieuse dont il ne s'est jamais soucié, passant généreusement sous silence des auteurs qu'il méprise effrontément au moment même où il les pille et qui avaient souvent un autre tort en 1829 — le tort d'être bien vivants ¹.

De là cette méthode systématique de démarquage, destinée à masquer les vols les plus conscients. Les *Promenades* offrent l'aspect d'une mosaïque dont Stendhal a choisi avec goût les éléments, mais le soin qu'il apporte à nous dérouter démontre une fois de plus tout ce qu'il entraînait de duplicité dans sa manière ².

1. Potter ne meurt qu'en 1859, Sismondi en 1842, Nibby en 1839, Fea en 1834, Petit-Radel en 1836, Creuzé de Lesser en 1839. Stendhal avait oublié apparemment l'affaire Bombet-Carpani.

2. Cf. *Corr.*, II, 186, 19 avril 1820 (à Mareste) : « ... Je prends mon bien où je le trouve... »

Ne voyons-nous pas un critique entraîné à la recherche comme Arthur Chuquet, admettre de bonne foi que Stendhal raconte l'entrée de Charles VIII à Rome d'après Paul Jove et La Trémouille, le sac de Rome d'après Paul Jove, Jacques Bonaparte et Sandoval ? N'affirme-t-il pas que l'esquisse de l'histoire de l'Église, de Léon X à Léon XII, « remarquable par sa brièveté substantielle » est « un des meilleurs endroits des *Promenades* », comme si le plus clair du mérite ne revenait pas à Sismondi¹ ?

*
* *

Toutefois, si la science n'est pas de Stendhal, et si la confusion des genres fait courir aux lecteurs les plus avertis quelques risques, la mise en œuvre d'une si vaste matière est bien de lui.

Mais peut-être la « mise en œuvre » n'est-elle pas le tout de l'art ?

L'excitation à écrire ne vient-elle pas à Stendhal, trop souvent, des ouvrages qu'il a rassemblés sur sa table ? S'il modifie en artiste le style de ses modèles, n'obéit-il pas à l'impérieuse nécessité de défigurer les textes qui sont à la base de son

1. On voit que de pareilles affirmations, rendues possibles par la désinvolture de Stendhal, conduisent à des conclusions diamétralement opposées à la vérité, tant en ce qui concerne le livre et la méthode de travail que la psychologie de l'écrivain. M. von Oppeln Bronikowski a partagé ici les convictions d'Arthur Chuquet. Les termes du problème que pose tout plagiat littéraire ont d'ailleurs été précisés avec force par M. Paul Hazard (Cf. *Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1931, *Les plagiats de Stendhal*).

inspiration ? Autant les améliorer, puisqu'il faut les remettre sur le métier !

Coups de ciseaux, digressions occasionnelles, remplissage d'idées générales, renversement des facteurs d'une documentation, dissections de style, vols de citations et de références, autant de procédés qui dénotent une psychologie déterminée et qui répondaient, il faut bien le croire, à la nature intime de l'écrivain, mais que les circonstances, par surcroît, lui imposaient du dehors avec une rigueur presque mathématique.

Aussi l'originalité de Stendhal, que l'on ne met point en doute, provient-elle assez souvent, dans les *Promenades*, de l'obligation où il s'est trouvé pour cacher ses larcins, de contredire catégoriquement ses sources ou de les bouleverser dans le détail. Ses contemporains ont d'ailleurs souvent relevé chez lui, sans en saisir avec précision le secret mobile, cette manie de la contradiction qui est, dans une assez large mesure, un procédé commode pour « faire différent ».

Et ce qui est vrai du style ne l'est pas moins de la composition. Le décousu des *Promenades dans Rome*, qui n'ont que les apparences d'un journal, est bien dans la manière de l'écrivain ; mais sachons voir que le plan de Stendhal est aussi la négation — habile — du plan de ses devanciers. L'illusion, d'ailleurs, est parfaite sur le lecteur non prévenu.

*
* * *

Et pourtant, les *Promenades dans Rome* ne sont pas seulement une réaction, une négation.

Pour avoir fixé les conditions de cet art et en avoir

suggéré les limites, en avons-nous détruit le charme ou méconnu la pénétration ? C'eût été dommage, car aucun livre sur Rome n'a encore fait oublier celui-ci.

Ciseleur du style et des idées d'autrui, de quel cœur Stendhal entraîne ses emprunts dans l'élan de ses boutades, l'imprévu de son esprit, la vivacité de sa phrase ! Que cette savante combinaison littéraire et érudite acquiert donc de saveur ! Quel tour de main ! Il coupe, rogne, intercale, renverse, supprime, commente, approuve, contredit, entre-en scène, disparaît, revient : c'est le mouvement perpétuel ; c'est Figaro et toute son irrévérence. Une rapide succession d'idées, de sentiments, de rancœurs, de sympathies, de prédilections, d'aversions même, dessinent par touches légères ou par pointes acérées une frise animée où il faut bien reconnaître, en fin de compte, sans souci des larcins et des ressemblances, l'Italie beyliste la plus orthodoxe.

Qu'importe si l'antithèse systématique sert ici de levier au pouvoir créateur ? La « paresse assimilatrice » de Stendhal suppose, dans ce livre, un considérable effort d'adaptation ; tout à son sujet, l'auteur le domine et s'y abandonne ; d'une matière laborieusement façonnée naissent les plus délicates trouvailles.

Il est, certes, dans l'œuvre de Stendhal, des livres plus marquants ; il n'en est pas de plus éclectique ¹.

1. Les *Promenades dans Rome* sont bien, dans l'esprit de Stendhal, une avance polie et légèrement dédaigneuse à un public encore un peu rétif. Dans une note significative du 1^{er} mars 1829 (*Exemplaire Serge André des Promenades*, I, gardes, folio 1, recto) Stendhal nous avertit :

« Le public n'ayant pas pu comprendre certaines expli-

Les *Promenades* dépassent le cadre de la Ville Éternelle. La Rome d'il y a un siècle, si attachante, a pour fond de toile cette Italie que « le coup de canon du pont de Lodi » avait réveillée. L'Europe même que Stendhal connaît, et jusqu'à l'Amérique et à la Turquie que son imagination pressent, servent de points de comparaison à un itinéraire où toute l'expérience humaine de l'auteur, curieux de psychologie comparée, se condense. Et si les *Promenades dans Rome* sont bien un guide méthodique, elles sont davantage encore un bréviaire du beylisme, l'une des expressions les plus complètes, sinon les plus nouvelles, de l'égotisme stendhalien. Le cœur de Stendhal, autant que son esprit, s'y révèle : on sait qu'ils ont leurs déficiences et leur indicible attrait.

Encore que la poésie de la mort du Tasse le touche, Stendhal n'avait point la gravité nécessaire pour creuser les problèmes spirituels que la Ville Éternelle impose à la méditation ¹. Mais s'il n'a pas

cations ou théories fines données dans l'*Histoire de la peinture* ou l'*Amour*, je les répète ici : Les *Promenades*, livre frivole ne fatiguant pas l'esprit du dit public un peu grossier, il risque de comprendre ici ce qui l'a effarouché ailleurs. »

On sait que le livre ne paraît qu'en septembre 1829, mais il n'est pas rare de trouver dans les annotations de Stendhal des dates rétrospectives.

1. Retenons ici ce qu'en dit judicieusement M. Pietro Paolo Trompeo (*Nell' Italia romantica sulle orme di Stendhal*, Roma, Casa editrice Leonardo da Vinci, 1924, xv) : « Sans doute les *Promenades dans Rome* ne sont-elles pas un guide pour le pèlerin catholique à Rome, et l'on conçoit qu'au catholique très zélé qui écrivit *Le Parfum de Rome* — véritable pèlerin, celui-là — ce livre ait paru impie et blasphématoire. Mais ce sont là des paroles en vérité trop graves pour le cas de Stendhal, dont l'impiété a un je ne sais quoi d'ingénu et presque d'enfantin. Il lui manque

vu avec une égale profondeur tous les aspects de Rome, païenne et chrétienne, bien qu'il en ressuscite avec talent l'atmosphère, du moins, au miroir de Rome, et pour notre régal, a-t-il bien su se regarder.

La Rome qu'il a consciencieusement décrite ne lui est-elle pas un prétexte constant d'évasion ? Comme au temps de sa jeunesse, l'Italie — surtout s'il est en France et dans la gêne — ne restait-elle pas la Terre Promise de la chasse au bonheur, la patrie morale d'un épicurisme d'imagination, le climat idéal d'un immoralisme rétrospectif, à la Benvenuto Cellini ? Parfois même, par delà l'Italie de la Renaissance et du Moyen Age, la vision simplifiée d'un paganisme voluptueux et sans complications psychologiques s'offre à lui comme l'image regrettable et reposante de quelque Paradis Perdu. Avec l'amertume et la douceur des souvenirs, il déverse dans ce livre, en de menues phrases discrètes, le grand désir inassouvi des « vastes portiques » et d'une vie sans entraves ¹.

ce qui caractérise vraiment l'impiété : c'est-à-dire la haine qui a son expression et son symbole dans le proverbial *rictus* de Voltaire. »

C'est l'action politique de la papauté qui surtout l'intéresse et l'influence que la papauté exerça sur les beaux arts et la civilisation. Aussi, sans vouloir renchérir sur l'opinion d'André Suarès (Cf. *Voyage du Condottière*, 159) est-il légitime de retenir ici sa définition : « ...mieux que personne, Stendhal admire dans l'Église de Rome un empire, une politique et une suite incomparables. Les papes, pour lui, sont des princes pleins de force et de talent. Il est donc romain, au sens le plus catholique. »

1. Ainsi que le dit en termes très heureux Benedetto Croce (Cf. *Poesia e non poesia*, Bari, Laterza, 1923, 92) : « ...l'Italie que Stendhal décrit comme romancier et comme historien est toujours l'Italie de son rêve, ou plutôt c'est son rêve en costume d'Italie. »

Et le plus surprenant de cet itinéraire — qui reste tout de même un itinéraire où Stendhal renouvelle, en se jouant, les thèmes traditionnels — c'est que la mystification documentaire la moins contestable atteigne avec aisance non seulement une sincérité artistique infiniment attrayante, mais plus profondément encore, par brèves et hermétiques allusions, une sincérité humaine d'une lyrique plénitude.

Ce sont touches légères, qui ouvrent dans un texte ondoyant et divers de merveilleuses trouées de silence. Soudain, du fond de ce silence qui se creuse, une onde sonore monte, d'une pureté de diapason, et touche en nous une corde secrète : l'amour, la beauté, la musique, la passion, la mort — tous les rêves et toutes les désespérances...

Mais le caprice de Stendhal déjà nous entraîne. Il se reprend, il s'est repris. Il n'est point poète et ne veut point l'être; il retourne à ses historiens, à ses archéologues — au plus « glacial » de tous, à Lalande.

Il a pourtant rejoint, un court instant, et avec une maîtrise de soi singulière, l'accent et l'émotion des *Reisebilder*.

Vu le 7 avril 1930.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY.

INDEX DES NOMS ⁽¹⁾

A

ALEXANDRE VI. 148.
 ALFIERI. 133.
 AMPÈRE. 35, 49, 50.
 ANASTASE. 122.
 ANCELOT (Mme). 77.
 ANDRÉ (Serge). 5, 10, 12,
 18, 41, 42, 43, 47, 62, 63,
 64, 65, 66, 67, 71, 72-
 74, 138, 159.
 APPONY (Comte d'). 41.
 AQUAVIVA (Cardinal). 133.
 ARBELET (Paul). VIII, 15,
 19, 28, 29, 30, 52, 90, 95,
 96, 98, 129, 155.
 ARÉTIN (l'). 60, 61.
 ARIOSTE (l'). 114.
 AZUR (Mme). 20, 23. [Cf.
 Rubempré (Alberte de)].

B

BALZAC. 78.
 BANDELLO. 66.
 BARBARA. 14. (Servante de
 Stendhal en 1841 au
 n° 48 de la rue Condotti,
 à Rome).

BARBONE. 126.
 BARCLAY. 65.
 BAUME PLUVINEL (Com-
 tesse de la). 70.
 BAUME (Marquis de la). 12,
 60, 61, 63, 67, 68, 70.
 71, 73.
 BAYLE. 64.
 BEAUMONT (Mme de). 46.
 BENCI. 52.
 BENEDETTO (Ugo Foscolo).
 29.
 BERLINGHIERI (Daniele).
 23.
 BEYLE (Pauline). 16. [Cf.
 Pauline; — Perrier-La-
 grange (Pauline)].
 BÉZARD (Yvonne). 15.
 BLACAS (duc de). 41, 43.
 BOCCACE. 66.
 BOMBET. 56, 156. (Pseu-
 donyme d'Henri Beyle.)
 BONAPARTE (Jacques). 157.
 BORDEAUX (duc de). 47.
 BOULENGER (Jacques). 2,
 12, 35, 39, 48, 58, 72.
 BOURBON (Connétable de).
 114.
 BOURGET (Paul). 79.

(1) Pour faciliter la consultation, j'ai accueilli dans cet *Index*, à côté des noms historiques, tels prénoms et pseudonymes pour la plupart familiers aux stendhaliens, sans omettre les noms des libraires, des collectionneurs, qui présentaient ici un intérêt bibliographique direct.

BOUTELAUD. 49.
BOYER (Ferdinand). 23.
BRIQUET. 72.
BROSSES (de). 15, 97, 104,
106, 117, 120, 122, 132,
154-155.
BUCCI (Clovis). 7, 18, 19,
22, 61, 69-70, 86.
BUCCI (Donato). 69.
BUSSI. 133.
BUSSIÈRES. 12, 78, 79,
80.
BYRON. 133.

C

CAMUCCINI. 65.
CANOVA. 41, 57, 128.
CAPEFIGUE. 64, 75.
CAROVÉ (F.-W.). 54, 55, 56,
87.
CARPANI. 47, 144, 156.
CARRACHE (les). 128.
CASANOVA. 74, 133.
CASTIGLIONI (Cardinal).
133.
CELLINI (Benvenuto), 114,
161.
CENCETTI (Maria). 7.
CHAMPION (Édouard). 71,
76, 90, 143.
CHARLES VIII. 114, 157.
CHARLES X. 3, 12.
CHATEAUBRIAND. 15, 62,
63, 134, 146, 147, 152,
155.
CHRISTINE (de Suède). 128.
CHUQUET (Arthur). 6, 12,
16, 58, 93, 135, 157.
CIACCONIO (le). 31, 82.
CICARELLI. 124.
CIMABUE. 6.
CLARA. 73. (Cf. Gazul. —
Mérimée).
CLOQUET. 134.
COLBURN. 24.

COLOMB (Romain.) 1, 4, 7,
8, 9, 11, 12, 17, 24, 27,
29, 44, 49, 69, 72, 73, 74,
78, 80, 81, 82, 90, 92, 98,
113, 116, 129, 131, 136,
142.
COLONNA (Cardinal Pom-
pée). 113.
COLONNA (les). 148.
CONSALVI (Cardinal). 46.
CONSTANTIN. 53.
CONSTANTIN (Abraham). 14
CORDIER (Auguste). 9, 15,
16, 17, 18, 19, 25, 78, 82,
85.
CORRÈGE (le). 150.
COUCHÉ. 30, 31.
COURIER (Paul-Louis). 97.
COUSIN. 39.
CREUZÉ DE LESSER. 104,
156.
CROCE (Benedetto). 161.
CROZET. 7, 70, 78.
CUSTINE (Astolphe de). 48,
49.

D

DAMAS (M. de). 47.
DANTE. 132.
DARU (Martial). 13.
DAVID. 128.
DELAUNAY. 2, 10, 22, 25,
26, 29-30, 44, 55, 60,
64, 70, 71, 75, 76, 82, 90,
129.
DELÉCLUZE. 35, 37, 135.
DEMIDOFF (Prince). 53, 65.
DEVONSHIRE (duchesse de).
43.
DEVONSHIRE (duc de). 43.
DIDOT (Firmin). 24.
DIEDERICHs (Eugen). 88.
DIEZ (Ernst). 88.
DILLA (lady). 68. (Mys-
térieux pseudonyme).

DIVAN (Le). 89.
 DOCAGNE. 24.
 DOMINIQUE. 20, 69. (Pseudonyme de Stendhal).
 DOMINIQUIN. 65.
 DONDEY-DUPRÉ. 17.
 DORÉ (Robert). 30, 70, 72.
 DUCLOS. 104, 133.
 DUPATY. 104.
 DUPONT (Ambroise). 24.
 DUVERGIER DE HAURANNE. 6, 35, 37, 38, 39, 51, 56, 64, 79, 93, 99, 134.

E

EARLINE. 68, 69. (Mystérieux pseudonyme).
 EDWARDS (D^r). 27.
 EUSTACE. 7, 42, 63.

F

FACCHI. 86.
 FARNÈSE (Ranuce). 136.
 FAUVEAU (Mlle de). 128.
 FEA. 39, 41, 42, 46, 104, 108, 156.
 FIÉVÉE. 55.
 FIORE (di). 14, 50.
 FONTANA (Dominique). 44, 103.
 FOSCOLO. 132, 133.

G

GALLAVRESI (Giuseppe). 86.
 GALLUZZI. 124.
 GAZUL (Clara). 25. (Cf. Clara. — Mérimée).
 GENTILI DI GIUSEPPE. 8.
 GIACINTA (Mme). 13.
 GILLOT. 82.
 GINA. 19. [Cf. Pietragrua (Angela)].

GIOTTO. 6.
 GÖTTE. 87, 88, 89, 125.
 GORANI. 104, 136.
 GRAHAM (Marie). 104, 136.
 GRAZZI (Maria). 136.
 GRIMM (Hermann). 87.
 GUICHARDIN. 66.
 GUINAN-LAOUREINS. 21, 104, 133. (Cf. Laorins).
 GUISCARD. 64.
 GUIZOT. 50.
 GUNNEL (Miss Doris). ix, 145.

H

HAUMAN. 2, 59-60, 70, 71.
 HAZARD (Paul). viii, 95, 157.
 HARTIG (Comte). 58.
 HEINE. 87.
 HELVÉTIUS. 39.
 HÉRY (abbé). 36, 71, 72.
 HENRIOT (Émile). 29.
 HETZEL. 78, 80.
 HORACE. 126.
 HUGO. 3.

I

INNOCENT III. 75.
 IZIMBARDI. 106, 107.

J

JEANNE (Papessse). 45, 122.
 JOVE (Paul). 113, 114, 115, 157.
 JULES II. 56, 112.

K

KIEFFER (René). 72.
 KRA (Simon). 72.

L

LADVOCAT. 24, 25, 26.
LAFFARGUE. 132.
LA HARPE. 37.
LALANDE. 15, 64, 100, 101,
102, 104, 105, 108, 109,
117, 119, 120, 122, 126,
128, 130, 154, 162.
LAMOTHE (de). 134.
LAMPUGNANI (Mme). 12,
68, 133.
LANSON (Gustave). VIII,
95.
LANZI. 6.
LAORINS. 7. (Cf. Guinan-
Laoureins).
LATOUCHE (Hector de). 24.
LAURE. 22.
LAUTERS. 60.
LEBÈGUE (Raymond). 19.
LEFÈVRE. 24.
LÉON X. 113, 157.
LÉON XII. 12, 56, 57, 115,
116, 117, 118, 157.
LÉONARD (de Vinci). 6, 65.
LETI (Gregorio). 136, 137.
LOUIS XVIII. 41.
LOUIS PHILIPPE 76.
LÜDEMANN (V. von). 2.
LUTHER. 113.
LÉVY. 31, 51, 73, 74, 75,
77, 80-83, 90, 129, 133.

M

MAGER (Karl). 56.
MALLEIN (Zénaïde). 14.
(Cf. Zénaïde).
MANNI Agostino, 14.
MANTI. 19, 20, 23. [Cf.
Menta (Pseudonyme de
la comtesse Curial)].
MANZONI. 137.

MARESTE (baron de). 7, 8,
9, 10, 11, 23, 24, 92, 93,
96, 98, 101, 110, 156.
MARTINEAU (Henri). VIII,
7, 8, 11, 12, 89, 96, 145.
MARTINO (Pierre). 5, 93,
107, 123, 124, 132, 138,
141.
MASACCIO. 6.
MENTA. 19, 20. [Cf. Manti
(Pseudonyme de la com-
tesse Curial)].
MÉRIMÉE. 3, 25, 73, 77, 78,
81. (Cf. Clara. — Gazul).
MÉTILDE. 19, 20, 21, 22,
23, 68. (Matilde Viscon-
tini Dembowski).
METTERNICH. 57.
MICCICHÉ (de). 139.
MICHAUD. 110.
MICHEL-ANGE. 6, 31, 83,
87, 129, 130, 131.
MISSON. 104, 108, 121, 122,
123, 137.
MODÈNE (duc de). 134.
MONALDESCHI. 128.
MONTANI. 52, 53, 54.
MONTESQUIEU. 108.
MONTGAULT (Henri). 77.
MONTI. 133, 155.
MONTLOSIER. 63.
MONTMORIN (de), 46.
MORGAND (Damascène). 70,
71.
MULLER (Daniel). 51, 133,
141.
MURATORI. 103.

N

NAPOLÉON. 53, 54, 115,
125, 133.
NARDINI. 39, 43, 64, 74,
103, 104, 105.
NARDONI. 58.

NERI (Saint-Philippe de). 65.

NIBBY. 39, 44, 53, 64, 74, 76, 101, 102, 104, 105, 108, 109, 114, 126, 128, 130, 135, 154, 156.

NIETZSCHE. 87.

NOVATI (Francesco). 86.

O

OPPELN BRONIKOWSKI (von). ix, 2, 7, 10, 12, 15, 56, 79, 87, 88, 139, 141, 157.

ORLÉANS (Duchesse d'). 2.

ORSINI (les). 148.

ORTIZ (Ramiro). 137.

T

PARIS (le diacre). 64.

PASTORET (Amédée de). 12, 17.

PAULINE. 10, 98, 100. [Cf. Beyle (Pauline). — Périer Lagrange (Pauline)].

PAUPE (Adolphe). 48, 69, 76.

PÉRIER LAGRANGE (Pauline). 14. [Cf. Beyle (Pauline). — Pauline].

PETIT-RADEL. 7, 104, 156.

PÉTRARQUE, 22, 133.

PHILIPPE AUGUSTE. 64, 75.

PIE VI. 114.

PIE VII. 56, 57.

PIE VIII. 12, 117.

PIETRAGRUA (Angela). 19. (Cf. Gina).

PIGNOTTI. 106, 109.

PIRANESI. 88.

POTTER (de). 107, 109, 110, 113, 114, 121, 128, 131, 154, 156.

POUSSIN (le). 150.

PROCOPE. 64.

Q

QUATREMÈRE DE QUINCY. 87.

QUILLET. 58.

R

RAHIR (Edouard). 70.

RAPHAEL. 10, 27, 30, 42, 53, 56, 87, 128.

RÉ. 46.

RÉGNIER (Henri de). 90.

REUMONT (Alfred de). 56, 57, 87, 140.

REYNOLDS. 128.

RINIERI DEI ROCCHI (Giulia). 23.

ROBERTSON. 109.

ROGERS. 27.

ROMANELLI. 21.

ROQUEFEUIL (Camille de). 98.

ROSSINI. 38.

ROTALDE. 55.

ROUSSEAU. 20.

ROUX. 85.

ROYER (Louis). 70.

ROYER (Paul). 10, 41, 61, 70, 74, 90.

RUBEMPRÉ (Alberte de). 21. [Cf. Azur (Mme)].

RUFO (SESTO). 64.

RUSSO (Luigi). ix.

S

SAINT-AULAIRE (de). 58, 77.

SAINT-GRÉGOIRE. 121, 122.

SAINT-MARTIN (M. de). 47.

SAINT-SIMON. 42.

SAINTE-BEUVE. 3, 48, 81, 83-85, 91, 155.

SAINTE PERPÉTUE. 134.

SALVAGNOLI (Comte). 28.

SANDOVAL. 157.
SANTO DOMINGO. 104, 122, 136.
SANSKRIT. 23. (Mystérieux pseudonyme).
SAVELLI (les). 44.
SCHOPENHAUER, 87.
SCHURIG (Dr.). 2, 55, 58, 88.
SEDLNITZKY. 57.
SEPTIME SÈVÈRE. 53.
SHAKESPEARE. 37, 92.
SIMÉON (Baron). 119.
SIMON (Charles). IX, 55, 56, 58, 77, 87.
SIMOND. 104, 123, 124, 125, 126, 136.
SISMONDI. 107, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 128, 131, 136, 154, 156, 157.
SODOME (le). 65.
SPACH (Louis). 77.
SPINA (Cardinal). 40, 41.
STAËL (Mme de). 63, 87, 154-155.
STRITCH. 98.
STROMBECK (Baron de). 77.
STRYIENSKI. 8, 13, 72.
STUARTS (les). 41.
SUARÈS (André). 108, 161.
SUTTON-SHARPE. 27, 39.

T

TAINÉ. 79, 87.
TAMBURINI. 21.
TASSE (le). 56, 160.
TASTU. 25.

TERTULLIEN. 134.
TOLOMEI (Pia). 132.
TORRESANI-LANZENFELD (Baron). 57.
TOURGUÉNIEF (Alexandre). 77.
TRÉMOUILLE (la). 157.
TROMPEO (Pietro-Paolo). 13, 14, 58, 160.

U

URALEZ. 17.
URBAIN VIII. 43.

V

VASI. 104, 105.
VERRI (Carlo). 107.
VIARENGO. 85.
VIEUSSEUX. 51, 52.
VIGANÒ. 127.
VIGNERON (Robert). VIII, 116, 118, 119, 132, 135, 141, 143, 144, 145.
VOGDEBERG. 65.
VOLTAIRE. 161.

W

WALBRECHT (G.). 55.
WALBRUSCHEK-BLUMENBACH. 58.
WINCKELMANN. 39.

Z

ZÉNAÏDE. 98. [Cf. Mallein (Zénaïde)].

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
AVANT-PROPOS.	VII

I

ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

Les Promenades dans Rome en France et à l'étranger.

PREMIÈRE PARTIE

1. — Introduction	1
2. — L'initiation de Stendhal à Rome	6
3. — Stendhal en 1828-1829.	16

DEUXIÈME PARTIE

1. — L'impression du livre	23
2. — L'édition Delaunay.	29
3. — L'accueil fait au livre :	31
a) en France.	32
b) à l'étranger : Angleterre	50
Italie.	51
Allemagne	54
4. — L'édition Hauman. (Belgique)	59

TROISIÈME PARTIE

1. — Les exemplaires annotés par Stendhal en vue d'une seconde édition :	61
a) L'exemplaire Clovis Bucci	69
b) L'exemplaire Paul Royer	70

	Pages.
c) L'exemplaire de la Baume.	70
d) L'exemplaire Serge André.	72
2. — Des exemplaires annotés à l'édition Lévy	77
3. — L'édition Lévy	80
4. — La consécration de Sainte-Beuve	83
5. — Les traductions :	85
a) en Italie	85
b) en Allemagne	87
6. — L'édition du Divan.	89
7. — L'édition Champion	90

II

ÉTUDE HISTORIQUE ET ESTHÉTIQUE

Les sources des Promenades dans Rome et l'art de Stendhal.

1. — Introduction	91
2. — La théorie stendhalienne du voyage et les <i>Promenades dans Rome.</i>	96
3. — Les monuments de l'antiquité, les églises, les musées	100
4. — L'histoire	106
5. — Les conclaves.	115
6. — L'anticléricisme	121
7. — Les idées politiques et les considérations sur les mœurs	123
8. — Les beaux-arts	127
9. — Les citations, les anecdotes	131
10. — Les « chroniques »	137
11. — La vie mondaine	140
12. — Stendhal et le paysage romain	146
13. — De Brosses, M ^{me} de Staël	154
14. — Conclusion.	155
INDEX DES NOMS.	163
TABLE DES MATIÈRES	169

IMPRIMERIE ARRAULT ET C^{ie}. — TOURS
